

Direction des bibliothèques

AVIS

Ce document a été numérisé par la Division de la gestion des documents et des archives de l'Université de Montréal.

L'auteur a autorisé l'Université de Montréal à reproduire et diffuser, en totalité ou en partie, par quelque moyen que ce soit et sur quelque support que ce soit, et exclusivement à des fins non lucratives d'enseignement et de recherche, des copies de ce mémoire ou de cette thèse.

L'auteur et les coauteurs le cas échéant conservent la propriété du droit d'auteur et des droits moraux qui protègent ce document. Ni la thèse ou le mémoire, ni des extraits substantiels de ce document, ne doivent être imprimés ou autrement reproduits sans l'autorisation de l'auteur.

Afin de se conformer à la Loi canadienne sur la protection des renseignements personnels, quelques formulaires secondaires, coordonnées ou signatures intégrées au texte ont pu être enlevés de ce document. Bien que cela ait pu affecter la pagination, il n'y a aucun contenu manquant.

NOTICE

This document was digitized by the Records Management & Archives Division of Université de Montréal.

The author of this thesis or dissertation has granted a nonexclusive license allowing Université de Montréal to reproduce and publish the document, in part or in whole, and in any format, solely for noncommercial educational and research purposes.

The author and co-authors if applicable retain copyright ownership and moral rights in this document. Neither the whole thesis or dissertation, nor substantial extracts from it, may be printed or otherwise reproduced without the author's permission.

In compliance with the Canadian Privacy Act some supporting forms, contact information or signatures may have been removed from the document. While this may affect the document page count, it does not represent any loss of content from the document.

Université de Montréal

Histoire critique de la transition entre paléolithiques moyen et supérieur en
archéologie préhistorique française,
des origines à la seconde moitié du XX^e siècle

par Renaud Lippé
(LIPR23067200)
Département d'histoire
Faculté des arts et des sciences

Mémoire présenté à la Faculté des études supérieures
en vue de l'obtention du grade de maître ès arts
(M.A.)



Août 2007
© Renaud Lippé, 2007

Université de Montréal
Faculté des études supérieures

Ce mémoire intitulé

**Histoire critique de la transition entre paléolithiques moyen et supérieur
en archéologie préhistorique française,
des origines à la seconde moitié du XX^e siècle**

présenté par
Renaud Lippé

a été évalué par un jury composé des personnes suivantes :

M. Othmar Keel (histoire, Université de Montréal)
président-rapporteur

M. Jacques G. Ruelland (histoire, Université de Montréal)
directeur de recherche

**M. Jean-Guillaume Bordes (Institut de Préhistoire et de Géologie du
Quaternaire, Université de Bordeaux 1)**
codirecteur

M^{me} Louise I. Paradis (anthropologie, Université de Montréal)
membre du jury

Mémoire accepté le
19 décembre 2007.

Résumé

L'archéologie préhistorique constitue un domaine souvent négligé par l'historien des sciences, dont les axes de recherches se sont établis à partir de l'étude des sciences exactes. Pourtant son caractère multidisciplinaire, au carrefour des sciences appliquées et humaines, offre l'occasion de dépasser cette situation. Avec son concept de paradigme, l'historien des sciences Thomas Kuhn fournit des outils permettant de contextualiser les données selon une logique de tension permanente entre hypothèses dominantes, communautés scientifiques et société, pour établir une trajectoire générale des hypothèses et de la méthodologie de ce champ de connaissance. Plus spécifiquement le passage entre paléolithique moyen et supérieur, sortie de scène des néanderthaliens et arrivée présumée des humains anatomiquement modernes, par l'abondance des travaux qui lui ont été consacrés par la communauté préhistorienne française, constitue un axe de recherche historiquement fonctionnel aux niveaux diachronique et synchronique.

L'archéologie préhistorique en France peut se découper en trois phases historiques: entre son établissement en tant que discipline scientifique vers le dernier tiers du XIX^e siècle et la Deuxième Guerre mondiale, elle se consacre d'abord à l'élaboration de séquences chronologiques, sorte de généalogie du progrès technique, la sériation stylistique étant peu à peu remplacée par le positionnement stratigraphique des artefacts. Cette approche évolutionniste est concurrencée après le traumatisme de la Première Guerre mondiale par un historicisme culturel qui finira parfois par se couler dans l'idéologie politique totalitaire, mais qui permet aussi un renouvellement de la méthodologie, devenu spectaculaire après la Deuxième Guerre mondiale. Cette troisième phase verra l'intégration de nouveaux paradigmes et de nouveaux outils tels que les méthodes de datation physico-chimique et la fouille à aire ouverte, qui permet une perspective synchronique sur des cultures préhistoriques. Il s'agit de situer les populations préhistoriques dans un contexte environnemental spécifique, et dont les éléments sont définis progressivement grâce aux sciences exactes et appliquées, mais aussi par un recours aux analogies ethnographiques. Les travaux de trois chercheurs contemporains à propos de la transition entre paléolithiques moyen et supérieur illustrent à leur manière cette modification de paradigme : André Leroi-Gourhan, François Bordes et Georges Laplace.

Abstract

Prehistoric archaeology constitutes a field often neglected by sciences historians, whose research orientations were first established from the study of physics, astronomy, and other fields of exact sciences. However the multidisciplinary character of prehistory itself, to the crossroads of applied sciences, as geology, and humanities such as cultural anthropology, offers the occasion to go beyond this situation. With its concept of paradigm, Thomas Kuhn provides some tools allowing to put in their specific historical context each hypothesis, according to a logic of permanent tension between dominant assumptions, scientific communities and society, to establish a general trajectory of this field of knowledge. More specifically the passage between middle and upper Palaeolithic, usually view for Western Europe as the transition between the Neanderthals and anatomically modern men, by the sum of work which was devoted to it by the prehistorian community in France, constitutes a historically functional research orientation that can be use as well in the diachronic and the synchronic level.

Prehistory in France can be seen in three historical phases: between its establishment as a scientific discipline towards the last third of the XIXth century and the Second World War, it devotes initially itself to the elaboration of chronological sequences, to form an ideal genealogy of technical progress, the stylistic seriation fading to the advantage of the stratigraphic positioning of the artefacts themselves after 1906. A new paradigm emerge after the traumatism of the First World War towards a cultural historicism which will end up being run in the totalitarian political ideology, but which allows also innovations in methodology, which become spectacular after the Second World War. This third phase will show the integration of new paradigms and new tools such as the physicochemical methods of dating, and the excavation with open surface which allows a synchronic prospect on prehistoric cultures. The new project is to enlarge the perspectives to a broader regional scale, the main ambition being to locating the prehistoric populations in a specific environmental context, and whose elements are gradually defined thanks to the exact sciences and applied, but also by a recourse to the ethnographic analogies. The works of three contemporary French scientists about the transition between middle and upper Palaeolithic illustrates this modification of the paradigm, namely, André Leroi-Gourhan, François Bordes, and Georges Laplace.

Table des matières

Résumé	iii
Summary	iv
Table des matières	v
Index analytique	vii
Remerciements	ix
Introduction	1
1. La Préhistoire, l'histoire et l'histoire des sciences	6
1.1 L'histoire de l'archéologie préhistorique : pourquoi faire ?	6
1.2 Un outil épistémologique	8
1.3 Archéologie et identité nationale	9
1.4 La nouvelle profondeur du temps (XVIII ^e -XIX ^e siècles)	11
1.5 Aux origines du concept d'évolution : les cas de la géologie et de la biologie	14
1.6 Préhistoire et histoire	18
2. Les débuts de la science préhistorique en France (fin XIX ^e siècle-1940)	24
2.1 Les fondateurs	25
2.2 L'institutionnalisation française de la Préhistoire	29
2.3 L'internationale des préhistoriens	32
2.4 Neanderthal : théories scientifiques et perceptions populaires	35
2.5 Henri Breuil (1877-1961) et la « bataille de l'aurignacien »	38
2.6 Les conséquences de la « bataille de l'aurignacien »	44
2.7 Le périgordien de Peyrony	50
2.8 L'approche historico-culturelle en Préhistoire	52
2.9 L'influence méthodologique soviétique	55
3. La Transition entre paléolithiques moyen et supérieur chez trois chercheurs contemporains (1945-2000)	61
3.1 Le Neanderthal nouveau	61
3.2 André Leroi-Gourhan (1911-1986) et la paléo-ethnographie	66
3.3 François Bordes (1919-1981) et la typologie du moustérien	73
3.4 Georges Laplace et la polymorphie des complexes leptolithiques	85

Analyse et conclusions	101
La Préhistoire est-elle une science et a-t-elle une histoire ?	101
Dynamique du changement conceptuel en science	105
Pertinence et obsolescence des théories dans la recherche actuelle	115
Bibliographie	120

Index analytique

acheuléen : terme créé en 1872 par G. de Mortillet pour désigner des industries à bifaces trouvées sur les terrasses de la Somme, à proximité de Saint-Acheul. Apparaît vers 1,5 million d'années en Afrique (complexe oldowayan), et F. Bordes considère qu'il apparaît en Europe vers 500 000 ans. Outillage sur éclats et peu standardisé avec de nombreux denticulés, encoches et racloirs.

aurignacien : culture du paléolithique supérieur initial en Europe et au Proche-Orient, défini par Henri Breuil en 1906 dans la grotte d'Aurignac (Haute-Garonne). En Europe vers 40 000. Industrie à grande lames retouchées caractéristique, grattoirs épais, usage multiforme de l'os. Se termine vers 28 000-26 000 pour être remplacé par les industries du Gravettien.

châtelperronien : culture du début du paléolithique supérieur définie par Henri Breuil à partir de l'industrie de la Grotte des Fées à Châtelperron (Allier). Caractérisé par des pointes allongées à dos abattu (couteau de Châtelperron) outils sur lames, éléments de parure et outils sur éclats de type moustérien.

débitage : fracturation intentionnelle d'un bloc de matière première (nucléus), afin d'obtenir des éclats, des lames ou des lamelles. Implique une séquence de gestes et d'étapes dans l'exploitation réalisée selon diverses techniques et méthodes.

décapage : acte de retirer une fine couche de sédiments sur un site archéologique.

horizon : couche peu épaisse facilement reconnaissable par ses caractéristiques pétrographiques ou paléontologiques et mises en évidence sur une grande superficie. Transposée en Préhistoire par le concept de fossile directeur : employé pour regrouper plusieurs couches.

interstratification : niveau stratigraphique compris entre deux couches de même nature sédimentaire ou entre deux ensembles présentant des assemblages lithiques semblables.

moustérien : se dit d'un ensemble techno-culturel du paléolithique moyen caractérisé par des pointes triangulaires et des racloirs obtenus par des retouches sur éclats. Élaboré en complexe par les travaux de F. Bordes qui y distingue 6 faciès spécifiques. Actuellement, ces faciès ne semblent plus reposer sur des bases réelles face à la diversité des comportements techniques observés dans les assemblages. D'après le site du Moustier (Dordogne).

paléo-ethnographie : approche interprétative de données archéologiques sur un mode ethnologique. Tentative de restituer des séquences de vie par le biais de l'analyse des données de la culture matérielle.

paléolithique : Terme créé par J. Lubbock en 1865 pour se substituer à « âge de la pierre taillée ».

- **inférieur** (2 millions d'années-250 000 ans av. J.-C.) Recouvre le processus d'homínisation initial, soit le passage des australopithèques au genre *Homo* avec *Habilis* et *Erectus-Ergaster* et son extension sur l'ensemble de l'Ancien Monde vers 900 000. Découverte du feu et invention de la technologie lithique bifaciale. Industries acheuléennes.
- **moyen** (250 000-40 000 ans av. J.-C.). Recouvre l'occupation néanderthaliennne en Europe, Asie centrale et Proche-Orient. Industries moustériennes, rituels funéraires.
- **supérieur** (40 000-10 000 ans av. J.-C.). Recouvre l'arrivée de l'homme anatomiquement moderne en Europe et son expansion sur le continent jusqu'à la fin de la glaciation de Würm. Manifestations d'art mobilier et rupestre, armes de jet (sagaies et arcs), chasse spécialisée, réseaux d'échanges sur de grandes distances. Industries aurignaciennes, gravetiennes, solutréennes, magdaléniennes.

périgordien : défini par D. Peyrony en 1933, à partir des pièces à dos obtenues par retouche abrupte pour distinguer les industries de la grotte de La Ferassie de celle de Laugerie-Haute, qui inclut en seul complexe techno-culturel les industries châtelpéronniennes et gravetiennes (Périgordien ancien et Périgordien récent) ayant évolué en parallèle à l'Aurignacien, qui semble intrusif par rapport à la séquence isolée par Peyrony. Abandonné dans les années 1980.

stratigraphie : domaine d'étude des roches sédimentaires qui permet d'obtenir une chronologie relative entre des ensembles sédimentaires. L'interprétation d'une coupe archéologique doit se fonder sur la corrélation entre trois types de stratigraphies : lithologique, pédologique et archéologique.

Remerciements

Merci au professeur **Jean-Guillaume Bordes** pour sa supervision, son enseignement, sa joie de vivre, et son amitié fraternelle.

Merci au professeur **Jacques G. Ruelland** pour m'avoir encadré avec beaucoup d'attention et pour m'avoir laissé la chance de faire aboutir mon projet.

Merci à madame **Christine Cabon**, secrétaire particulière de G. Laplace, pour son accueil, son zèle et sa générosité spontanée à l'égard d'un étudiant étranger un peu prétentieux.

Merci au professeur **Francois Lévesque** pour son accueil et sa bonne volonté.

Merci à **Foni Lebrun-Ricalens** pour son support, sa gentillesse et sa générosité.

Merci au professeur **François Bon** pour son érudition, sa sérénité et sa grande patience.

Merci à monsieur **Christian Normand** pour le temps qu'il a pris pour m'aiguiller sur le monde de Laplace.

Merci à monsieur **Arnaud Lenoble** pour m'avoir poussé à concrétiser ce projet.

Merci à monsieur **Sébastien Dubois**, mon camarade historien de la Préhistoire.

Merci à monsieur **Bruno Wisniewski** mon camarade épistémologue de la Préhistoire.

Merci à monsieur **Michel Livache**, disciple de Laplace et gentilhomme pour son accueil généreux.

Merci à monsieur **Noël Coye** pour sa collaboration désintéressée et ses articles percutants.

Merci à madame **Lorraine Cyr** pour son zèle infatigable.

Merci **aux amis** sincères découverts sur les chantiers de France et de Navarre : ils se reconnaîtront.

Merci à **ma belle et merveilleuse épouse Manon**.

Merci à **mon père** qui s'en est allé en mai 2006 et m'encourage toujours, là où il est....

Introduction

Dans les manuels du milieu du XIX^e siècle consacrés à l'histoire des sciences et les traités de vulgarisation scientifique, expliquer les *progrès* d'une discipline en termes d'*avancées* constantes est une affaire de défense militante de champs disciplinaires pour la plupart nouveaux, souvent en butte à l'hostilité des institutions politiques et religieuses conservatrices. Cet idéal positiviste du savoir, tel que l'avait envisagé Auguste Comte au XIX^e siècle, et qui fut ensuite élaboré par les travaux de Reichenbach au début du XX^e siècle, avait permis d'établir la distinction entre *contexte de découverte* et *contexte de justification*. Une étanchéité relative entre les deux aspects permettait de considérer ce modèle d'accumulation progressive des connaissances comme étant conforme aux travaux en histoire des sciences.

Un changement d'approche est survenu dans les années 1960, suscité par des anthropologues, des sociologues, des historiens et des philosophes ayant défini un ensemble de propositions relatives aux pratiques scientifiques qui forment un nouveau cadre de référence historique. Cette nouvelle optique remet en question l'événementialisme sur un axe de progrès continu, qui avait été longtemps l'invariant des publications relatives à l'histoire des sciences. Deux paramètres forment le nouveau cadre référentiel : la *symétrie* et l'*impartialité*. Ils doivent garder l'historien des sciences de juger différemment et *a posteriori* les vainqueurs et les vaincus dans la course au savoir, qui donne une apparence de révélation téléologique à une chronologie scientifique.

Parmi ceux qui tentent de formuler une explication de la découverte scientifique sur des fondations de nature psychologique, les plus célèbres sont Hanson, Koestler et Thomas Kuhn. Avec son concept de paradigme, Kuhn fournit des outils permettant de contextualiser les données selon une logique de tension permanente entre hypothèses dominantes, communautés scientifiques et société. Dans son ouvrage de 1962, *The Structure of Scientific Revolutions*, il souligne le rôle majeur de facteurs parfois périphériques à la recherche et à l'argumentation scientifique dans le maintien ou le

remplacement des hypothèses¹ sur le sort qui leur est réservé par l'*establishment* scientifique en fonction des découvertes ou de facteurs plus périphériques à la recherche proprement dite, tels que le contexte sociopolitique, au niveau de l'idéologie politique, du financement de la recherche, des affrontements entre écoles de pensées, institutions académiques et individus.

La seconde mutation viendra de certains concepts empruntés à l'anthropologie structuraliste. Cette démarche, qui s'inspire des travaux de Claude Lévi-Strauss, cherche à envisager la science en tant que phénomène social et culturel, afin d'identifier les facteurs qui ont contribué à la formation de cette structure de validation des savoirs, qu'ils soient culturels, politiques ou sociaux. L'ouvrage d'Augustine Brannigan² s'inscrit clairement dans cette démarche sociologique. La science n'est plus seulement historicisée en fonction de son contenu (les connaissances) mais aussi en fonction du contexte culturel humain qui en est la matrice historique (le contenant).

Commune à plusieurs écoles postmodernistes en sciences humaines, et caractérisée par une volonté de démonter le mythe de l'objectivité affiché par ces disciplines pour en souligner les biais idéologiques, cette seconde mutation verra ses détracteurs la taxer souvent de relativisme absolu, qui abolirait la frontière entre sciences et culture. Mais il s'agit d'une approche phénoménologique de la pratique scientifique, ce qui permet ainsi d'éviter le piège implicite à une histoire des sciences qui insisterait sur la nature consensuelle et contingente des connaissances pour en nier la progression. Ce courant épistémologique est représenté, entre autres, par les philosophes Paul Feyerabend et Michel Foucault. Souvent axée sur une critique politique de l'épistémologie, cette approche peut aussi s'articuler à une recherche *sur le terrain* des mécanismes de la réflexion et de l'expérimentation scientifique. Les généralisations abusives et la simplification du discours de l'historien des sciences à propos de son sujet seraient alors inévitables. Il ne s'agit pas de sortir la science de l'histoire, mais de mieux l'y inscrire. En histoire de l'archéologie, ce type de précautions se retrouve dans les travaux admirables de Coye, Richard, Blanckhaert, Lebrun-Ricalens et Trigger.

¹ Bell, J. (1994), 201-220.

² Brannigan, A. (1981), 140.

À ces observations on peut ajouter celles de la sociologie des sciences³, qui établit quatre impératifs sociaux spécifiques à la communauté scientifique pour qu'une découverte soit considérée comme telle : elle doit reposer sur une des données perçues comme objectives par le groupe de scientifiques ; elle doit être sans précédent au niveau de la publication ; elle doit avoir été rendue possible par la structuration de la tradition de recherche dans le champs disciplinaire concerné, et, enfin, faire l'objet d'une recherche motivée⁴. Toute dérogation à ces conditions fera d'une donnée une dissonance considérée comme marginale ou anecdotique en regard du paradigme dominant (qui est le plus souvent remis en cause d'abord au niveau méthodologique : le concept ne *fonctionne* plus en tant que méthode interprétative des nouvelles données), ou l'antériorité de sa formulation sera contestée par des chercheurs concurrents. Un concept antérieur pourra ainsi être repêché parmi les anciens paradigmes afin de relativiser l'innovation dans le travail d'un concurrent⁵. Nous verrons que ce processus fut également fréquent en archéologie préhistorique.

C'est l'histoire de l'archéologie préhistorique française que ce mémoire propose d'étudier, pour la période s'étendant des années d'après-guerre au début des années 1990, sous l'angle du concept de la transition entre le paléolithique moyen et le paléolithique supérieur⁶. Ce choix n'est pas innocent : la question du destin du dernier type d'hominidé différent du nôtre⁷ permet d'aborder plusieurs paradigmes centraux sur une base

³ Brannigan (1981), 142.

⁴ *Ibid.*, 142.

⁵ Le meilleur exemple est sans doute la réification des travaux de Mendel par Correns et Tschernak pour relativiser le caractère novateur des travaux de Hugo de Vries sur l'hybridation et la transmission des caractères génétiques. *Ibid.*, 160.

⁶ En Préhistoire, cette problématique est essentiellement abordée par deux champs de connaissances spécifiques : l'anthropologie physique (ou paléontologie humaine), qui procéda à partir de l'anatomie comparée, avant d'ajouter la dimension de la paléogénétique issue des développements de la biologie cellulaire à partir des années 1960, et l'archéologie préhistorique, c'est-à-dire l'étude et la classification typologique des assemblages industriels dans le cadre d'une chronologie évolutive. L'archéologie est également concernée par l'étude des sociétés préhistoriques au niveau synchronique, c'est-à-dire en relation avec les écosystèmes exploités, et dans le cadre d'occupations territoriales régionalement définies. Bien que les références à la paléontologie humaine et à l'anthropologie physique seront constantes au cours de cette réflexion, c'est bien sur le plan de l'archéologie des *vestiges culturels*, au moyen de l'étude du matériel archéologique qui leur est attribué, que sera analysé le discours préhistorien consacré à cette période, où aurait eu lieu soit la disparition, l'extinction ou l'évolution des néanderthaliens, et de l'arrivée en Europe de l'Ouest des premiers *Homo Sapiens*.

⁷ Il faut maintenant tenir compte de la découverte récente (2001) d'*Homo Florisiensis*, qui aurait coexisté

temporaire et parfois permanente au discours préhistorien. Ce mémoire s'intéresse autant à l'étude critique de l'épistémologie des concepts qu'à leurs origines. Le caractère pluridisciplinaire de ce champ de connaissance en fait un cas original pour quiconque s'intéresse à l'histoire des sciences sociales.

Enfin, l'ancienneté de l'archéologie préhistorique en France, la cohérence de ses traditions culturelles et les nombreux bouleversements qu'elle connaît depuis 150 ans offre la possibilité d'établir de telles corrélations. La convergence de certaines approches de la recherche en France avec des courants apparus dans le monde anglo-saxon dans la seconde moitié du XX^e siècle rend sans doute aussi plus ardue la corrélation entre matrices socioculturelle et politico-idéologique dans un contexte strictement français d'une part, et, d'autre part, la construction de la méthodologie et des hypothèses d'une science déjà largement mondialisée par les structures de la recherche internationale en ce domaine. Le cadre national, scientifique et académique français offre un contexte spécifique.

Bien que ce mémoire aborde l'ensemble de l'histoire de l'archéologie préhistorique en France depuis ses origines, la période qui suit la Deuxième Guerre mondiale en constitue l'aboutissement logique tant au plan chronologique que dans la construction des hypothèses. Peu abordée par les historiographes actuels, à cause de sa relative proximité temporelle et de la difficulté à la reconnaître comme telle en tant que segment historique, les postulats érigés au cours de ce segment historique ont toujours un poids important sur les travaux actuels. Trois chercheurs ont été retenus pour cette période, qui sont à la fois symptomatiques d'un contexte général, en rupture avec la génération antérieure de préhistoriens sur certains points, et munis d'un outillage nouveau (notamment au niveau de la datation physico-chimique et des statistiques informatiques), mais qui sont aussi les continuateurs de certaines approches et théories, par leur appartenance à une école de pensée, un milieu institutionnel, et leurs expériences personnelles. Si André Leroi-Gourhan et, dans une moindre mesure, François Bordes

chronologiquement avec *Homo sapiens* jusqu'à la fin de la dernière période glaciaire (15 000-12 000 ans av. J.-C.) dans l'île indonésienne de Florès, dans l'océan Indien, mais probablement sans contacts directs entre les deux espèces.

auront une importance majeure dans la communauté préhistorienne en France et à l'étranger, par l'impact de leurs publications, leur positions institutionnelles et le prestige scientifique de leur carrière, Georges Laplace, plus actif au niveau régional, aura aussi une postérité non négligeable aux frontières méridionales de la France. En suivant ces trois individus et leurs travaux relatifs à la transition entre paléolithiques moyen et supérieur, il est possible d'entrer dans les rouages mêmes d'une science où l'Homme est au cœur du discours, telle qu'elle se pratique et se transforme, dans la tourmente de l'histoire humaine.

1. La Préhistoire, l'histoire et l'histoire des sciences

L'histoire des sciences ne se donne jamais comme le parcours d'un chemin balisé *a priori*. Elle n'est pas davantage la formation linéaire d'un complexe factuel dont on n'aurait qu'à suivre sereinement la marche vers la perfection. La science est bâtie au travers d'un cadre qui décrète ce qui doit être interrogé et détermine ce qui doit être retenu. L'approche de l'histoire d'une discipline ne pourra précisément se mener à bien qu'en prenant scrupuleusement en charge les avatars de son passé⁸.

Retracer la naissance et l'évolution d'une discipline scientifique constitue la démarche fondamentale de l'histoire des sciences. Elle doit également favoriser l'analyse de la mise en place de concepts et de leur articulation épistémologique aux divers paradigmes. Mais elle devrait aussi pouvoir rejoindre l'Histoire au sens large, en rattachant ces constructions intellectuelles particulières que sont les sciences à l'édification culturelle et technique des sociétés humaines qui les ont produites. La tâche de l'historien d'une discipline scientifique consiste à établir ou à affiner la périodisation historique, le développement de la méthodologie et des postulats, et à évaluer l'influence du contexte socio-économique, politique et culturel spécifique à chaque période sur l'élaboration des théories et la pratique de la recherche.

1.1 L'histoire de l'archéologie préhistorique : pourquoi faire ?

Depuis les années 1950, de nombreux travaux d'histoire des sciences ont déjà été réalisés pour le premier siècle de la Préhistoire (1830-1950), surtout par des préhistoriens, qui y ont trouvé un outil de réflexion sur les limites conceptuelles de la discipline permettant, à la fois une clarification analytique et un possible moyen de dépasser ces limites dans l'échafaudage de théories et d'approches nouvelles⁹. Ce recours à l'histoire pour décortiquer, mais aussi parfois dans le but de fortifier un point de vue théorique ou une optique méthodologique, est systématique dans les luttes académiques inhérentes à toute discipline scientifique. Mais une telle démarche est aussi le fait d'historiographes

⁸ Groenen (1994), 10-11.

⁹ Daniel, Trigger, Coye, Groenen, Richard, Le Brun-Ricalens, par exemple.

qui, repensant la trame du discours qu'entretient ainsi la Préhistoire sur elle-même dans le cadre de l'histoire des sciences, y dénoncent un certain plaidoyer de justification récurrent. À partir des paradigmes dominants perçus trop souvent comme définitifs par l'historiographie et la vulgarisation, s'élabore « une mythologie du pionnier incompris, ayant vécu en avance sur son temps, et supposé renvoyer aux conclusions actuelles de la recherche comme ayant toujours été là, en attente du courageux savant qui osera les affirmer à la face d'une communauté scientifique sclérosée¹⁰ ». Cette conception de l'histoire d'une science est considérée par plus d'un auteur comme une forme d'hagiographie rétroactive qui, loin de révéler la construction de la pensée dans un champ disciplinaire en termes historiques, annexe plutôt le passé au présent dans une démarche désignée sous le terme de « chronocentrisme ». À cette approche s'oppose l'étude contextuelle de la mise en place des paradigmes dans le cadre d'une certaine matrice sociale donnée, en examinant les liens entre la réflexion et l'argumentation scientifique et de l'instrumentalisation idéologico-sociale qui est la base de sa formulation et qui découle de ses résultats. L'historien des sciences peut ainsi éviter ce type de syllogismes, de même qu'il peut aider les scientifiques eux-mêmes à clarifier la situation épistémologique propre à leur discipline, s'il évite l'historiographie linéaire pour enraciner fermement la naissance des idées, des institutions et de leurs trajectoires dans le contexte historique qui leur est spécifique.

Cette volonté de contextualiser l'histoire des sciences ne doit pas être perçue comme du relativisme, puisqu'elle apprécie à sa juste valeur l'accumulation d'un savoir scientifique comme agent de changement dans le phénomène historique qu'elle tente d'expliquer. Mais cette optique doit intégrer cette accréation factuelle aux facteurs parascientifiques et extrascientifiques qui l'entourent, et la rendre explicite, à en faire le remontage conceptuel à l'intérieur de la société spécifique où est produit le discours savant qu'étudie l'historien des sciences.

¹⁰ « L'histoire de la Préhistoire fait le récit finalisé de l'avènement de l'état positif de la recherche et désigne aux nouveaux chercheurs les figures modèles de héros précurseurs plus mythiques que réels. » Richard (1993), 11.

1.2 Un outil épistémologique

Pour être du domaine de l'historiographie, l'histoire de l'archéologie n'en appartient pas moins à l'épistémologie et suppose donc la diversité des angles sous lesquels l'aborder : il s'agit de reconstituer les étapes suivies par la science archéologique dans son élaboration et son évolution¹¹.

Malgré les améliorations méthodologiques et la sophistication exponentielle des moyens techniques des soixante dernières années, un nombre croissant d'archéologues liés aux courants postmodernistes ont remis progressivement en question les orientations de la discipline¹². La prétention à l'objectivité de leur champ de connaissance semble parfois minée par le fait que les facteurs sociaux sont déterminants, non seulement dans le type d'interrogations que les chercheurs appliquent au patrimoine archéologique, mais aussi aux conclusions jugées acceptables¹³.

L'histoire offre un point de vue particulier sur le sujet, c'est-à-dire « les relations changeantes entre les interprétations archéologiques et la matrice culturelle et sociale d'où elles émergent¹⁴ ». L'axe temporel permettrait au chercheur d'identifier les facteurs subjectifs en observant les circonstances du changement d'interprétation des données. Les travaux fondateurs en histoire des sciences de Thomas Kuhn ont établi qu'un paradigme constitue « un ensemble de pratiques scientifiques incluant des lois, théories, applications et instruments qui fournissent un modèle pour une tradition de recherche scientifique cohérente particulière¹⁵ ». De telles traditions sont maintenues par des communautés scientifiques qui les propagent dans des périodiques et publications qu'elles dirigent. En tenant compte de cette conception, certains concluent que les théories en usage au cours de l'histoire pré-1950 de la discipline n'avaient pas assez de consistance pour former de vrais paradigmes. L'archéologie serait en fait « une discipline empirique et indisciplinée¹⁶ ». Pourtant, l'étude historiographique contextualisée des

¹¹ *Ibid.*, p. 11.

¹² Dunnel (1983), 55, in Trigger (1989), 1.

¹³ Trigger (1989), 1.

¹⁴ *Ibid.*, 4.

¹⁵ Kuhn (1970), 10, in Trigger (1989), 5.

¹⁶ Clarke (1968), xiii, in Trigger (1989), 5.

hypothèses en archéologie démontre une cohérence et une consistance de ces approches anciennes, en autant qu'elles soient analysée par rapport aux idées de l'époque plutôt qu'aux standards actuels¹⁷.

Pour éviter ce piège du « présentisme » inhérent à ces conceptions essentiellement évolutionnistes de l'histoire de l'archéologie, une vision non linéaire du développement de la discipline, et donc nécessairement contingente, doit être développée. Le changement de paradigme peut être généré par de nouvelles idées sur le comportement humain formulées ailleurs dans le champ des sciences sociales tout autant que par de nouvelles découvertes archéologiques. De tels bouleversements dans la perception du comportement humain altèrent ainsi radicalement l'interprétation des données, et un phénomène ou un aspect jugé un moment crucial peut se retrouver inintéressant dans le contexte suivant¹⁸. Kuhn souligne d'ailleurs qu'une modification du paradigme ne sélectionne pas seulement de nouveaux questionnements, mais aussi en abandonne d'autres, ce qui relativise toute notion d'un progrès constant et cumulatif de la discipline basé sur la seule croissance des données¹⁹.

1.3 Archéologie et identité nationale

Les historiens sont au nationalisme ce que les cultivateurs de pavot du Pakistan sont aux héroïnomanes : nous fournissons la matière première²⁰.

L'archéologie, qui est aussi une discipline de nature historique, n'est politiquement neutre, ni par ses origines, ni par ses conclusions. L'étude des vestiges du passé est liée d'abord à des motivations politiques en Occident : les origines mythologiques des familles régnantes passent insensiblement des références bibliques à une filiation liée aux ruines anciennes et à l'histoire de l'art, avec l'émergence de l'État-nation, tel que l'illustre le cas des monarques Christian IV du Danemark et Gustave

¹⁷ Meltzer (1983), Grayson (1983) et (1986, in Trigger (1989), 5.

¹⁸ Piggott (1950, 1968, 1976), Daniel (1950), Hunter (1975), in Trigger (1989), 5.

¹⁹ Kuhn (1970), 103, in Trigger (1989), 5.

²⁰ Hobsbawm (1992b), 3.

Adolphe II de Suède. Après la séparation de leurs deux royaumes en 1523, la recherche d'antiquités fait partie des stratégies de rivalité entre les deux royaumes²¹. Le recours à l'exaltation d'un passé historique pour des fins politiques n'est pas rare. En Italie du Nord, le développement des cités princières et démocratiques contre le féodalisme du Saint Empire s'appuie sur l'exemple des cités antiques²².

L'intérêt pour les vestiges anciens qui se dégage peu à peu de la collecte d'objets antiques rassemblés dans les cabinets de curiosités de riches érudits au XVIII^e siècle, a d'autres buts : la démonstration de l'universalité des principes philosophiques hérités des Lumières²³. Mais le colonialisme génère des conceptions racistes sur la capacité des peuples colonisés à connaître le progrès technique et social, et l'évolutionnisme darwinien (entendu comme une orthogénèse de type lamarckien) sert de caution scientifique à une telle idéologie. C'est aussi à cette époque qu'est mis au point le découpage chronologique de la préhistoire européenne par J. Lubbock (les termes de « paléolithique » et de « néolithique ») montrant les milliers d'années de progrès biologiques et culturels²⁴ qui opposerait les Européens aux sauvages du reste du monde.

Devant la multiplication des épiphénomènes sociaux²⁵ liés à l'industrialisation progressive, les éléments conservateurs des pays du vieux continent chercheront à masquer les antagonismes de classe par un nationalisme essentialiste²⁶. La xénophobie issue de la réaction romantique se matérialise sous la forme de la celtomanie dans la France du Second Empire, et du mythe de la supériorité aryenne dans l'Allemagne de l'entre-deux-guerres, par exemple. Cette école de l'histoire culturelle (la recherche de la généalogie ethnique des peuples) s'est faite plus discrète en Europe occidentale après la

²¹ Trigger, in Kohl, P. and Fawcett, C. dir (1995), 266.

²² Au Japon, la période du *Kokugaku* (« apprentissage national »), par une relecture des archives et de l'antiquité nipponne à la fin du XVII^e siècle, permettra le renversement du shogounat (dictature militaire) et la restauration du pouvoir impérial à la fin du XIX^e siècle (ère Meiji). Kohl, P. and Fawcett, C., dir. (1995), 267.

²³ L'archéologie des civilisations antiques sert parfois de couverture aux ambitions impériales (comme lors de l'expédition d'Égypte de 1799).

²⁴ Les outils de pierres européens sont comparés dès le XVII^e siècle à ceux des *hommes sauvages* par des missionnaires ou des érudits comme Lafitau et Jussieu.

²⁵ L'apparition du syndicalisme, l'unification de la classe ouvrière sous des bannières politiques, le réformisme, le suffrage universel et la pression pour des services sociaux collectifs.

²⁶ Kohl, P. and Fawcett, C., dir. (1995), 267.

Deuxième Guerre mondiale, étant donné l'instrumentalisation idéologique qu'en firent les régimes totalitaires, et devant le succès de l'archéologie processuelle qui prétendait rallier l'archéologie aux sciences naturelles par l'étude de l'adaptation des sociétés à l'environnement et par l'usage de méthodes de datation absolue (physico-chimiques)²⁷.

1.4 La nouvelle profondeur du temps (XVIII^e-XIX^e siècles)

J'ai vu, et plusieurs ont vu avec moi, sur le rivage d'Utique, une dent molaire d'homme si extraordinaire que, divisée suivant les proportions de notre chétive humanité, elle eût pu faire cent de nos dents actuelles. C'était j'imagine la dent de quelque géant ; car si les hommes d'alors étaient plus grands que nous, les géants étaient encore infiniment plus grands. Et depuis, de notre temps même, des phénomènes de ce genre, rare il est vrai, n'ont toutefois pas cessé de se produire. Le savant Pline assure que plus le temps précipite son cours, plus les corps que produit la nature diminuent. Et il rappelle à ce sujet les plaintes d'Homère, non comme poétiques et ridicules fictions, mais comme preuves historiques, sérieusement acquises à l'étude des phénomènes naturels. Or je le répète, ces antiques ossements que souvent on découvre, révèlent clairement après tant de siècles, la grandeur des corps primitifs²⁸.

La doctrine chrétienne, qui formera la matrice de la pensée de l'Europe de l'Ouest jusqu'à la révolution industrielle, émerge de l'Antiquité. Dans son texte, Augustin se sert de la découverte, sur une plage nord-africaine, d'une dent fossilisée de proboscidiien (probablement un mammouth) pour illustrer son propos²⁹. La conception de l'histoire calquée sur le temps biblique engendre un cadre chronologique rigide dont la démonstration est faite par James Usher³⁰. C'est n'est qu'au XVIII^e siècle, avec la

²⁷ Mais elle revient en force dans les nouveaux États apparus sur les ruines du monde soviétique, et dans les conflits ethniques qui déchirent toujours le tiers-monde malgré la fin de la guerre froide. Devant un tel parcours, l'utilité de tracer la trajectoire historique d'une science humaine aussi impliquée dans les tourments des deux derniers siècles semble évidente.

²⁸ Saint Augustin, *La Cité de Dieu*, t. II, liv. XV, chap. IX, p. 210, in Cohen (2004), p. 65.

²⁹ Pour lui, les temps s'achèveront bientôt, puisque l'histoire du monde s'est déployée sur six âges successifs, à l'image des six jours de la Création, et que le septième sera « l'éternel repos, non seulement de l'esprit, mais du corps », car à la chute de « la Cité du Monde » ne peut succéder que le triomphe de « la Cité de Dieu. N'oublions pas que cet ouvrage fut rédigé en 413 de notre ère, c'est-à-dire trois ans seulement après la chute de Rome aux mains des Wisigoths conduits par Alaric. Augustin adopte l'idée d'un univers vieillissant qui va vers sa fin inéluctable, qu'énonçaient depuis longtemps de nombreux auteurs grecs et romains, d'Hérodote à Pline, en passant par Virgile et Plutarque. *Ibid.*, 67-69.

³⁰ James Usher (ou Ussher) (1580-1656), archevêque anglican d'Armagh et vice-chancelier du *Trinity*

redécouverte des textes des auteurs antiques entamée depuis la Renaissance et facilitée par l'imprimerie, qu'émerge une floraison de champs de connaissances basés sur l'expérimentation et la recherche empirique (astronomie, biologie, physique, chimie et géologie) qui érode lentement le corpus des connaissances permises par les autorités religieuses et politiques. La compétition économique et militaire croissante qui caractérise les États-nations en cette période mercantiliste et colonialiste incite les monarques occidentaux à une tolérance intéressée lorsque les résultats des chercheurs sont susceptibles de renforcer leur position sur l'échiquier international. Les sciences de la Terre ont un rôle majeur dans ce renversement de paradigme³¹ puisque la dimension historique y est essentielle³². Commence alors le cycle des « théories de la terre », directement inspirées par la conception de Descartes sur la formation de la planète comme un amas de magma en fusion qui se serait progressivement refroidi jusqu'à devenir habitable ; les travaux des Anglais Burnet, Woodward, Whiston, Hutton et des Français Buffon et Cuvier peuvent y être associés. Un ingénieur minier saxon, Abraham Werner, qui fonde en 1775 une école de géologie à Freiberg, professe qu'il faut faire remonter les eaux du Déluge à « un million d'années peut-être ».

Le rejet de la temporalité définie par les Écritures est, jusqu'au milieu du XIX^e siècle, une initiative qui ne peut qu'attirer l'anathème ; en conséquence, le jeu des sociétés savantes privées ou d'État doit se limiter à une timide rationalisation du temps biblique. En dehors de tout cadre chronologique des temps préhistoriques, leurs découvertes ne peuvent être reportées que sur la durée historique connue par les textes bibliques ou ceux des auteurs antiques. De nombreuses querelles entre érudits avaient éclaté depuis la Renaissance à propos de coquillages et d'ossements de poissons fossilisés trouvés au sommet des montagnes³³... Pourtant, un siècle plus tôt, Bernard Palissy, potier

College de Dublin, dans son ouvrage *Annales Veteris et Novi Testamenti* (1656) : selon lui, la Création du monde aurait eu lieu en l'an 4004 av. J.-C.

³¹ Gould (1987).

³² Olivier (1998).

³³ Le jésuite allemand Athanase Kirchner, prétendant qu'il s'agissait simplement de pierres qui, par le jeu de la nature et de mystérieux « sucs lapidifiques », auraient imité de façon fortuite la forme d'êtres vivants, allait même jusqu'à affirmer dans son *Mundus Subterraneus* (1665), avoir découvert un alphabet latin complet ainsi que des images de la Vierge et de l'Enfant sur des rochers fossiles. Kirchner (1665), t. II, in Cohen (2004), 72.

de la Saintonge, était formel³⁴. Lorsque le pharmacien londonien John Conyers tombe sur un biface en silex en association avec une molaire de mastodonte en l'an 1700, son ami et écrivain John Bagford rattache sa découverte à l'invasion de la Bretagne par l'empereur Claude au I^{er} siècle ap. J.-C., le biface étant supposé une arme des anciens Bretons, et les vestiges du proboscidiien signalant l'usage d'éléphants par les Romains³⁵. Encore à la fin du XVIII^e siècle, la mise à jour par le médecin bruxellois François-Xavier Burtin, dans une carrière du Moulin au Loo, d'une hache de pierre polie (qui remonte donc au néolithique) passe inaperçue de la communauté savante, malgré les interrogations qu'elle pose à son découvreur³⁶. Enfin, le 22 juin 1797, John Frere présente à la Société des antiquaires de Londres des instruments de silex trouvés dans une carrière de terre à briques à Hoxne, dans le comté de Suffolk, sous quatre couches distinctes, à douze pieds de profondeur et sous les ossements et la maxillaire démesurée d'un animal disparu. « Ces instruments ne peuvent être l'œuvre d'hommes qui connaissaient l'usage des métaux ; ils appartiennent à une époque très ancienne, inconnue de la tradition historique³⁷. »

Le Déluge biblique sera le premier marqueur stratigraphique reconnu de la jeune science géologique européenne, tel qu'exposé par William Buckland dans son *Reliquiae Diluvianae* (1823). Le *diluvium* correspond alors à "*those extensive and general deposits of superficial loam and gravel*³⁸" que l'on sait aujourd'hui correspondre au dépôt laissé par la dernière période glaciaire en Europe occidentale. Le paléontologue français Georges Cuvier, que l'adhésion au récit de la Genèse incite à considérer les six jours de la Création en termes de millénaires, met au point une conception catastrophiste de

³⁴ « Quand j'ay eu de bien près regardé aux formes des pierres, j'ai trouvé que nulles d'iscelles ne peut prendre forme de coquille, ny d'autre animal, si l'animal mesme n'a basti sa forme. (...) je maintiens que les poissons armés, lesquels sont pétrifiés en plusieurs carrières, ont été engendrés sur les lieux mêmes, pendants que les rochers n'étaient que de l'eau et de la vase, lesquels depuis ont été pétrifiés avec lesdits poissons ». Palissy, « Discours admirables des eaux et des fontaines » (1580), in Cohen (2004), 73.

³⁵ Leland's Collectanea, Londres (1670), t. I, LXIII-LXV, in Groenen (1996), 37.

³⁶ « Cette situation sous trois couches de telles pétrifications, est si intéressante, elle mène à des conséquences si singulières, en un mot elle dit tant à l'homme qui pense, que j'ai cru devoir prendre les précautions les plus minutieuses pour la vérifier. (...) la hache de pierre indique que notre pays fut habité avant d'être soumis à l'empire de la mer ». F.-X. Burtin, Bruxelles (1784), 66, in Groenen (1994), 38.

³⁷ Frere (1800), 204-205, in Groenen (1994), 38.

³⁸ Buckland (1823), 2, in Grayson (1983), 52.

l'histoire où l'humanité (qui émerge *sui generis*) est postérieure à la faune éteinte découverte dans les sédiments datant d'au-delà de 6 000 ans, ainsi qu'il l'illustre dans ses *Recherches sur les os fossiles des quadrupèdes* (1812)³⁹. Cette prise de position idéologique aura de graves conséquences sur la naissance de la Préhistoire en Europe en général, et en France en particulier.

1.5 Aux origines du concept d'évolution : les cas de la géologie et de la biologie

Deux changements paradigmatiques seront nécessaires pour qu'émerge l'archéologie préhistorique : la rupture avec le catastrophisme en géologie et la disparition du fixisme en biologie. Le premier saut cognitif sera l'œuvre de Charles Lyell (1797-1875), qui fera aboutir un concept mis au point pour la première fois en 1795 par le médecin écossais James Hutton. Celui-ci présentait dans sa *Theory of the Earth* les changements affectant la morphologie du globe comme perpétuels et continus, faisant ainsi l'économie des grands cataclysmes mythiques comme le déluge. C'est la naissance de l'uniformitarisme, concept repris plus tard par Lyell⁴⁰. Alors que le catastrophisme considère que l'histoire géologique est directionnelle et progressive avec le refroidissement du globe et que les formes de vie se complexifient de plus en plus au fil des siècles, l'uniformitarisme décrit paradoxalement un système essentiellement statique et cyclique – au point que, selon Lyell, si les conditions qui prévalaient au mésozoïque (l'ère secondaire) devaient revenir un jour, « *the pterodactyl might flit again through umbrageous groves of tree-ferns*⁴¹ ». Cette conception, par la lenteur qu'elle attribue aux processus géologiques, oblige à réviser l'ancienneté du monde⁴².

³⁹ Grayson (1983), 53.

⁴⁰ Mais dont l'appellation sera forgée par un critique lors de la publication du second volume des *Principles of Geology* qui paraissent en trois tomes entre 1830 et 1833. *Ibid.*, 78.

⁴¹ Lyell (1830), 123, in Grayson (1983), 78.

⁴² Mais Lyell, au nom de sa foi, refusera durant trente ans de considérer l'Homme comme une créature animale semblable aux autres et possédant un passé paléontologique. *Homo sapiens* est le résultat d'une Création indépendante et toute récente par un Demiurge qui, autrement, n'a aucune participation directe à la formation des reliefs terrestres dans sa théorie. Il rejettera toute découverte qui associerait fossiles humains et animaux disparus, arguant que de telles associations sont peu fiables dans un contexte

L'intégration de l'humanité au monde du vivant avait débuté un siècle plus tôt avec les travaux du naturaliste suédois Karl von Linné (1707-1778) qui, dans l'édition de 1758 de son *Systema Naturæ*, situe notre espèce dans le groupe des primates⁴³. Le comte de Buffon affirmait en 1744 dans sa *Théorie de la Terre*, que le globe avait au moins 74 000 ans⁴⁴. Buffon, qui avait pourtant cherché à éviter tout recours à l'intervention divine⁴⁵, devra se rétracter⁴⁶.

Ces velléités d'affranchissement du cadre chrono-théologique du siècle des Lumières seront presque anéanties par l'arrivée au pouvoir de Napoléon Bonaparte qui « ne voulait pas laisser les savants toucher à sa Bible », et qui favorisera les thèses de Cuvier jugées moins hétérodoxes par le pouvoir de l'Empire et de la Restauration. Lamarck, qui fut élève et assistant de Buffon, en subira les conséquences lorsqu'en 1809, lors de la réception annuelle de l'Académie des sciences, il veut offrir à Napoléon un exemplaire de sa *Philosophie zoologique*, mais n'obtient qu'un refus brutal de son cadeau et du mépris en retour. Devant une telle rebuffade, le vieux naturaliste n'aurait pu

troglodytique, où le ruissellement entraîne une perturbation du dépôt stratigraphique Grayson (1983), 79. 81.

⁴³ Cette classification, loin de répondre à une démarche athée comme on en retrouve chez certains auteurs des Lumières (D'Alembert et Diderot entre autres) correspond plutôt à une pensée religieuse où la nature est le temple divin duquel l'homme ne peut s'extérioriser, puisqu'il est le ministre des volontés divines, ayant à charge d'en être le témoin admiratif, en digne fils de pasteur luthérien qu'il était. Ducros, Ducros and Jullian (1998), 18.

⁴⁴ Une seconde conclusion dans ses *Époques de la Nature*, rédigées vers 1767, à la suite d'expérimentations sur des boulets de fonte chauffés à blanc dans les forges de Montbard, faisant partie du fief de Buffon, sur son domaine situé près de Dijon, puis sur une estimation du temps de refroidissement nécessaire, aboutissait ainsi à trois millions d'années, soit une durée quarante fois plus longue... Cohen (2004), 163.

⁴⁵ « Toutes les fois qu'on sera assez téméraire pour vouloir expliquer par des raisons physiques les vérités théologiques, qu'on se permettra d'interpréter dans des vues purement humaines le texte divin des livres sacrés, & que l'on voudra raisonner sur les volontés du Très-Haut & sur l'exécution de ses décrets, on tombera nécessairement dans les ténèbres et le chaos ». Buffon (1749), in Cohen (2004), 141.

⁴⁶ Le 15 janvier 1751, la Faculté de théologie de la Sorbonne censure la parution de quatorze propositions contenues dans les trois premiers tomes de l'ouvrage, si bien que le quatrième (1753) contient un *mea culpa* discret mais obligé, tout Intendant du Jardin du Roi que soit son auteur : « Je déclare que je n'ai eu aucune intention de contredire le texte de l'Écriture ; que je crois très fermement tout ce qui est rapporté sur la Création, soit pour l'ordre du Temps, soit pour les circonstances des faits ; et que j'abandonne ce qui, dans mon livre, regarde la formation de la Terre et en général tout ce qui pourrait être contraire à la narration de Moïse, n'ayant présenté mon hypothèse que comme pure supposition philosophique ». Convenant en privé « qu'il vaut mieux être plat que pendu », Buffon ajoutait amèrement à propos de cette mésaventure : « Quand la Sorbonne m'a fait des chicanes, je n'ai fait aucune difficulté de lui donner toutes les satisfactions qu'elle a pu désirer : ce n'est qu'un persiflage mais les hommes sont assez sots pour s'en contenter. » Buican (1997), 2.

s'empêcher de pleurer devant ses confrères médusés⁴⁷... Ce sera le disciple et ami de Lamarck, Geoffroy Saint-Hilaire, qui poursuivra la lutte après la mort de Cuvier (1832), jusqu'au triomphe posthume du lamarckisme au milieu du siècle, lorsque les travaux de Boucher de Perthes et de Gabriel de Mortillet, véritables pères de la Préhistoire française, redécouvriront le transformisme comme grille épistémologique.

Georges Cuvier est un personnage incontournable par son rôle dans le débat sur l'ancienneté de l'apparition de l'Homme⁴⁸ pour la première moitié du XIX^e siècle. Il présente le 21 janvier 1796 un *Mémoire sur les espèces d'éléphants tant vivantes que fossiles*, texte fondateur de la paléontologie scientifique, afin, dit-il de « nous donner des lumières sur l'histoire si obscure et piquante des Révolutions du Globe⁴⁹ ». Face au transformisme timide de Buffon ou à celui, plus franc, de Lamarck, sa position fixiste s'affiche d'emblée : pour lui, avoir recours à la notion de dégénérescences successives, avancée par Buffon, ne peut que « réduire à rien toute l'histoire naturelle, puisque son objet ne consisteroit qu'en des formes variables et des types fugaces⁵⁰ ». Il rejette tout lien de parenté entre espèces fossiles et actuelles, les premiers n'étant que « des êtres d'un monde antérieur, détruits par quelque révolution du globe⁵¹ ». Ces extinctions successives furent causées par des catastrophes régionales ou planétaires⁵² – thèse déjà ancienne⁵³ qui s'oppose au transformisme des Lumières, jusqu'au moment où Darwin

⁴⁷ Buican (1993), 4.

⁴⁸ Précepteur remarqué par l'académicien Tessier en 1792, il est nommé membre de l'Académie des sciences en 1795, puis secrétaire perpétuel en 1803. Cumulant les promotions en cette période de la Terreur puis du Directoire, où la répression des uns favorise la mobilité sociale des autres, il est nommé la même année professeur suppléant à la Chaire d'anatomie animale à l'École du Muséum national d'histoire naturelle, qui a remplacé l'ancien Jardin du Roi.

⁴⁹ Il identifie deux espèces de proboscidiens contemporaines (éléphants d'Afrique et d'Asie) et une disparue, le *mammoth des Russes*, objet de nombreux débats en Europe depuis la fin du XVII^e siècle. Cohen (2004), 171-172.

⁵⁰ Cuvier (1796), in Cohen (2004), 174.

⁵¹ Cuvier (1801), t. II, 253, in Cohen (2004), 180.

⁵² Les « révolutions ».

⁵³ Le naturaliste allemand Blumenbach et le géologue suisse De Luc avaient déjà eu recours à cette thèse au XVIII^e siècle ; ils se situaient eux-mêmes sur les pas des dilluvianistes des XVI^e et XVII^e siècles, en opposition aux idées hérétiques de libertins comme Benoît de Maillet, Buffon ou Lamarck, qui se désignaient comme actualistes, « pensant l'histoire de la Terre et des êtres vivants comme un lent devenir, déterminé par les causes mêmes qui agissent dans le présent ». Hooykaas (1970), 13-125, in Cohen (2004), 182.

arrimera ses idées à l'uniformitarisme de Lyell. Cuvier admet lui-même trois cataclysmes planétaires, dont le dernier est le Déluge biblique, et une Création spéciale pour chacun de ces épisodes⁵⁴. Cuvier est le fondateur d'une science au sens positiviste du terme⁵⁵.

En France, le cadre épistémologique de la Préhistoire naissante sera d'abord défini par les idées de Lamarck pour contourner le fixisme de Cuvier. Rappelons que Darwin évite prudemment la question de l'origine de l'homme dans son ouvrage de 1859⁵⁶ et que ses idées seront incomprises par la communauté scientifique française dans les premières années qui suivent leur diffusion⁵⁷. Pour Lamarck, depuis la génération spontanée des origines qui vit émerger les formes élémentaires de la vie, la diversification des espèces s'épanouit en fonction du besoin et de l'usage des organes des êtres dans des contextes environnementaux spécifiques et sur la transmission des caractères acquis aux descendants⁵⁸. Mais il n'est pas question « d'un milieu imprimant aléatoirement des organisations nouvelles aux êtres vivants, mais de l'habitude avec laquelle tel être vivant utilise un organe, et peut donc par ce fait développer les potentialités qui ont été placées en lui ». « C'est donc tout au contraire de Darwin, à un modèle déterministe que Lamarck

⁵⁴ Certains de ses disciples comme d'Orbigny et Agassiz iront jusqu'à supposer une succession de 27 cycles de créations/destructions par un demiurge décidément bien hésitant sur la valeur de son œuvre. Et comme Dieu ne saurait permettre l'existence de l'homme sur un globe qui ne serait pas prêt à l'accueillir, l'humanité n'a pu voir le jour avant Sa dernière mise au point... Par cet amalgame de créativité théologique et d'application des conceptions comtiennes, l'hypothèse de l'existence d'hommes préhistoriques ou antédiluviens sera niée durant encore une trentaine d'années en France, malgré l'accumulation des preuves à son endroit, par le jeu du contexte politico-social et religieux caractéristique de l'Empire et de la Restauration et de l'opportunisme d'intellectuels alliés au pouvoir, dont le statut professionnel et la renommée dépendent. Cohen (2004), 185.

⁵⁵ « établissant ainsi des lois structurales déterminant les relations qui lient les objets et les phénomènes entre eux en des systèmes clos : principe de corrélation et de subordination des fonctions, rapport de l'histoire des os fossiles avec la théorie de la Terre, relations entre les débris d'animaux, de plantes, et les couches minérales qui les recèlent. Histoire double et nécessairement conjointe, l'histoire de la Terre et des êtres vivants aura un impact sur la connaissance de l'anatomie, celle de l'histoire physique du Globe, de la minéralogie, de la géographie, et même, on peut le dire, l'histoire des hommes ». Cuvier (1825), 32, in Cohen (2004), 185. C'est sous son impulsion que la discipline que l'on désignait jusque-là comme l'oryctologie (science des êtres enfouis dans la terre) devient officiellement paléontologie (science des êtres anciens, disparus à jamais) en 1822. Cohen (2004), 174.

⁵⁶ Groenen (1993), 73.

⁵⁷ Comme partout en Occident, il faudra attendre les travaux de Mendel, de Weismann et de Morgan et leur redécouverte par Hugo de Vries à l'aube du XX^e siècle pour que le vrai sens de la sélection naturelle soit accessible aux milieux scientifiques. *Ibid.*, 74.

⁵⁸ Buican (1993), 158.

en appelle⁵⁹. » La notion de progrès unilinéaire y est implicite. Cette conception de stades intermédiaires prévaudra en archéologie préhistorique en Europe occidentale jusqu'à la Deuxième Guerre mondiale, avec la création d'une grille chronologique établie entre périodes et d'une classification typologique orientée sur un axe diachronique : cet évolutionnisme est donc transformiste par son essence.

* * *

1.6 Préhistoire et histoire

Certains esprits veulent, au nom d'une rigueur scientifique scrupuleuse, ramener tout le développement de l'Humanité à des causes purement matérielles, négligeant ainsi le rôle des idées morales et religieuses, de l'imagination et du sentiment⁶⁰.

Science relativement nouvelle, la Préhistoire apparaît à un moment-clé de l'histoire de l'Occident. Lorsqu'émerge la notion de Préhistoire au milieu du XIX^e siècle, c'est d'abord dans le cadre des querelles philosophico-religieuses entamées cent ans plus tôt par la géologie uniformitariste et la biologie évolutive contre le temps biblique⁶¹. Il s'agit pour les fondateurs de la Préhistoire, qui sont issus pour la plupart des sciences naturelles, de démontrer une ancienneté du monde plus cohérente avec les observations de la stratigraphie et les premières découvertes paléontologiques. La révélation de l'existence d'hommes fossiles, c'est-à-dire antédiluviens, est un cataclysme pour la civilisation européenne puisqu'elle invalide complètement la chronologie judéo-chrétienne, à une époque de profonds bouleversements économiques, politiques et sociaux. Hors du champ de l'histoire, voilà que l'origine de l'humanité sort des spéculations mythologiques pour entrer dans le domaine de la science⁶². C'est tout un pan

⁵⁹ Groenen (1993), 76.

⁶⁰ Monod (1889), 39, 332, in Richard (2000), 63.

⁶¹ Cohen (2004), 82.

⁶² En effet, si Karl von Linné avait depuis longtemps intégré l'espèce humaine à sa taxonomie des plantes et des animaux en la rangeant à côté des singes, les travaux du père de la paléontologie, Georges Cuvier,

du passé de l'humanité qui se met en place sans le secours de l'historien et à l'aide de méthodes totalement étrangère à sa pratique. Nouveau récit des origines d'une nouvelle société, au centre de laquelle trône la notion de progrès, elle vient bousculer l'histoire, avant de devenir à son tour objet d'étude des historiens.

Il est donc pertinent pour l'historien de la Préhistoire de chercher à comprendre quel fut l'accueil réservé cette nouvelle science par les historiens français au tournant du XX^e siècle. La relation est loin d'être harmonieuse entre les deux champs de recherche, et cinquante ans après l'apparition de la science préhistorique, il faut que l'historien Camille Jullian, lors de sa leçon inaugurale au Collège de France en 1907, intitule son discours : *Plaidoyer pour la Préhistoire*⁶³. Il y réclame avec force un « droit à l'histoire pour l'étude des silex et des bronzes, des monuments d'avant les textes⁶⁴ ». Mais pourquoi ce rendez-vous manqué entre deux disciplines-sœurs ?

Cela tient d'abord à la nature des sources du préhistorien, qui consiste en deux types de documents : les vestiges osseux, qui sont analysés en fonction de la paléontologie et de l'anthropologie physique, et les artefacts, fragments de la culture matérielle des hommes fossiles que sont les outils de silex. L'historien Seignobos rejette explicitement la confusion entre méthode historique au sens d'Auguste Comte et méthode biologique illustrée par l'évolutionnisme de Lamarck et de Darwin, auxquelles il assimile l'archéologie préhistorique naissante, puisqu'elle transpose selon lui le transformisme des sciences naturelles à l'histoire des civilisations⁶⁵. Cette mise en garde illustre la méfiance des historiens par rapport à une discipline qui évacue le champ psychologique de la causalité, et les chapitres portant sur la préhistoire dans les manuels d'histoire de France de l'époque ignorent systématiquement les références aux préhistoriens. Par exemple, la typologie des industries lithiques effectuée par Gabriel de Mortillet, pour qui chaque

avaient insisté sur l'impossibilité de l'existence de formes pré-humaines. Le concordat et les relations diplomatiques rétablies par l'Empire avec le Saint-Siège ne sont sans doute pas étrangers au rejet du transformisme de Lamarck par Bonaparte. Par conséquent c'est l'étrange compromis du catastrophisme (ou créationnisme successif) qui allait bloquer toute explication évolutionniste jusqu'en 1859, année de la parution de *L'Origine des espèces* de Charles Darwin. Grayson (1983), 53.

⁶³ Richard (2000), 63.

⁶⁴ Jullian (1930) : 54.

⁶⁵ Seignobos (1898), 185-187, in Richard (2000).

ensemble d'outillage est représenté par un fossile-directeur technologique⁶⁶ qui correspond à une époque de progrès à la fois biologique et technique, est refusée par Salomon Reinach⁶⁷.

Dans sa *Description Raisonnée du Musée de St-Germain en Laye*, Reinach en rejette l'approche transformiste : « La classification de G. de Mortillet ainsi présentée est commode pour l'étude, sauf que le mot *époque* qui prête à des objections sérieuses, doit être remplacé partout par le mot *type*⁶⁸ ». Mais ce que reprochent par-dessus tout les historiens français du tournant du XX^e siècle à la Préhistoire, c'est qu'elle enfreint les règles de l'école méthodique en histoire⁶⁹ en s'attaquant aux causes premières, c'est-à-dire l'origine et la finalité. Comte avait proscrit de tels objectifs dans la partie dynamique de sa sociologie afin de faire de l'histoire une véritable science hors de portée de l'esprit de système dans lequel l'avait enfermée l'histoire cosmogonique médiévale, comme l'explique Gabriel Monod dans l'introduction du numéro inaugural de la *Revue historique* de 1876. Il y précise que « ces questions d'origines sont très délicates et dangereuses à traiter, parce que les hypothèses et théories philosophiques y tiennent une grande place », et qu'au-delà des limites chronologiques des sources écrites, la Préhistoire ne peut qu'éclairer « l'existence matérielle des hommes les plus anciens, tandis que l'essentiel, la vie morale, les coutumes de ces populations doivent rester éternellement cachées⁷⁰ ».

Ainsi, l'historien qui utilise les méthodes légitimes de la science positiviste doit

⁶⁶ Mortillet (1897), 112-113. La notion de fossile-directeur est inspirée de la paléontologie d'Édouard Lartet, découvreur de l'Homme de Cro-Magnon en 1861 à Aurignac, qui classait les strates préhistoriques d'après la faune majoritairement représentée dans celles-ci. Trinkhaus et Shipman (1996), 134.

⁶⁷ Pourtant archéologue du monde gréco-romain et directeur du Musée des Antiquités Nationales à Saint-Germain en Laye à partir de 1902, mais il conteste la conception de Mortillet au nom de la défense de la complexité des phénomènes humains.

⁶⁸ Les vestiges osseux, bien que mentionnés, sont relativisés, car Reinach fustige les présumés évolutionnistes rigides qui attribuent à « l'humanité quaternaire des caractères bestiaux et pithécoïdes » allant même jusqu'à « présenter l'Homme de Neanderthal comme le précurseur simien de l'homme actuel. La craniologie (branche de la physiognomonie anthropométrique qui fait autorité à l'époque en cherchant dans la morphologie de la boîte crânienne l'héritage racial ou le potentiel criminel des classes dangereuses) n'a pas encore éclairé les origines obscures de l'histoire et la méthode même de cette science est loin d'être définitivement fixée à l'heure actuelle. » Salomon Reinach (1898), 130-131, 134, 168, in Richard (2000).

⁶⁹ Héritière du positivisme d'Auguste Comte

⁷⁰ Molinier (1890), 44, 343.

reconnaître que tout le paléolithique ne lui offre que les ténèbres de la nuit des temps, et que c'est seulement avec le début de l'agriculture que peut s'exercer son expertise.

À vrai dire, ce fut le commencement de la civilisation ; le jour où l'homme vit ses besoins matériels assurés pour quelques mois, et ce jour-là seulement, il put s'occuper de son bien-être et développer les instincts obscurs qui sommeillaient en lui⁷¹.

Une distinction est établie entre l'origine des données historiques et l'origine obscure de l'Homme lui-même. « C'est donc à la faillite épistémologique et méthodologique que concluent les historiens de l'école méthodique⁷² », puisque les préhistoriens s'attaquent aux causes premières, et qu'ils utilisent comme principe explicatif un concept biologique (la sélection naturelle), ignorant ainsi la mise en garde d'Auguste Comte sur l'utilisation d'une science s'appliquant à des phénomènes d'un niveau inférieur de complexité pour construire la science de phénomènes plus complexes.

C'est pourquoi il apparaît impossible à l'historien positiviste de la fin du XIX^e siècle de considérer la Préhistoire comme un instrument éventuel d'enrichissement de sa discipline. Bien au contraire, elle incarne par excellence la mauvaise science, celle contre laquelle l'histoire, candidate au titre de science positive, doit s'inscrire⁷³.

L'historien qui doit aborder la préhistoire choisit donc entre trois méthodes. Soit il ne fait que décrire le matériel archéologique découvert en évitant toute interprétation et en critiquant celles qui sont proposées par les préhistoriens. Soit il interprète le résultat des fouilles en se servant de la méthodologie historique, c'est-à-dire des sources écrites, comme les auteurs antiques et les textes d'ethnographie issus des récits de voyageurs puisque « l'homme sauvage, par bien des côtés se ressemble, d'une extrémité du monde à l'autre, partout où il se rencontre, et qu'il n'a guère changé depuis l'Antiquité⁷⁴ ». Enfin, il peut carrément éviter de s'attarder sur les temps préhistoriques, où ses facultés d'analyse sont inutiles en l'absence de témoignages écrits sur la dimension psychologique⁷⁵.

⁷¹ Monod (1889) : 39 :353

⁷² Richard (2000), 73.

⁷³ *Idem.*

⁷⁴ Bertrand (1884), 4, in Richard (2000).

⁷⁵ Cette dernière approche se trouve telle quelle dans le manuel de méthodologie historique édité par

En remettant en cause cette quarantaine observée par les historiens de l'école méthodique à l'égard de la Préhistoire, le discours de Jullian de 1907 rejette cette conception événementielle des « grands hommes », qui ne peut supporter le côté fragmentaire et anonyme des vestiges préhistoriques, et ne peut concevoir l'histoire autrement que sous la forme d'un « récit solennel de la vie d'un homme qui gouverne ou celle d'un peuple qui grandit⁷⁶ ». Jullian propose plutôt une histoire qui serait « celle de tous les hommes qui, avant l'arrivée des Grecs, ont peiné et besogné sur nos terres, des obscurs travailleurs, des inconnus et des pacifiques⁷⁷ ».

Malgré cette critique radicale de l'orientation d'intérêts de l'histoire de son temps, Jullian qui se réclame de Fustel de Coulanges, fondateur de l'école méthodique, demande simplement à l'historien contemporain « qu'il ait affaire à une pensée écrite ou à une pierre taillée, d'avoir recours aux mêmes moyens : l'examen d'authenticité, l'analyse directe, la mise en situation⁷⁸ ». Ce qui donne, en termes archéologiques, la recherche d'une réfutation, puis d'une analyse typologique de la forme et de la matière de l'objet, pour aboutir à une étude stratigraphique de son gisement, procédure préalable à toute interprétation⁷⁹, méthode toujours employée par l'archéologie au XXI^e siècle⁸⁰ !

Les découvertes d'objets et de fragments osseux liés au passé très ancien de l'Homme sont nombreuses tout au long de l'histoire. Mais pour penser la préhistoire, une

Langlois et Seignobos en 1898. Langlois et Seignobos (1898), 250, in Richard (2000).

⁷⁶ Il s'agit de la forme privilégiée par les histoires nationales, héritières de l'hagiographie et de l'histoire des rois d'Ancien Régime. Jullian (1930), 54, in Richard (2000).

⁷⁷ Une bonne partie du programme de l'école des Annales est préfigurée par cet appel à considérer l'histoire économique, sociale et culturelle comme aussi importante que l'histoire politique, puisque « tous ces bruits des individus, des combats et des révolutions, la préhistoire ne l'entend pas ». S'il anticipe les travaux de Lucien Febvre et de Fernand Braudel, Camille Jullian fait également ressortir la contribution de la préhistoire par les réorientations d'intérêts et la multidisciplinarité des approches méthodologiques qu'elle apporte à la discipline historique dès le début du XX^e siècle. Richard (2000), 56, 70.

⁷⁸ *Ibid.*, 64.

⁷⁹ *Ibid.*, 65-69.

⁸⁰ Richard (2000), 76-77.

série de ruptures était nécessaires : d'abord avec l'explication théologique des origines humaines, puis avec une conception de l'histoire, qui, bien que ne faisant plus explicitement référence à cette conception religieuse, s'appuie sur les limites de la philologie et des textes antiques pour y rapatrier de force les mystérieux artefacts (comme l'assimilation des silex et des os d'éléphants aux textes latins sur les Bretons et aux armées romaines) ou les exclure de l'histoire. Pourtant, une fois acceptée en géologie et biologie, l'évolution finira bien par s'appliquer aussi à l'humanité...

2. Les débuts de la science préhistorique en France (1868-1940)

Dans la phase initiale de développement d'un domaine nouveau, les besoins et les valeurs de la société constituent un déterminant majeur des problèmes sur lesquels se penchent les praticiens. C'est encore au cours de cette période que les concepts qu'ils déploient pour résoudre des problèmes sont fortement conditionnés par le sens commun de l'époque, par la tradition philosophique dominante, ou par les sciences contemporaines les plus prestigieuses. Les nouveaux domaines nés au XVII^e siècle, et un certain nombre de sciences sociales modernes illustrent cette thèse⁸¹.

Kuhn distingue entre la préhistoire d'une discipline scientifique, et son histoire dans sa phase « de maturité⁸² » : la première est celle de l'accumulation primitive des données, confondant faits et mythes en compilations. « En l'absence d'un paradigme ou d'une théorie prétendant à ce titre, tous les faits, qui pourraient jouer un rôle dans le développement d'une science donnée, risquent de sembler également importants⁸³ ». Pour la préhistoire, cette phase peut s'étendre des débuts de l'écriture à la découverte du premier homme fossile, Neanderthal (1856). À cette période de « découverte du temps long » qui doit s'établir malgré l'opposition religieuse, succédera un schéma transformiste (au sens lamarckien). Dans le dernier tiers du XIX^e siècle, ce schéma deviendra évolutionniste (davantage selon le modèle de Spencer que celui de Darwin) et générera les premières chronologies de la préhistoire humaine, véritable arpentage de ces immensités insoupçonnées de l'histoire.

Le découpage de ce passé pré-scriptural constitue de fait le premier paradigme de la Préhistoire en tant que discipline scientifique. La création d'une chronologie, l'ajustement de cette échelle temporelle aux découvertes et l'affinement de la méthodologie archéologique, qui permet de s'assurer de leur valeur documentaire avec une exhaustivité croissante, spécifique à la Préhistoire : voilà l'axe de la recherche pour le premier siècle de cette discipline.

⁸¹ Kuhn, T. (1990), 174

⁸² Kuhn, T. (1972), 37.

⁸³ *Ibid.*, 33.

Une fois acceptée la notion d'une humanité préhistorique, il faut reconstituer la trame du temps qui s'étend entre celle-ci et les cultures européennes industrialisées. La bourgeoisie industrielle, qui a remplacé la noblesse détentrice des terres agricoles, a trouvé un récit des origines qui ne doit plus rien aux dogmes d'une Église associée à l'Ancien Régime et à la monarchie féodale. La France du milieu du XIX^e siècle passe du Second Empire, qui avait apaisé temporairement la lutte politique allumée depuis la Révolution, à la III^e République radicale, et avec elle, à une nouvelle conception des origines.

2.1 Les fondateurs

Jacques Boucher de Crèvecœur de Perthes (1788-1868)⁸⁴ sera le premier à justifier l'ancienneté de l'humanité à partir d'outils de silex collectés dans les couches d'alluvions bordant la Somme et dans une gravière à Menchecourt en 1840, puis sur le site de l'hôpital d'Abbeville et au lieu-dit du Moulin-Quignon, en 1844. En 1849, il publie ses *Antiquités celtiques et antédiluviennes*⁸⁵. Il se heurte autant à l'indifférence de l'Académie des sciences⁸⁶ qu'à la résistance des fixistes. Mais son approche stratigraphique, combinée à une ébauche de classification typologique, empruntée à Picard et Jouannet, lui vaudra dix ans plus tard le support inespéré de personnalités de premier plan de la géologie et de la paléontologie britannique telles que J. Prestwich, J. Evans, et même Charles Lyell⁸⁷. Ceux-ci se rendent durant l'année 1858 sur les sites qu'il

⁸⁴ Pamphlétaire, amateur d'antiquités et directeur des douanes à Abbeville sur la Somme, sous Charles X, puis durant la monarchie de Juillet, considéré comme le fondateur de la Préhistoire en tant que science. Groenen (1994) 417.

⁸⁵ Bien des découvertes similaires furent signalées à l'Académie des sciences depuis 1829, mais il est le premier à utiliser l'étude minutieuse de la stratigraphie pour situer chronologiquement – méthode paradoxalement mise au point par Cuvier – les vestiges qu'il fait exhumer par ses ouvriers, allant jusqu'à proposer le doublement de la prime accordée pour chaque trouvaille faite par les manœuvres si les vestiges sont laissés en place, afin de pouvoir les situer précisément dans la coupe géologique. Il baptise sa méthode l'« archéogéologie ». Grayson (1983), 120.

⁸⁶ Rebutée par un langage souvent spiritualiste et poétique ne convenant pas, selon elle, à une publication de nature scientifique, l'Académie des sciences refuse en 1846 de se prononcer sur la validité de son manuscrit.

⁸⁷ La condition émise par celui-ci pour reconnaître l'antédiluvianité de l'Homme, soit un site stratifié situé

a explorés, lui donnant enfin la considération scientifique qu'il mérite dans les milieux savants d'outre-Manche. Cette situation contraste avec le milieu scientifique français où domine Élie de Beaumont, disciple et héritier de Cuvier, mais dont la validité des postulats catastrophistes et fixistes est de plus en plus contestée depuis la mort de ce dernier (1832).

En 1858, l'œuvre de Boucher de Perthes reçoit enfin un appui en France d'Édouard Lartet, fondateur de la paléontologie humaine, et de Geoffroy Saint-Hilaire, disciple de Lamarck et partisan d'un transformisme ravivé par le succès des concepts uniformitaristes en géologie⁸⁸. Une terminologie chronologique émerge peu à peu des travaux de tous ces pionniers. Boucher de Perthes parlait encore en termes d'*alluvium* et d'*antédiluvium* pour séparer les vestiges « celtiques » – qui incluent encore à l'époque tout ce qui est préromain, c'est-à-dire non seulement les périodes de l'âge du Fer, mais aussi l'âge du Bronze et le néolithique – des artefacts datant de la préhistoire plus ancienne. Mais c'est au Britannique John Lubbock que revient le mérite d'y distinguer paléolithique de néolithique en se fondant essentiellement sur la différence en termes de position stratigraphique entre la pierre taillée et la pierre polie⁸⁹. Les travaux d'Édouard Lartet sur les fossiles et les fouilles qu'il conduit à partir des années 1860⁹⁰ l'amènent à constituer une méthode de chronologie paléontologique où l'association entre vestiges osseux et couche stratigraphique permet de créer la notion de fossile-directeur⁹¹. Édouard Lartet établit une trame temporelle fondée sur la faune associée aux ossements et aux outils humains⁹² : il y aurait eu un âge du Grand Ours des Cavernes, suivi d'un âge de l'Éléphant et du Rhinocéros, puis d'un âge du Renne, coiffé par un âge de l'Auroch⁹³. Il

en plein air, est cette fois remplie.

⁸⁸ Grayson (1983), 191.

⁸⁹ Lubbock (1865), in Groenen (1993), 155. Le système des trois âges doit son origine au chercheur danois Thomsen dans son *Guide des antiquités scandinaves* (1836). Froncek (1974), 15-16.

⁹⁰ Dont la découverte de l'Homme de Cro-Magnon, d'après l'abri rocheux situé dans le village des Eyzies de Tayac, dans la vallée de la Vézère, en 1868. Krause (1999), 12.

⁹¹ Groenen (1993), 86.

⁹² Il fouillera des sites majeurs du Périgord tels que le Pech-de-l'Aze, le Moustier, Gorge d'Enfer, la Grotte des Eyzies, La Madeleine, Laugerie-Haute et Laugerie-Basse, dans cette zone située entre la Vézère et la Dordogne qui constitue encore aujourd'hui le centre du monde pour les préhistoriens.

⁹³ Lartet (1861), 217-232, in Groenen (1993), 156.

reconnaît toutefois la fragilité de son système, qu'il ne peut appliquer universellement à l'ensemble du continent européen⁹⁴, et que certains des animaux ont coexisté avec d'autres mammifères marqueurs sur une vaste durée et peuvent se retrouver dans des périodes ultérieures sans délimitation nette.

Gabriel de Mortillet, directeur de la section préhistorique du Musée des antiquités nationales⁹⁵ à partir de 1867, récupérera cette notion pour l'appliquer à la typologie des outils lithiques, modelant ainsi un des concepts-clés pour l'archéologie préhistorique française jusqu'à la Deuxième Guerre mondiale. Le positionnement chronologique des technocomplexes (appelées « industries ») sur la ligne du temps est donc lié à la présence de ces objets dans les couches géologiques⁹⁶ en tant que marqueurs diagnostiques de tels ou tels ensembles culturels. Ceux-ci ne peuvent former qu'une chaîne évolutive, des phases « typiques » étant entrecoupées par des « stades transitionnels » caractérisés par la mixité de leurs éléments⁹⁷.

Mortillet reprend cette question sur des bases techno-typologiques. Il y aurait eu quatre époques des cavernes : la première est dite du moustier, caractérisée par des pointes, des racloirs et les haches découvertes par Boucher de Perthes à Saint-Acheul, qui est suivie du solutréen (d'après le site découvert au mont Solutré) avec ses feuilles de lauriers qui ne peuvent être que le résultat d'une amélioration technique des pointes moustériennes selon Mortillet. Enfin arrive l'aurignacien (d'après le site d'Aurignac) avec ses pointes de sagaies à base fendue, le dernier type étant celui de La Madeleine (magdalénien) avec ses couteaux, grattoirs et perçoirs sur lames, et ses harpons et aiguilles à chas en os.

Bien des querelles entre chercheurs auront pour cause ce schéma simpliste et en grande partie inexact, jusqu'aux deux premières décennies du XX^e siècle. L'abbé Breuil et Denis Peyrony permettront enfin de clarifier certains repères temporels (pour le

⁹⁴ Il croit que l'auroch vit toujours en Lituanie...

⁹⁵ Institution qui vient d'être fondée sous l'égide de Napoléon III, fervent adepte de la « celtomanie », qui confond patriotisme et archéologie préromaine.

⁹⁶ « Le principe classificatoire est emprunté à la géologie ; il consiste dans le fait d'élever les gisements ayant livré un matériel suffisamment homogène et caractéristique au rang de site de référence ». *Ibid.*, 129.

⁹⁷ Groenen (1993), 158-159.

paléolithique supérieur, il s'agira de situer l'aurignacien avant le solutréen contre l'avis du clan Mortillet), tout en maintenant la validité du concept de fossile-directeur hérité de Lartet. Ces querelles sont reliées pour une bonne part au caractère arbitraire des chronologies proposées ; souvent basées sur une analyse stylistique des outils considérés comme diagnostiques par des chercheurs qui les étudient en laboratoire ou dans les réserves des musées en leur appliquant la notion d'évolution lamarckienne qui va du « laid et primitif » au « beau et complexe », ces classifications tiennent peu compte de la position stratigraphique exacte des objets⁹⁸ dans les coupes pourtant parfois minutieusement relevées⁹⁹. Il existe de nombreuses différences dans les critères retenus par chaque auteur de chronologie ; les phases de la périodisation qui en résultent ont tendance à se déplacer ou à disparaître sous de nouvelles synthèses, la tendance étant d'individualiser des séquences locales ou régionales pour les intégrer à des modèles géographiquement plus étendus sur la France ou l'Europe entière, en négligeant parfois des particularités qui auraient pu faire obstacle à de tels regroupements.

Ce problème existe encore actuellement en archéologie préhistorique, ainsi que l'illustre le débat en cours à propos du proto-aurignacien¹⁰⁰. Comme le signale Groenen, l'élaboration d'une science se fait au gré d'une errance qui devient un chemin balisé *a posteriori*¹⁰¹. Enfin, il faut expliquer que cette classification des industries, mise au point en France par des chercheurs français à la fin du XIX^e siècle, a toujours une portée *universalisante* pour tout l'Ancien Monde, puisque aurignacien, périgordien (remplacé dans les années 1960 par les termes « châtelperronien » et « gravettien »), solutréen et magdalénien

⁹⁸ La prise des coordonnées cartésiennes ne fera partie de l'arsenal méthodologique qu'après 1945.

⁹⁹ Comme le signale A. Laming-Empeire, archéologue et historienne de la discipline des années 1960, la fouille à cette époque est surveillée de loin par des savants qui se salissent rarement les mains : « Un archéologue était un monsieur à barbe blanche, qui en complet noir et canotier sur la tête, partait examiner une tranchée creusée par des ouvriers payés par lui. Il emportait un pliant et un panier pour son déjeuner, et par moment, mû par l'enthousiasme, il se saisissait d'une truelle et extrayait lui-même de la terre un objet intéressant. » Laming-Empeire (1963), 67, in Groenen (1993), 98.

¹⁰⁰ Voir à ce sujet l'article de F. Bon en bibliographie.

¹⁰¹ « Cela montre seulement que la science est avant tout œuvre humaine, c'est-à-dire l'œuvre de personnes traversées par les idées de l'époque dans laquelle elles vivent, de personnes dotées d'une certaine formation qui peut avoir été déterminante dans le choix des éléments opéré en vue de la constitution d'un système, de personnes qui ont enfin leur personnalité et leurs centres d'intérêts propres ». Groenen (1993), 168.

ne représentent pas des entités culturelles. Ce sont des types d'outils qui présentent des caractéristiques techniques déterminées. Et l'expression ne sert nullement à cibler des groupes d'ethnies ou des populations dans leur identité culturelle, tout au contraire, puisqu'ils ont été lestés d'emblée d'une valeur universalisante¹⁰².

Il ne s'agit pas non plus d'un impérialisme¹⁰³ intellectuel, mais bien de l'agencement de types qui ne sont que des concepts abstraits, des idéaux, des modèles théoriques construits sur la base d'attributs statistiquement assemblés dans un but d'analyse diachronique. L'archéologie préhistorique française se donne pour but principal jusqu'au milieu du XX^e siècle d'établir une chronologie aussi précise que possible, au détriment de l'étude synchronique des vestiges et de la reconstruction des modes de vie du passé (la paléo-ethnographie comme le dira Leroi-Gourhan), bien que cette approche fut déjà développée dans l'Union Soviétique des années 1920 et 1930, comme nous le verrons plus loin.

2.2 L'institutionnalisation française de la Préhistoire (1860-1940)

Dans les sciences (sauf dans les branches comme la médecine, la technologie, le droit, dont la principale raison d'être est un besoin social extérieur), la création de journaux spécialisés, la fondation de sociétés de spécialistes et la revendication d'une place spéciale dans l'ensemble des études sont généralement liées au moment où un groupe trouve pour la première fois un paradigme unique. C'est tout au moins ce qui s'est produit entre l'époque, vieille d'un siècle et demi, où le processus institutionnel de la spécialisation scientifique s'est développé pour la première fois, et l'époque, toute récente où les attributs de la spécialisation ont acquis un prestige particulier¹⁰⁴.

Créées en opposition au conservatisme des instances académiques du Second

¹⁰² *Ibid.*, 184.

¹⁰³ « Il reste normal de considérer la séquence française, qui a bénéficiée d'un siècle de travaux suivis, comme une référence fondamentale, propre à faire ressortir les rapports et les différences des autres cultures. » Leroi-Gourhan (1965), 117, in Groenen (1993), 183.

¹⁰⁴ Kuhn, T. (1972), 35.

Empire, la Société d'anthropologie de Paris (en 1859) et l'École d'anthropologie de Paris¹⁰⁵ forment la base de l'institutionnalisation du nouveau champ de connaissance que sera la Préhistoire en France dans la seconde moitié du XIX^e siècle¹⁰⁶. Cet organisme constitue le creuset dans lequel se catalyseront les concepts dominants de la Préhistoire jusqu'aux premières années du XX^e siècle. L'étude de sa trajectoire historique permet de comprendre la dynamique paradigmatique sur laquelle s'échafaudera la discipline au siècle suivant, en termes de continuité ou de rupture avec le modèle antérieur. La Société d'anthropologie de Paris voit donc le jour en 1859¹⁰⁷. Broca avait participé à la fondation d'une société de libres-penseurs en 1848 ; il se dit anticlérical, républicain et fervent démocrate ; en février, il déborde d'enthousiasme et d'optimisme, mais après la répression sanglante des ouvriers en juin, il se lasse de la politique et, quoique hostile au régime de Louis-Napoléon Bonaparte, il opte pour ce qu'il nomme « l'indifférence », qui l'« éloigne de la mouvance radicale, tout en demeurant un compagnon de route jusqu'à l'avènement de la III^e République¹⁰⁸ ».

En 1859, Broca déclare vouloir faire de l'anthropologie une science « pure », éloignée des fracas du monde extérieur. Sa prudence qui teinte les premières années d'existence de la Société s'explique par le danger potentiel de la censure et de la répression. En effet, le Second Empire n'accorde que difficilement le droit d'association¹⁰⁹. Broca est tenu « personnellement responsable de tout ce qui pourrait être dit dans les séances contre la Société, la Religion ou le Gouvernement¹¹⁰ ». S'il désire

¹⁰⁵ Établie en 1875 avec l'aide du doyen de l'École des hautes études, qui fournira les locaux et la somme de 35 000 francs, réunie par les membres de la Société. Trinkhaus et Shipman (1993), 119-120.

¹⁰⁶ S'y retrouvent des personnalités aussi diverses que Paul Broca, le fondateur, brillant chirurgien, ardent partisan du polygénisme, et qui veut sa discipline aussi neutre sur le plan politique que la sociologie positiviste d'Auguste Comte, mais aussi Armand de Quatrefages, titulaire de la chaire d'anthropologie au Muséum d'histoire naturelle, monogéniste, spiritualiste, adversaire déclaré du transformisme et défenseur de la spécificité du genre humain, et Gabriel de Mortillet, « attaché au Musée des Antiquités nationales, infatigable prosélyte d'une anthropologie militante, matérialiste et transformiste, mise au service d'une république laïque et colonialiste ». Richard (2001), in Blanckaert (2001), 346.

¹⁰⁷ Trinkhaus et Shipman (1993), 84-85.

¹⁰⁸ Blanckaert (2001), 102.

¹⁰⁹ Lorsque Broca demande une autorisation pour sa nouvelle Société aux autorités, il est renvoyé de bureau en bureau, jusqu'à ce que son interlocuteur final soit le préfet de police, qui soupçonne l'anthropologie de masquer une quelconque machination politique ou sociale ! Pozzi (1879), 581, in Blanckaert (2001), 100.

¹¹⁰ Les premières assemblées se tiennent même sous la surveillance du commissaire de police du quartier

consacrer les travaux de la Société à l'analyse statistique des mensurations humaines, c'est sur une base positiviste, et à l'exclusion de la philosophie et de la psychologie, notions brumeuses et ascientifiques selon lui¹¹¹.

La libéralisation du régime, à partir de 1863, favorisera l'arrivée au sein de la Société d'anthropologie d'un groupe de chercheurs attachés au matérialisme scientifique et à l'universalisme des Lumières¹¹², qui plaide pour une conception inclusive de l'anthropologie en tant que véritable science de l'Homme. Nommé « groupe Mortillet », il se rattache au courant qui au milieu des événements de 1848, s'appuyait sur la Science comme agent premier du Progrès¹¹³. Le groupe Mortillet « organisé en groupe de pression » au sein de la Société et de l'École d'anthropologie, est modéré par Broca, mais à sa mort (1880)¹¹⁴, et avec le renvoi brutal de son élève et successeur Topinard, cette aile gauche domine rapidement les deux organisations¹¹⁵.

de la Sorbonne. Broca (1879), 711, in Blanckaert (2001), 100.

¹¹¹ Lors de la leçon inaugurale de l'École d'anthropologie en 1876, il déclare que « pour donner à l'anthropologie une base solide, il fallait suivre l'exemple de la médecine, en groupant toutes les connaissances autour des faits les plus certains, c'est-à-dire des faits anatomiques ». Broca (1876), in Conry (1974), 57-58), cité in Desmet (2001), in Blanckaert (2001), 57.

¹¹² Ce groupe a récemment été reconsidéré comme « néo-encyclopédiste ». Crapez (1997), 47, in *ibid.*, 102.

¹¹³ « Pour contrer le parti clérical et les dogmes qui érigent l'Homme en miracle de la création divine. Il bénéficie d'un réseau éditorial important centré sur la Librairie de Carl Reinwald installée à Paris depuis 1849, qui inaugure, sous son patronage, la publication de la célèbre *Bibliothèque des sciences contemporaines* en 1874 : les matérialistes ambitionnaient d'utiliser la méthode expérimentale pour abattre la métaphysique. Ils espéraient surtout frayer sur ses décombres la voie de la Réforme. » Blanckaert (2001), 103.

¹¹⁴ L'anthropologie « de combat » entend bien se mêler de « questions d'organisation et de protection sociale », dans le domaine de la criminologie et « de la question plus vaste de l'organisation de la famille, base de l'organisation sociale », de la lutte contre la superstition religieuse, la réforme de l'éducation, et la gestion des colonies : anthropologie dont les objectifs se confondent avec ceux de la République opportuniste qui s'élève sur les ruines de la Commune. Richard (2001), in Blanckaert (2001), 358.

¹¹⁵ Ces questions d'opinions et de mouvances politiques sont moins triviales qu'il n'y paraît. Par exemple, le passé politique de Gabriel de Mortillet, qui participe à la Révolution de 1848 et qui s'exile ensuite en Suisse avant de revenir dans la dernière décennie du Second Empire, l'incite à rejeter l'existence de l'art pariétal de la grotte d'Altamira en Espagne. Bien que découverte et publiée en 1880, elle est tenue en suspicion par Mortillet, puisque le découvreur est proche de l'Église catholique et que les radicaux de la Préhistoire française craignent une supercherie de Rome qui permettrait de dévaloriser la jeune discipline.

2.3 L'internationale des préhistoriens

Cette institutionnalisation à l'échelle nationale se double des premières structures internationales qui tirent profit du contexte politique continental. La fondation des premiers congrès de Préhistoire illustre bien ce phénomène, car la Préhistoire comme champ de recherche dans les années 1860 est doublement marginale dans le contexte académique : aucune chaire universitaire ne lui est consacrée, et les musées strictement dédiés à ce sujet sont très rares¹¹⁶. Bien que les pays scandinaves aient abrité plus tôt qu'ailleurs des Sociétés nationales de préhistoriens, il n'existe en Europe que deux revues spécialisées : les *Matériaux* du groupe Mortillet et *Archiv für Anthropologie*, qui débute leur parution au cours de cette décennie. Enfin, les chercheurs en ce domaine, bien qu'ils jouissent parfois d'un statut dans une discipline à partir de laquelle ils ont abordé la Préhistoire (botanique, géologie, paléontologie par exemple), sont la plupart du temps inconnus sur la scène scientifique. Afin de donner à leurs travaux le prestige qu'ils méritent, il faut « élever la Préhistoire au rang de discipline à part entière, et par conséquent disposer d'institutions autonomes¹¹⁷ ». En fait, l'intégration internationale précède la nationale en ce qui concerne l'institutionnalisation de la nouvelle discipline, car il est l'outil qui permet de contourner la frilosité des milieux établis et couronner les jeunes scientifiques des lauriers de la collégialité internationale lors du retour au pays. Les préhistoriens veulent aussi imposer leur méthode de questionnement du passé de l'humanité (typologie, stratigraphie et technologie), axée sur les sciences naturelles, contre celle des historiens et des antiquaires qui partent de la philologie. Les participants aux congrès internationaux sont en grande majorité français, italiens ou danois, hostiles aux appétits impériaux allemands¹¹⁸.

¹¹⁶ Le Musée des antiquités nationales de Saint-Germain en Laye, bien que fondé en 1862, n'ouvrira ses portes qu'en 1867, et est initialement consacré au patrimoine national et gallo-romain.

¹¹⁷ Kaeser (2001), in Blanckaert (2001), 216.

¹¹⁸ Les antiquaires se réunissent (Anvers, 1866 ; Bonn, 1868) aussi dans des congrès qui sont plus

Cette internationalisation obéissait également à des raisons épistémologiques : le paradigme évolutionniste implique une systématisation des comparaisons et des parallèles, de même que l'étude de la stratigraphie, dont la typologie (grâce au fossile-directeur) devient le cadre explicatif plus large d'où est tirée la généralisation permettant de dessiner les premières séquences chronologiques. C'est l'étude de la technologie qui permet de comparer les outils préhistoriques avec les objets similaires qu'attestent les travaux de l'ethnographie. De cela doit émerger ce qui est vu au cours de cette époque de scientisme triomphant et naïf comme le but final du préhistorien : définir les lois générales du développement humain¹¹⁹.

Il existe un lien entre le contexte social de l'institutionnalisation d'une science et les paradigmes qu'elle adopte. Ce phénomène souligne la fertilité de l'analyse des constructions institutionnelles qui permet de mettre à niveau l'histoire des idées et l'histoire sociale des sciences, ainsi que celle de l'influence de celle-ci sur les paradigmes eux-mêmes :

L'institution ne donne pas seulement une assiette sociale à une « doctrine ». Elle la rend possible et la détermine subrepticement. Non pas que l'une soit la cause de l'autre ! Il faut plutôt récuser l'isolement de ces termes, et donc la possibilité de ramener une corrélation à un rapport de cause à conséquence¹²⁰.

La rencontre, en Italie, du géologue suisse Édouard Desor, qui se passionne, comme beaucoup de ses compatriotes, pour les villages palafittiques découverts en 1854 sur les rives des lacs alpins, et de Gabriel de Mortillet, alors exilé politique, en est à l'origine. Échangeant leurs vues sur la formation des lacs du versant sud des Alpes, ils sympathisent et Desor utilise même sa notoriété scientifique pour diffuser les travaux de Mortillet en France et ainsi lui assurer une position, malgré son cursus de géologue praticien et d'ingénieur formé à l'École centrale¹²¹. Desor, qui conçoit l'idée d'un congrès

plurirégionaux que réellement à l'échelle internationale, et dont le soutien manifeste à un rapprochement franco-germanique causera la perte après la guerre de 1870. *Idem*.

¹¹⁹ C'est ce que Popper dénonce sous l'appellation d'historicisme. À ce sujet, voir Ruelland (1991).

¹²⁰ Certeau (1974), 8, cité in Kaeser (2001), in Blanckaert (2001), 226.

¹²¹ *Ibid.*, 204.

« antéhistorique » en 1865, tente de proposer son projet au commissaire général Frédéric Leplay de l'Exposition universelle de 1867. Mais le projet est dénaturé sous l'influence du professeur du Muséum d'histoire naturelle, Armand de Quatrefages, qui transforme le projet initial consacré aux vestiges préhistoriques en démarche ethnographique, entendant « représenter à Paris des spécimens vivants de toutes les races humaines », entre autres grâce au support du Ministre de la Marine, membre comme lui de la Société de géographie et important commanditaire de l'entreprise coloniale. Les préhistoriens répliquent en fondant une section consacrée à la Préhistoire au sein de la prestigieuse Société helvétique des sciences naturelles, qui compte de nombreux savants de toutes nationalités. Déjà en septembre 1865, à La Spezia, Mortillet avait convoqué la récente Société italienne des sciences naturelles afin de proposer l'organisation d'un *Congrès paléo-ethnologique international* qui aurait lieu à Paris, après un congrès préparatoire à Neuchâtel. Obtenant que la prochaine réunion de la Société se tienne en terrain favorable, il s'agit en fait d'une conspiration. En 1866, à Neuchâtel, la vice-présidence assurée par Desor¹²² permet que la seconde réunion de cette assemblée se fasse à Paris dans le cadre de l'Exposition universelle de 1867 ! « De la sorte, la réunion de Paris ne constituerait plus la manifestation inaugurale d'un congrès expérimental : elle devenait la continuation, certes à une échelle plus ambitieuse, d'une institution déjà solidement établie¹²³. » Desor commente l'événement :

C'est ainsi que fut constitué, dans une auberge de village, en prenant un verre d'absinthe ou de vermouth, le Bureau du Congrès paléo-ethnologique pour 1867. Quelques-uns de nos hôtes ont peut-être trouvé ce mode de nomination quelque peu extraordinaire et ultra démocratique. Il leur a été répondu que c'était comme cela dans les Républiques. Et pourquoi pas, pourvu que la Sciences progresse¹²⁴.

Cet enthousiasme rejoint un certain radicalisme qui se manifeste non seulement

¹²² Alors le savant le plus renommé de cette ville.

¹²³ Voilà qui permettait de contourner le paternalisme des milieux académique français pour une discipline en quête de légitimité, puisque les participants de la réunion de Neuchâtel nommèrent eux-mêmes le comité d'organisation du congrès parisien, à qui devait échoir la tâche de rédiger les règlements généraux de ce qui allait devenir l'I.A.A.P., dont l'héritière actuelle est l'Union des sciences pré et protohistoriques, fondée en 1921. Certeau (1974), 8, cité in Kaeser (2001), in Blanckaert (2001), 205.

¹²⁴ *Idem*.

dans les motivations des participants, mais aussi dans l'instrumentalisation nationaliste que font les élites politiques présentes à ce congrès, puis de leurs successeurs, à Bologne (1871), Copenhague et Stockholm :

Les organisateurs exploitèrent en effet la tribune internationale qui leur était accordée pour exhiber la force et la réalité du sentiment national local¹²⁵.

* * *

2.4 Neanderthal : théories scientifiques et perceptions populaires

Dès sa découverte officielle en 1856, celui qu'on allait baptiser quelques années plus tard en accord avec la taxonomie linéenne *homo neanderthalensis*¹²⁶ sème la controverse. Les vestiges dégagés par des ouvriers qui extrayaient du calcaire des grottes situées à vingt mètres au-dessus de la rivière Düssel, près du village de Feldhof en Westphalie, sont d'abord identifiés par le propriétaire de la cavité comme des restes d'ours des cavernes, et sont ensuite signalés à Johann Carl Fuhlrott, un professeur du lycée de Wupperthal et naturaliste amateur, qui y avait reconnu des éléments de squelette humain présentant des caractères archaïques¹²⁷. L'enseignant cherche alors confirmation auprès d'Herman Shaaffhausen, anatomiste et professeur de physiologie à l'Université de Bonn. Celui-ci présente ses conclusions le 4 février 1857 à la Société d'histoire naturelle de Prusse rhénane et de Westphalie : notant les arcades sourcilières marquées et la robustesse générale du squelette caractérisée par de fortes attaches musculaires, il rejette tout diagnostic de pathologie, s'appuyant sur des survivances de ces traits (selon lui) chez « des races attardées encore existantes telles les aborigènes australiens » qui prouvent la primitivité de ce qui doit être considéré comme un des plus anciens habitants d'Europe¹²⁸.

¹²⁵ Ce nationalisme, qui dirige parfois les approches théoriques vers l'étude de spécificités locales ou régionales, n'est toutefois pas opposé au cosmopolitisme scientifique qu'implique la création d'instances scientifiques continentales telle que l'I.A.A.P : il s'agit plutôt d'une reconnaissance académique qui permet l'intégration au concert des nations dans l'esprit du printemps des peuples de 1848. *Idem*.

¹²⁶ King (1864), 95. cit. in Krause, 10.

¹²⁷ Krause (1999), 9.

¹²⁸ Des anthropologues comme Paul Broca et Carl Vogt reprennent cette idée : « À qui ressemble le plus cette race primitive d'Europe ? Au type australien, le plus repoussant de tous ceux qu'on peut rencontrer

Premier type d'hominidé antérieur à notre espèce à jamais avoir été découvert¹²⁹, il est d'abord nié en tant que tel par le médecin et homme politique prussien Rudolph Virchow¹³⁰, soutenu par la Société de Pathologie de la Charité de Berlin, qui n'y voit qu'un cas de pathologie osseuse¹³¹. Pourtant, les exhumations d'individus de type néanderthalien se poursuivent : en 1865 en Belgique, Paul Broca extrait une mâchoire inférieure du Trou de la Naulette, puis à Spy, toujours en Belgique, en 1886, c'est au tour de deux squelettes ; en Croatie, à Krapina, entre 1899 et 1906 ; à Mauer près d'Heidelberg, à Weimar-Ehringsdorf en Thuringe en 1907 et dans la grotte du Moustier en Périgord la même année, à dix kilomètres du lieu-dit Cro-Magnon. Il ne peut plus y avoir de doute sur son existence. Une fois celle-ci établie de façon définitive, il faudra positionner ce nouveau genre humain sur la ligne du temps et estimer son niveau mental par rapport au nôtre. Mais Neanderthal apparaît au cœur de la tourmente des années qui entourent la publication de *L'Origine des Espèces* (1859) de Charles Darwin, et se trouve rapidement intégré par Thomas H. Huxley¹³² au camp darwinien, dans ses *Preuves de la place de l'homme dans la Nature*. Huxley rejette toute association de l'Homme de Cro-

parmi les sauvages vivants actuellement. » Schaaffhausen (1858), 453-477, in Trinkhaus and Shipman (1996). Le refus opposé par Virchow semble confirmé par la découverte par Louis Lartet (fils d'Édouard Lartet) en 1868, de celui qu'on appellera l'Homme de Cro-Magnon, dans un abri à proximité du hameau des Eyzies de Tayac, en Dordogne, également associé à des outils de silex et des vestiges de faune disparue, et qui ne présente aucun de ces traits archaïsants, mais au contraire une frappante ressemblance avec l'Homme actuel. Le racisme qui prévaut dans les milieux anthropologiques occidentaux, lié à l'expansion coloniale, est si prégnant qu'il déteint même sur les populations préhistoriques, car l'Européen, qui se perçoit comme le sommet de l'évolution et de l'histoire humaine, ne peut percevoir l'altérité présente ou passée qu'en termes hiérarchiques - démarche intellectuelle qui dominera l'anthropologie et la Préhistoire jusqu'à la Deuxième Guerre mondiale. À ce sujet, voir Gould (1977).

¹²⁹ Des ossements plus tard identifiés comme néanderthaliens avaient été découverts en 1830 par le médecin et naturaliste belge Charles-Phillipe Schmerling dans la grotte d'Engis près de Liège, et publiés dans l'indifférence générale en 1833-1834 dans ses *Recherches sur les ossements fossiles découverts dans les cavernes de la Province de Liège*. Voilà un exemple d'absence de facteur permettant la reconnaissance sociale de cette découverte. Le catastrophisme de Cuvier est encore trop puissant pour admettre l'existence de l'Homme antédiluvien à cette époque, alors que Neanderthal sera reconnu comme tel malgré une controverse initiale sur sa nature de cas pathologique par Virchow, ou sa classification parmi les grands singes. Krause (1999), 9

¹³⁰ Krause (1999), 11-12.

¹³¹ « Cet individu douteux a souffert dans son enfance d'un rachitisme bénin, a traversé probablement plus tard une longue période de grande activité et de bonne santé, qui fut troublé de temps à autre par de grave blessure au crâne, desquelles il se remit fort bien jusqu'à l'installation d'un arthritisme déformant accompagné de changement inhérent à la grande vieillesse ». Virchow (1871), 162, in Groenen (1993), 259.

¹³² Surnommé le « bouledogue de Darwin ».

Magnon aux singes anthropomorphes¹³³ pour en faire un parent éloigné¹³⁴.

L'influence persistante de Lamarck, qui affecte encore dans les années 1860 la lecture que le milieu scientifique fait de l'œuvre de Darwin, amène plusieurs préhistoriens à présupposer parfois l'existence de formes humaines encore plus antérieures à notre espèce, véritable chaînon entre l'animal et l'humain, usant d'outils élémentaires presque bruts, comme c'est le cas pour Gabriel de Mortillet¹³⁵. De telles spéculations devaient susciter une croyance en l'ancestralité de l'homme moderne en Europe et engendrer la confusion entre les notions de race – concept préscientifique difficilement rationalisable au-delà de l'idéologie – et d'espèces – deux concepts encore flous pour la biologie de l'époque¹³⁶.

Les études effectuées par Marcellin Boule entre 1911 et 1913 sur le squelette de La Chapelle-aux-Saints, qui surenchérisse sur les caractères primitifs des néanderthaliens, lui déniaient même la bipédie et lui attribuant, malgré les nombreux cas de sépultures, après un simple examen de l'endocrâne, des capacités spirituelles réduites, sont tout à fait dans cet esprit¹³⁷ et ont une influence durable.

Toutefois, l'hypothèse d'une continuité directe entre l'Homme de Neanderthal et *Homo Sapiens*, en accord avec l'évolutionnisme gradualiste, est défendue par les

¹³³ Comme King, entre autres, le fait.

¹³⁴ « Les ossements de Neanderthal ne peuvent en aucun cas (...) être considérés comme le reste d'un homme intermédiaire entre le singe et l'homme. Ils prouvent tout au plus l'existence d'un être humain dont le crâne remonte à quelque chose remontant au type du singe. Et même si le crâne de Neanderthal est, de tout les crânes humains connus, celui qui ressemble le plus à celui d'un singe, il n'est pas si isolé qu'il semble à première vue, et n'est que le représentant extrême d'une suite conduisant progressivement jusqu'au crâne humain le plus développé ». T.H. Huxley, in Trinkhaus and Shipman (1996), 128.

¹³⁵ Mortillet prévoyait la découverte prochaine d'un « anthropopithèque », être au-delà de la culture, auquel l'industrie mort-née des « éolithes » devait être éventuellement rattachée ; malgré ses efforts, ces éolithes demeurèrent toutefois, après un examen approfondi, de simples cailloux non retouchés par la main humaine.

¹³⁶ La paléontologie humaine de la fin du XIX^e siècle est directement enracinée dans le concept de race ; la forme du crâne sera le principal critère retenu, d'après les travaux de Paul Broca et de ces étranges disciplines à prétention scientifique que furent l'anthropométrie et la phrénologie, classant les types humains en *dolichocéphales*, *mésocéphales* et *brachycéphales*, et s'appliquant alors à démontrer leur validité dans des champs aussi épars que la sociologie et la criminologie. Comme chez le docteur Cesare Lombroso, qui prétend identifier par ce moyen les « voleurs, anarchistes et autres assassins » par la seule vertu de leurs traits physiques.

¹³⁷ Boule cherche souvent le caractère « racial » des fossiles humains qu'il examine. La recherche illusoire du pré-sapiens constituant le seul « véritable » ancêtre des Européens, qui ne fut rejetée que fort récemment, montre que ces tendances sont toujours présentes dans la science préhistorique.

paléontologues américains Aleç Hrdlicka, l'Allemand Gustav Schwalbe, le Français Pierre-Léonce Manouvrier¹³⁸ et l'archéologue croate Gorjanovitch-Kramberger¹³⁹. L'entre-deux-guerres constitue un tournant majeur pour l'étude des néanderthaliens et de leur industrie associée (mais non exclusive) avec la découverte des sites du Levant, territoire alors sous mandat franco-britannique. En Palestine, c'est l'équipe anglo-américaine de Dorothy Garrod à El-Tabun, T.D. McCown à Es-Skhul, en Syrie, l'Allemand A. Rust à Yabroud, et le consul de France à Jérusalem, Neuville, qui fouillent la grotte de Qafzeh¹⁴⁰.

2.5 Henri Breuil (1877-1961) et la « bataille de l'aurignacien »

On pourrait concevoir à l'origine, dans ce grand continent trilobé l'apparition simultanée, vers la fin du Tertiaire, dans le groupe des ces derniers Mammifères, et sous la pression spirituelle interne de la Puissance créatrice, de toute une série de branches se rapprochant de ce que nous appelons l'Homme. Les caractères de ces sortes d'essais étaient mêlés – et sans doute leur mentalité – de traits mixtes, les uns rappelant le milieu anthropoïde d'où émergeait le nouvel être, les autres anticipant sur la raison humaine par la naissance d'une intuition inventive se muant progressivement en intelligence. L'*Homo faber* était né. Mais on ignore comment il a donné naissance à l'*Homo sapiens*, qui lui a survécu, profitant de ces découvertes et des acquisitions de ses prédécesseurs audacieux dans le monde animal adverse et gigantesque¹⁴¹.

¹³⁸ Successeur de Paul Broca à la tête de l'École d'anthropologie de Paris, associé au groupe Mortillet, il s'en marginalise par son support au Néerlandais E. Dubois lorsque celui-ci publie sa découverte du Pithécantrophe en Indonésie. Trinkhaus and Shipman (1996).

¹³⁹ Mais la position académique et l'influence publique ne permettent à ces points de vue divergents de ne jouer que le rôle d'une opposition officielle face à l'orthodoxie de ceux qui espèrent la découverte prochaine d'ancêtres moins repoussants. Bien que soit concédée aux néanderthaliens l'inauguration de la pratique de l'inhumation volontaire, d'inquiétants indices de cannibalisme découverts à Krapina, en Croatie, n'améliorent guère leur image publique.

¹⁴⁰ La séquence du paléolithique moyen, malgré ses différences insoupçonnées, y est remarquable par la conservation exceptionnelle des restes humains, et servira parfois de comparaison afin d'éclairer certaines énigmes que présente cette période en Europe occidentale. Jaubert (1999), 34.

¹⁴¹ Breuil (1959), 164.

Denise de Sonnevile-Bordes rapporte que Breuil avait dit un jour, non sans humour, préférer le titre de *pape* à celui de « *père* de la Préhistoire » dont l'affublaient couramment les médias français à la fin de sa vie¹⁴². Le dernier tiers du XIX^e siècle voit l'émergence d'un courant catholique en Préhistoire¹⁴³, alors que, jusque-là, la recherche en ce domaine en France était surtout le fait de radicaux comme Gabriel de Mortillet. L'une des tensions principales de la vie d'Henri Breuil semble d'ailleurs se situer au croisement de sa foi, de sa fidélité à Rome et de sa passion scientifique¹⁴⁴. Cette activité de lobbyiste catholique pro-Préhistoire sera constante au cours de sa carrière¹⁴⁵.

En fait, Breuil eut la chance d'exercer son métier de préhistorien à l'ombre d'une Église dirigée par un pape relativement libéral¹⁴⁶. La caution de l'évolutionnisme par son successeur, Pie XII (1939-1958), sera moins cordiale : alors que Breuil veut célébrer, dans son discours au colloque de Düsseldorf pour le centenaire de la découverte de

¹⁴²D. Sonnevile-Bordes (2004), in Vialoux dir. (2004), 208.

¹⁴³ Tendances qui s'incarnera aussi dans les travaux des abbés J. et A. Bouyssonnie, compagnon d'études de Breuil et découvreur de la sépulture de la Chapelle-aux-Saints, et ceux de Teilhard de Chardin en Chine. Breuil souligne d'ailleurs la curiosité et l'ouverture d'esprit face à la Préhistoire qui, selon lui, caractérisent la curie romaine de l'époque, puisque celle-ci s'informe auprès de son collègue et ami autrichien, l'abbé Hugo Obermaier, de « ce qu'il convenait de penser des perspectives préhistoriques ». Il signale également la démarche des frères Bouyssonnie qui font parvenir en 1925, au pape, un mémoire « sur les problèmes préhistoriques ». *Dictionnaire de la Préhistoire*, (1999), 230-232.

¹⁴⁴ Se situant dans le courant progressiste du clergé, il devra quelquefois réagir à la position théologique d'adversaires hiérarchiquement plus puissants que lui. Ainsi, en 1935, prévenu par son ami le cardinal Mercier, « de l'agitation anti-scientifique » qu'entreprendrait à Rome le cardinal belge Merry Del Val, Breuil contre-attaque en écrivant d'abord au primat de Belgique qui, avec lui, reconnaît la validité de l'évolution, et qui considère la méthode scientifique et la métaphysique comme deux domaines exclusifs. Mais comme la « montée de la cabale dans la Curie qui tendait à renouveler avec des répercussions autrement graves, l'erreur lointaine mais jamais oubliée, de l'affaire Galilée », le cardinal Mercier fait parvenir au pape Pie XI un second plaidoyer appuyé par une lettre du nonce de Paris. Celui-ci avait d'ailleurs été rédigé par le comte Henri Bégouën, ami de Pie XI, « au cours d'une conférence donnée en plein air que nous fîmes, lui, le docteur Hugo Obermaier et moi sur le plateau même de la grotte d'Altamira. L'orage fut ainsi évité, et les *conspirateurs* anti-scientifiques, réduits provisoirement au silence. *Ibid.*, 3.

¹⁴⁵ À la réouverture du site de Saccopastore en 1929, en banlieue de Rome, en compagnie du baron A.C. Blanc, Breuil exhume un crâne de néanderthalien et en présente la photo en audience privée à Pie XI. « Ayant changé ses bésicles, il l'examina avec attention, se leva et prononça ces sages paroles : « Ceci est un fait, non une hypothèse ; il faut le rapprocher des autres faits analogues ; quand ils seront suffisamment nombreux, on devra en tenir compte. » *Idem.*

¹⁴⁶ Alors que Pie X (pape de 1903 à 1914) est plutôt conservateur, luttant entre autre contre la séparation de l'Église et de l'État en France par deux encycliques parues en 1906, et contre le modernisme en 1907, Benoît XV rétablit de bonnes relations avec la France après la Première Guerre mondiale (canonisation de Jeanne d'Arc en 1920), et Pie XI (1922-1939) se signale entre autres par la création en 1936 de l'Académie pontificale des sciences.

l'Homme de Neanderthal, la distinction entre science objective et métaphysique que ferait l'Église de Rome, à l'image de l'ensemble de la société de son époque (selon lui), il ne peut que mentionner le discret appui de Pie XII au libre choix laissé aux fidèles quant à leur adhésion aux hypothèses évolutionnistes. Malgré tout, la carrière de Breuil ne connaît pas les aléas de celle d'un Pierre Teilhard de Chardin¹⁴⁷.

Breuil fait la connaissance en 1897 de plusieurs préhistoriens émérites du Sud-Ouest de la France (R. Capitan, D. Peyrony et E. Carthailac.) et participe depuis à des découvertes majeures, notamment la celle de la grotte ornée des Combarelles en 1901. Il participe à la reconnaissance académique de l'art pariétal paléolithique en visitant en 1902 la grotte d'Altamira en compagnie d'Émile Carthailac, qui publie ensuite son fameux *Mea Culpa d'un sceptique*¹⁴⁸.

Mais le jeune abbé prend place parmi les préhistoriens les plus émérites en France à l'orée du XX^e siècle, en étant un protagoniste majeur dans ce que les historiographes de la Préhistoire ont nommé « la bataille de l'Aurignacien », qui fait rage entre 1905 et 1912. Elle oppose les partisans de l'approche de feu Mortillet et de sa chronologie morpho-typologique unilinéaire et orthogéniste, basée sur l'attribution à la stratigraphie d'une valeur universelle, à une contestation qui puise aux sources de la discipline. Le

¹⁴⁷ Qui lui, devra renoncer à l'enseignement dès 1926, et cesser la publication de ses travaux, édités seulement après sa mort, survenue en 1954. « Les problèmes que rencontre Teilhard sont avant tout dus au père Wladimir Ledochowski, supérieur général des jésuites (même s'il agit par ailleurs avec l'appui de Rome) ». Sans doute comme le souligne Noël Coye, parce que « leurs travaux respectifs n'ont pas la même portée : si Teilhard donne une visée philosophique à ses recherches, Breuil est un préhistorien très terre à terre qui recueille les observations, les organise, les classe mais reste très technique. D'autre part, même si l'Église catholique romaine est soumise dans son ensemble à l'autorité du Saint-Père, Breuil s'est forgé une situation relativement indépendante (il n'a pas de paroisse ; il est professeur à l'Institut de paléontologie humaine puis au Collège de France, etc.), alors que Teilhard, en tant que jésuite, est davantage soumis à la surveillance de sa congrégation ». Noël Coye, *communication personnelle avec l'auteur*.

¹⁴⁸ Quoique l'existence d'un art mobilier fût reconnue depuis les travaux de Lartet et de Christy dans les années 1860 sur les sites de Laugerie-Basse et de La Madeleine dans le Périgord, l'art rupestre est signalé pour la première fois en 1879 par M. Saenz de Sautuola, qui dirige une fouille archéologique opérée dans la grotte espagnole d'Altamira. Cette observation est rejetée par le milieu académique français puisque le découvreur est considéré comme un proche de l'Église catholique et que les radicaux de la préhistoire française craignent une supercherie de Rome qui aurait pour but de décrédibiliser la jeune discipline. C'est la révélation de la complexité du psychisme de l'homme paléolithique telle qu'illustrée par un symbolisme dont la vivacité des traits et de la couleur ressemble un peu trop pour les savants de Paris à l'art moderne, alors que Mortillet nie formellement l'existence du sacré au cours de la préhistoire au nom de son évolutionnisme matérialiste et fortement anti-clérical. Il faudra attendre vingt-deux ans avant qu'un des anciens disciples de Mortillet, Émile Carthailac, reconnaisse enfin l'existence de l'art troglodytique du paléolithique supérieur, sans doute avec le support de Henri Breuil.

positionnement chronologique de l'outillage découvert pour la première fois par Édouard Lartet près du village d'Aurignac, que Mortillet avait associé à une phase immédiatement antérieure au magdalénien (« transition ou commencement ») lui permet en 1872 de faire disparaître cet aurignacien, coupure selon lui arbitraire, établie sous l'autorité de Lartet en 1861¹⁴⁹. Ce rapprochement entre aurignacien et magdalénien, de deux types d'outils sur la base d'une analyse stylistique et l'usage de l'os qui est commun aux deux époques, est progressivement contesté en vertu des travaux archéologiques qui considèrent l'aurignacien comme bien antérieur. En insistant sur le caractère local de la stratigraphie et sur la nécessité d'ordonner le matériel archéologique sur une base régionale, les préhistoriens, alors jugés hérétiques par l'orthodoxie transformiste, renouent en fait avec les fondateurs de la discipline que sont Édouard Lartet et Edmond Piette.

Pendant que le système Mortillet dominait la recherche préhistorique, certains chercheurs continuaient en effet à faire fructifier l'héritage des fondateurs, parmi lesquels figurait en bonne place l'outil stratigraphique. La redéfinition, à partir du début du XX^e siècle, des limites et des applications de la stratigraphie entraîne des répercussions sur la pratique archéologique, sur l'établissement des classifications et donc sur la conception même du temps en Préhistoire. Contrairement à l'étude typologique telle que pouvait la concevoir Mortillet, les observations stratigraphiques ne doivent être conçues que comme des données purement locales. À partir du moment où l'on accorde la primauté à des données que l'on ne peut généraliser, le travail de synthèse, modifié dans sa nature, va produire des objets différents¹⁵⁰.

Mais gare à ceux qui sapent l'édifice du pouvoir académique ! En 1876, l'abbé Maillard, à Thorigné en Charnie (Mayenne), observe l'existence d'une couche archéologique entre moustérien et solutréen ; il est rabroué au nom de l'argument d'autorité par Carthailiac¹⁵¹. Cependant, la contestation s'amplifie sans cesse. En 1890, Arcelin publie les résultats de la fouille de Solutré et signale l'existence d'un « âge du Cheval » qui devait précéder « l'âge du Renne », dont l'outillage sans pièce solutréenne n'est pas moustérien pour autant, puisque des objets en os y figurent, comme des bâtons perforés. Certains maintiennent pourtant le cadre chronologique de Mortillet. Girod

¹⁴⁹ Delporte (1958), in Mohen dir. (1958), t. 1, 21.

¹⁵⁰ Coye (2005).

¹⁵¹ « Il arrive assez souvent que des personnes qui font leurs débuts dans les études préhistoriques n'hésitent pas à proclamer leurs conclusions, les plus impossibles du monde quelquefois. » Carthailiac (1876), cité par Delporte (1989), in Mohen, dir. (1989), t. 1, 20.

découvre dans le gisement de la Gorge d'Enfer près de Toulouse, un niveau d'occupation aurignacien qu'il décrit comme un « magdalénien inférieur », bien qu'il précise qu'il se trouve « à la base du Magdalénien, d'une zone inférieure bien distincte¹⁵² ». Piette nomme *Vallinfernalien*¹⁵³ la couche archéologique comparable qu'il découvre à Brassempouy dans les Landes, le rapprochant également du magdalénien à cause de son propre système de classification de l'art mobilier¹⁵⁴. Pourtant, vers 1896, même Carhaillac commence à douter : il décrit des ensembles similaires pour la grotte de Tarté en Haute-Garonne, pour le site de Ressaulier (Corrèze) et à Reilhac dans le Lot¹⁵⁵.

Les hostilités s'ouvrent au premier Congrès préhistorique de France, tenu à Périgueux en 1905. Breuil propose le terme de « pré-solutréen » ; il subit aussitôt les foudres de Girod et d'Adrien de Mortillet, fils de Gabriel¹⁵⁶ ». En 1907, Adrien de Mortillet répond à l'abbé, à propos de la grotte du Placard : « En cherchant à vieillir beaucoup l'industrie aurignacienne, l'abbé Breuil s'est complètement fourvoyé¹⁵⁷ ». Mais Breuil bénéficie de l'appui de ses amis, les abbés Bardon et Bouyssonnie, ainsi que l'approbation de Carhaillac, alors que Capitan et Peyrony décrivent des assemblages qui correspondent à la dénomination proposée par Breuil sans la nommer en tant que telle¹⁵⁸. Le terme d'« aurignacien », qui passera à la postérité, est proposé par Henri Breuil¹⁵⁹ l'année suivante et se retrouve rapidement cautionné au Congrès international de Monaco par Carhaillac, Peyrony et le préhistorien belge Rutôt¹⁶⁰. Les travaux de Carhaillac de

¹⁵² *Ibid.*, 21.

¹⁵³ En référence au site de Girod.

¹⁵⁴ Carhaillac (1876), cité par Delporte (1989), in Mohen, dir. (1989), t. 1, 21.

¹⁵⁵ *Idem.*

¹⁵⁶ qui, selon Delporte, « prétendait, dans plus d'un domaine, assumer la succession de son père ». *Idem.*

¹⁵⁷ Girod est aussi un fidèle de la chronologie de Mortillet père, et défend le droit à la parole de son « vieux maître » Massénat, dont Breuil l'aurait privé selon lui au congrès de Monaco. Très conservateur, ce préhistorien avait d'ailleurs soutenu Massénat dans sa remise en cause de l'art rupestre découvert à Fond de Gaume, aux Combarelles et dans la grotte de la Mouthe, qu'il considérait comme des « caricatures d'animaux modernes. *Idem.* »

¹⁵⁸ Capitan et Peyrony (1905), cité par Delporte (1989), in Mohen, dir. (1989), t. 1, 21.

¹⁵⁹ Breuil (1906a), cité par Delporte (1989), in Mohen, dir. (1989), t. 1, 21.

¹⁶⁰ La fondation de l'Institut de paléontologie humaine de Paris par Albert de Monaco en 1909, où Breuil aura un poste de 1909 à 1914 avec son ami Hugo Obermaier sous la direction de Marcellin Boule, démontre le rôle de mécène qu'eut ce prince éclairé dans les domaines de l'océanographie et de la Préhistoire. Breuil y tint sans doute un rôle non négligeable.

1907 et ceux des abbés Bardon et Bouyssonie en 1908 utilisent la nouvelle terminologie.

Cette controverse marque en fait l'émergence d'un nouveau paradigme en Préhistoire, autour duquel doit s'articuler une classification chronologique tirée d'une lecture régionalisante de la stratigraphie et des outils lithiques, ouvrant la porte à un *diffusionnisme naturaliste* (selon l'expression de l'historien Noël Coye) et à une approche plus axée sur l'histoire culturelle. Celle-ci cherche d'abord à interpréter le changement culturel dans un cadre temporel restreint lié à l'événement (invasion, guerres, remplacement de populations ou sujétion économique), davantage familier pour l'historien, plutôt que par des processus lents, continus, et portés sur le temps long des géologues et des biologistes. Cette approche rejoint alors un courant idéologique s'inspirant davantage de la philologie et de l'ethnographie, et qui deviendra dominant au cours de l'entre-deux-guerres.

La coexistence simultanée dans le même niveau stratigraphique de deux types d'outillages, pourtant réputés appartenir à deux époques distinctes selon le système Mortillet, constituait un autre problème pour les chercheurs qui voulaient maintenir l'adéquation entre la grille d'analyse et les données archéologiques sans forcer les dernières à entrer dans des catégories obsolètes¹⁶¹. Le paradigme dominant de la Préhistoire française depuis une quarantaine d'années s'écroule, miné par son incapacité croissante à permettre une interprétation des données archéologiques cohérente avec ses postulats transformistes.

La refonte méthodologique va ainsi consommer le rejet de la notion d'*époque* au profit de celle d'*industrie*, préfigurant le concept de *culture*. La classification des temps préhistoriques va par ailleurs recaler l'évolution et la succession des industries sur les phénomènes géologiques et climatiques¹⁶².

Ce sont en fait les différentes temporalités de la Préhistoire qui se fragmentent, suivant ainsi l'évolution buissonnante des champs de spécialisation en sciences humaines¹⁶³. Avec la notion d'industrie, le concept unilinéaire et monolithique

¹⁶¹ « Dans la dernière décennie du XIX^e siècle, la question du synchronisme mondial des industries avait déjà sérieusement ébranlé la notion d'évolution linéaire et globale. » Coye (1997).

¹⁶² Coye (2005), 701-707.

¹⁶³ Blankaert (1999).

des périodes successives, cher au transformisme orthogénique et lamarckien de Mortillet, s'efface devant les notions de « civilisation » ou de « culture » qui entrent dorénavant dans la formulation des recherches en archéologie préhistorique. Ces termes, plus que celui d'« époque », permettent de rendre compte de la diversité du matériel préhistorique, tant sur le plan spatial que sur le plan temporel, et à la fois avec une flexibilité accrue et une plus grande précision ; leur usage aura des conséquences importantes sur la structuration des chronologies au XX^e siècle, ainsi que sur l'instrumentalisation politique des données archéologiques. Cette approche ramène l'histoire culturelle et sa conception diffusionniste du changement culturel au sein de la Préhistoire¹⁶⁴.

Dans une série d'articles parus entre 1907 et 1909, Breuil passe en revue la séquence stratigraphique de vingt sites préhistoriques de France, d'Allemagne, d'Espagne et de Belgique. Le 15 avril 1908, Denis Peyrony qui fouille l'abri du Ruth, à proximité du Moustier, invite les membres de la communauté scientifique concernés par la controverse, pour un relevé de stratigraphie qu'on appellerait aujourd'hui « en direct » effectué par Breuil lui-même. La séquence aurignacienne y est très claire, et sa position stratigraphique est reconnue par l'ensemble de l'assemblée de savants. Mais Girod prétend être indisposé et Adrien de Mortillet ne réponds pas à l'invitation¹⁶⁵. La publication de Breuil de 1912¹⁶⁶, *Les Subdivisions du paléolithique supérieur et leur signification*, clôt le débat de façon définitive¹⁶⁷.

2.6 Les conséquences de la « bataille de l'aurignacien »

¹⁶⁴ Coye (1997).

¹⁶⁵ Groenen (1994), 167.

¹⁶⁶ Breuil (1912), 47.

¹⁶⁷ Elle sous-tend et introduit également la notion de synchronie en préhistoire, complètement absente des différents modèles classificatoires proposés par Gabriel de Mortillet. Cette vision ouvre en effet le champ de la réflexion à d'autres types de modèles interprétatifs, mais fige par là même le découpage opéré entre paléolithique moyen et paléolithique supérieur.

La caractérisation de l'aurignacien et son repositionnement chronologique en accord avec la stratigraphie, fruit du labeur des gagnants de cette « bataille », aboutit à une coupure nette entre le moustérien (rattaché principalement à l'Homme de Neanderthal) et l'inscrit dans la périodisation générale de la préhistoire sous le terme de « paléolithique moyen », alors que les industries qui lui succèdent font dorénavant partie d'un ensemble différent. Breuil entreprend ainsi la première synthèse de la préhistoire en y intégrant les données tant biologiques que culturelles. Si son approche est toujours aussi transformiste que celles qui prévalaient durant la seconde moitié du XIX^e siècle, elle tente d'intégrer la notion de ramification de celle-ci en phylums distincts, et d'élargir son théâtre d'opération à l'ensemble du vieux monde¹⁶⁸.

Pour Mortillet, le développement des technologies lithiques était lié aux changements environnementaux, chaque « époque » de la séquence évolutive représentant une phase de l'évolution sur place et donc monophylétique entre l'homme de la préhistoire ancienne et l'homme moderne (sorte de généalogie technique). Breuil va s'orienter vers une analyse plus complexe qui tient compte d'au moins deux phylums dans la formation du patrimoine préhistorique français¹⁶⁹. La répartition en deux phylums se développe *a contrario* des positions de Mortillet et de Victor Commont¹⁷⁰, bien que Breuil participe à travaux de ce dernier de 1904 à 1914. Les fouilles de Commont, exceptionnellement attentives à la stratigraphie pour l'époque, fournissent une séquence géologique de référence qui deviendra centrale dans l'œuvre du jeune abbé.

¹⁶⁸ « Pour Breuil, les cultures du paléolithique supérieur ne provenaient pas de l'évolution locale des cultures moustériennes. Le peuplement préhistorique se fit probablement selon un processus complexe en raison d'interactions, d'influences, voire d'invasion entre les cultures. L'Europe atlantique fut un *cul-de-sac* où sont venues s'échouer les différentes vagues de populations venants de l'Est ou du Sud. » Rigaud (1989), in Mohen, dir. (1989), 21.

¹⁶⁹ « Breuil, en effet, distinguait deux groupes de civilisations présentes dès les débuts de l'humanité ; parallèlement se seraient développés un groupe d'industries caractérisé par la présence de bifaces (Abbevillien et Acheuléen,) et un autre par la présence d'éclats (Clactonien, Levalloisien, Tayacien, moustérien typique) : l'intensification d'un caractère, ou de l'autre, aurait été en fonction des données climatiques. Les industries à biface auraient été l'œuvre des hommes interglaciaires, tandis que les industries à éclats, mieux adaptées à la vie sous les climats froids et humides, se seraient développées pendant les périodes glaciaires. » Meignen (1989), in Mohen, dir. (1989), 22.

¹⁷⁰ Instituteur à Amiens, qui entreprend une étude du patrimoine préhistorique des terrasses de la vallée de la Somme ; il fait la tournée des carrières et note le niveau des vestiges qu'il recueille.

D'autre part, ces niveaux ont livré, avec les bifaces caractéristiques, des éclats retailés que Commont suppose avoir été des grattoirs ou des racloirs. Il n'y a donc pas un seul type d'outil pour caractériser cette époque, comme de Mortillet a pu le penser, mais plusieurs. L'idée selon laquelle le Paléolithique inférieur a vu le développement de deux types industriels – les bifaces et les éclats – sera bientôt soutenue par Hugo Obermaier avant d'être reprise et démontrée par Henri Breuil¹⁷¹.

Ce biphylétisme basé sur une analyse classificatoire de la technologie lithique se retrouve mis en conjonction avec un autre biphylétisme, de nature anthropologique cette fois, c'est-à-dire la « théorie des pré-sapiens », qui suppose l'existence d'un type physique d'hommes modernes (encore à découvrir) qui aurait vécu séparé, mais en parallèle à l'Homme de Neanderthal, sur le sol de l'Europe paléolithique. Cette notion permet ainsi de faire l'économie d'un repoussant aïeul, puisqu'elle suppose l'existence d'une petite population d'hommes modernes évoluant parmi la majorité néanderthaliennne, une idée qui avait de plus l'avantage de préserver le concept eurocentriste de l'Europe comme *berceau de l'Humanité*¹⁷². Cette thèse fut élaborée d'abord par Marcellin Boule en 1892, sur la base d'ossements trouvés dans un dépôt des fouilles effectuées sur le site de La Denise, en Haute-Loire. Pour Boule, un être aussi bestial ne peut être l'ancêtre de l'homme moderne, puisque son psychisme est sans doute trop faible, et que sa bipédie est à peine acquise¹⁷³.

En 1959, Breuil mentionne toutefois les découvertes de néanderthaliens palestiniens à Tabun et à Skülh qui pourraient être selon lui des cas de métissages¹⁷⁴ à

¹⁷¹ Groenen (1994), 199.

¹⁷² Breuil, qui avait voyagé en Afrique et en Asie au cours de sa vie, et qui verra les découvertes d'hominidés anciens s'y multiplier au détriment de ce postulat, dira d'ailleurs à ce propos que s'il existe une chose telle qu'un *berceau de l'humanité*, il est sans doute à roulettes !

¹⁷³ Or, l'influence de Boule sur la recherche en anthropologie physique est à l'échelle de l'Occident : cumulant des fonctions importantes au Muséum national d'histoire naturelle et la direction de l'Institut de Paléontologie Humaine, il est en mesure de combler les positions subalternes de ses protégés. Parmi ceux-ci, Pierre Teilhard de Chardin et Jean Piveteau, mais aussi Henri Vallois, devenu directeur de l'Institut. Le Musée de l'Homme avait été dirigé, depuis sa fondation sous les auspices du gouvernement du Front Populaire, par l'ethnologue Paul Rivet, dont le militantisme socialiste et une certaine conception de la science l'avaient amené à gagner les États-Unis plutôt que de travailler pour le compte des nazis. Vallois s'appropriera ensuite la direction du Musée de l'Homme au cours de l'Occupation, et sera le dernier défenseur de l'hypothèse des pré-sapiens. Trinkhaus and Shipman (1996), 304.

¹⁷⁴ Ce qui n'implique nullement une ancestralité, mais qui semble avoir été de son point de vue un phénomène marginal de peu d'importance sur l'évolution de notre espèce

partir des caractères graciles des individus exhumés. Pour Breuil, proche de Boule¹⁷⁵, l'Homme de Neanderthal ne peut être que l'aboutissement final d'une lignée divergente et met fin à la branche des *paléanthropiens*¹⁷⁶ en Europe. Porteur des complexes « leptolithiques¹⁷⁷ », l'Homme moderne arrive ensuite pour inaugurer le paléolithique supérieur, que Breuil appelle *néanthropien* et qui ne regroupe qu'un type d'hominidé : l'*Homo sapiens*¹⁷⁸.

L'Homme de Piltdown n'était qu'un crâne médiéval et une mâchoire d'orang-outang dont les dents avaient limées. En 1953, cette fraude est démasquée grâce au carbone 14. Mais il était néanmoins rangé depuis trente ans par les paléontologues, et non sans problèmes, sur l'arbre généalogique de l'humanité sous l'appellation d'*Eoanthropus Dawsoni*¹⁷⁹. Bien que ni Boule, ni Breuil ne considèrent jamais « le premier Anglais » sans scepticisme, l'abbé ne semble pas avoir totalement renoncé à cette hypothèse des pré-sapiens : il mentionne les vestiges osseux de Swanscombe, près de Londres, de Fontéchevade en Charente et de Mauer près de Heidelberg comme à la fois antérieurs à

¹⁷⁵ Il fut son directeur à l'Institut de paléontologie humaine de 1909 à 1914. Comme lui, il s'appuie sur une classification racologique (comparaison entre le crâne d'un « sinanthrope » aujourd'hui dénommé *Homo erectus* d'Asie et « le plus faible des crânes australiens » que Boule avait comparé à celui de l'Homme de Neanderthal.

¹⁷⁶ Au découpage évolutionniste entre *Archanthropes*, *Paléanthropiens* et *Néoanthropes*, correspond la chronologie basée sur une classification techno-typologique en accord avec la trilogie paléolithique inférieur/moyen/supérieur des industries lithiques. Le lien supposé formel entre un type d'hominidé et un technocomplexe d'outils de pierre, sanctifié par la notion de fossile-directeur de Gabriel de Mortillet, ne sera entamé que dans la seconde moitié du XX^e siècle, notamment avec l'association du châtelperronien et des industries dites de transition, à des vestiges osseux néanderthaliens en France (Arcy-sur-Cure et Saint-Césaire). Ces nouvelles données s'ajoutent aux découvertes archéologiques effectuées en Asie occidentale et au Levant depuis les années 1930, qui démontrent l'usage commun par les deux types d'hominidés de techniques de taille considérées jusque-là comme typiquement néanderthaliennes, au cours d'une longue coexistence, où l'on assiste d'ailleurs à un certain chevauchement de traits physiques, eux aussi supposés spécifiques et exclusifs.

¹⁷⁷ Du grec *leptos*, c'est-à-dire « mince », terme que Breuil applique principalement aux industries à débitage laminaire.

¹⁷⁸ « Peut-être est-ce avec lui, et avec lui seulement, que commence, non plus l'Homme zoologique, que les premiers ont déjà réalisé, mais l'Homme dans la plénitude de son corps harmonieux, de son esprit inventif, de son âme tourmentée vers le mystère des choses et la vie morale. Nul ne saura probablement jamais ni quand, ni comment, l'Homme, ainsi défini, est né et s'est développé. » Breuil (1959), 164.

¹⁷⁹ Sa reconnaissance avait été facilitée par le fait que sa « découverte » venait combler les attentes d'académiciens et de l'opinion publique britannique, déçue que l'Angleterre ne possède pas l'équivalent d'importants vestiges paléontologiques humains comme l'Homme de Neanderthal ou de celui de Cro-Magnon, et que son large volume cérébral supposé correspondait aux thèses qui affirmaient l'antériorité du développement du cerveau dans le processus d'hominisation. Trinkhaus and Shipman (1996), 126-134.

l'Homme de Neanderthal, apparemment dénués de tout caractère néanderthalien, et qui « rentrent dans les formes possibles d'*Homo sapiens* ».

En dépit de son apparente incertitude, Breuil, en 1959, considère toujours valable l'idée d'une hypothétique population pré-sapiens¹⁸⁰ sur la base des caractères peu accentués des populations antérieures à l'Homme de Neandertal, que les travaux de la décennie suivante permettront d'identifier plutôt comme des pré-néanderthaliens¹⁸¹. Pour Breuil, la différence entre paléolithique moyen et paléolithique supérieur est telle qu'il y voit autant une discontinuité technologique et culturelle que biologique : il considère l'*Homo sapiens* comme le plus « élevé dans l'échelle des races » en comparaison avec les vestiges néanderthaliens¹⁸². La distinction d'une telle coupure nette dans le patrimoine préhistorique n'est pas nouvelle en France : elle existait dans les travaux de Mortillet pour la période de la préhistoire située entre la fin du paléolithique supérieur (derniers chasseurs de l'ère glaciaire) et le néolithique (sédentarisation et agriculture). Mortillet avait en effet remarqué, dans une publication de 1872¹⁸³, la discontinuité entre les types d'outillage lithique des deux époques : il y voit un « grand hiatus », notion reprise par Piette en 1895¹⁸⁴, mais rejetée par Paul Broca¹⁸⁵ et Paul Cazalis de Fondouce¹⁸⁶, et qui sera finalement intégrée à la chronologie générale de la préhistoire sous le terme de *mésolithique* par Jacques de Morgan en 1909¹⁸⁷. Le diffusionnisme vient ainsi au secours

¹⁸⁰ Ce qui est pour le moins contradictoire, puisqu'il insiste dans le même ouvrage pour dire que les néanthropiens sont exogènes à l'Europe occidentale. Breuil (1959), 164.

¹⁸¹ Vandermeersch (2003).

¹⁸² Un fait que l'historien qui s'intéresse à l'idéologie politique du chercheur est tenté de mettre en parallèle avec le séjour que Breuil fit au cours de la Deuxième Guerre mondiale au Portugal et en Afrique du Sud, où il donne son appui à la récente législation sur l'apartheid. Les notes de ses cours furent éditées sous la forme d'un volume paru en 1945 et réédité deux ans avant sa mort (1961).

¹⁸³ Mortillet (1872), 432-444, in Groenen (1994), 160.

¹⁸⁴ Piette (1895), 225-267, in Groenen (1994), 161.

¹⁸⁵ Broca (1872), 182-198, in Groenen (1994), 160.

¹⁸⁶ Cazalis de Fondouce (1874), 613-634, in Groenen, 1994), 160.

¹⁸⁷ Cette phase est caractérisée par un outillage microlithique que l'on sait aujourd'hui adapté à la faune et aux écosystèmes de l'holocène. Morgan (1909), in Groenen (1994), 160. Mortillet, lui, y a vu une division au nom de son transformisme. « Les différentes transformations des industries, dont on suit la logique et la régularité tout au long du Paléolithique, trouvent un point d'aboutissement à la fin de cette période et se poursuivent par une nouvelle trajectoire technique. Entre les deux, il y a donc, non une transformation, mais une révolution, et celle-ci ne peut se comprendre que par le fait de nouveaux venus qui ont remplacé les paléolithiques, ceux-là imposant leur supériorité technique aux populations retardées ». Groenen (1994), 161.

de ruptures évolutives jugées trop importantes pour être le résultat d'un processus graduel, tout en ne faisant que reporter vers un ailleurs incertain la question de l'origine de ce « saut » évolutif. La définition de la transition entre paléolithique moyen et paléolithique supérieur qu'énonce l'abbé Breuil¹⁸⁸ suit en grande partie ce type de raisonnement : l'explosion de la variété des outillages, et une utilisation nouvelle de l'os, l'émergence de l'art mobilier et rupestre, tout cela représente une rupture avec la dynamique observée aux paléolithiques inférieur et moyen au moins, sinon plus importante que celle que Mortillet avait décelée pour le mésolithique.

Il paraît établi que l'arrivée des paléolithiques supérieurs ait amené, à la fin du Moustérien, un changement social et industriel et une substitution de races humaines si profonde, qu'il serait certainement légitime, dans une classification bien coordonnée, de séparer le Paléolithique ancien des temps qui le suivent par une coupure de grandeur égale à celle qui sépare ceux-ci de l'époque néolithique¹⁸⁹.

Mais l'abbé concède aussi que

l'existence dans le moustérien de caractères typologiques et technologiques préfigurant le paléolithique supérieur : débitage laminaire, apparition dans les outillages de grattoirs, de burins, etc. Cependant l'existence d'industries à caractères mixtes ne prouvait pas qu'il y ait eu transformation graduelle de l'un en l'autre, mais plutôt une influence des nouveaux venus sur de vieilles traditions technologiques moustériennes¹⁹⁰.

Dès 1912, Breuil note « les éléments communs et les caractères différentiels de l'évolution au paléolithique supérieur¹⁹¹ » et divise son aurignacien en trois stades. Le premier stade est un aurignacien ancien, dont le matériel exhumé dans l'abri Audi (Dordogne) et à Châtelperron (Allier) fait figure de référence. À l'aide de comparaisons de nature morphologique, il y voit toujours une progression évolutive, le premier site étant caractérisé par le style moustérien, alors que le second prend une tournure plus aurignacoïde, quoique celui-ci soit « trop apparenté au précédent par les silex pour s'en écarter beaucoup chronologiquement, d'autant mieux que les gisements de la Ferrassie

¹⁸⁸ Dans laquelle Mortillet ne voyait qu'une phase d'un processus évolutif continu.

¹⁸⁹ Breuil (1913), 174, in Coye (1997), 268.

¹⁹⁰ Rigaud (1989), 22.

¹⁹¹ Breuil (1912), in Coye (1997), 171.

présentent un type intermédiaire entre les deux¹⁹². La séquence qu'il élabore pour la succession des industries paléolithiques fera autorité durant une vingtaine d'années en Europe. Les horizons évolutifs ainsi échafaudés à partir de localités éparpillées en France ont toujours la valeur universalisante des périodes de Mortillet, et ne peuvent être utiles à une quelconque géographie culturelle de la préhistoire. Si ce modèle a l'avantage d'être fonctionnel, puisqu'il lie la typologie à la stratigraphie, et que la connaissance des fossiles-directeurs suffit pour s'en servir, il a toutefois un grave défaut :

la division tripartite de l'Aurignacien, en particulier, s'était imposée depuis les articles de Breuil, sans que personne ne s'étonnât de ce qu'elle comprenait dans un même groupe générique des industries présentant finalement entre elles plus de différences que de points communs¹⁹³.

* * *

2.6 Le périgordien de Peyrony

Premier conservateur du Musée national de préhistoire des Eyzies à partir de 1918, Denis Peyrony distingue une parenté morphologique entre les outillages de la phase ancienne et ceux de la phase récente de l'aurignacien qui s'oppose à l'aurignacien typique. Il recourt au biphylétisme avancé par Breuil au sujet des paléolithiques inférieur et moyen, en supposant deux phylums industriels pour le début du paléolithique supérieur, mais cette fois sous un angle culturaliste plutôt que lié aux sciences naturelles. La distance temporelle entre les deux faciès apparentés doit être comblée par les industries qu'avaient exhumées les abbés Jean et Amédée Bouyssonnie au site de Bos-del-Ser en 1923 et le matériel que lui-même avait observé dix ans plus tard à Laugerie-Haute. Du fait que l'ensemble des données archéologiques qui permettent d'esquisser ce scénario proviennent de la région du Périgord, Peyrony nomme ce phylum le *périgordien*¹⁹⁴. « Ce schéma évolutif n'exclut d'ailleurs nullement l'aurignacien qu'il

¹⁹² Breuil (1912), 177.

¹⁹³ Groenen (1994), 172.

¹⁹⁴ Peyrony (1936), 616-619, in Groenen (1994), 174.

estime avoir appartenu à des populations différentes qui ont dû évoluer parallèlement¹⁹⁵. » Conçu sur la base de rapprochements stylistiques, le périgordien se découpe entre une phase ancienne et récente, qui aujourd'hui correspond au châtelperronien, classé dans les industries du paléolithique supérieur initial, et le gravettien, considéré comme la troisième industrie du paléolithique supérieur en termes chronologiques : mais six à sept mille ans les séparent ! Les méthodes de datation exactes n'existent pas encore à l'époque, et la chronologie relative fournie par l'étude de la stratigraphie dépend d'une bonne analyse de la géologie locale. Breuil s'opposera fermement tout au long de sa carrière à cette notion.

Quelque soit la vraisemblance d'une filiation entre Châtelperron et La Gravette, ces deux groupes sont séparés dans notre Occident, par l'Aurignacien typique, et leur continuité, possible ailleurs, n'est encore qu'une vue de l'esprit. Il vaudrait donc mieux parler de Castelperronien et de Gravettien, et abandonner le terme provisoirement trop vague et trop mal géographiquement défini de Périgordien¹⁹⁶.

Ce type de distinctions basées sur des analyses typologiques de plus en plus exhaustives, permet déjà depuis un certain temps d'affiner et de complexifier la séquence chronologique. Ainsi, en 1905, le docteur Léon Henri-Martin, sur le site de La Quina, observe que l'industrie moustérienne, au fil de la succession stratigraphique, présente un aspect d'évolution technique indéniable, l'amenant à supposer, au contraire de Breuil, et sur la seule base de la technologie lithique, une continuité entre les paléolithiques moyen et supérieur¹⁹⁷. Peyrony reprend cette idée : le Moustérien « est un véritable complexe intermédiaire reliant l'acheuléen au périgordien¹⁹⁸ ». Peyrony définit différents faciès du Moustérien, qu'il regroupe en moustérien typique, moustérien de type Quina et La Ferrassie, et d'un moustérien de tradition acheuléenne¹⁹⁹. Peyrony a en effet vu à La

¹⁹⁵ Groenen (1994), 174

¹⁹⁶ Breuil (1959), 180.

¹⁹⁷ Henri-Martin (1907-1910), 178, in Groenen (1994), 199-200.

¹⁹⁸ Groenen (1994), 201.

¹⁹⁹ « Ces divers faciès ne résultent cependant pas, comme on pourrait le penser, de types humains différents ; du reste, des gisements existent où les deux techniques apparaissent conjointement. » Bien que se réclamant ainsi des thèses de Breuil, Peyrony ouvre la voie à une définition plus buissonnante et darwinienne de l'évolution des industries moustériennes, qui sera l'œuvre de François Bordes au cours des années 1950 et 1960. Groenen (1994), 203.

Ferrassie une couche acheuléenne juste en-dessous d'un niveau moustérien ; en comparant le matériel exhumé à celui que Commont avait tiré de Saint-Acheul, il y voit un faciès qu'il désigne comme un « moustérien de tradition acheuléenne²⁰⁰ ». Cette hypothèse de la continuité technologique est également démontrée selon Peyrony par la présence d'outils qui apparaissent dès le paléolithique moyen et se maintiennent tout au long du paléolithique supérieur : pièces à encoches et tronquées, tranchets, mais également pointes pédonculées et croissants²⁰¹.

Mais Peyrony va beaucoup plus loin dans un article de 1933. Pour lui, deux groupes de paléolithiques supérieurs vont coexister, expliquant l'influence culturelle par les contacts, et la succession des industries par le résultat de conflits et d'invasions²⁰². Si de telles propositions de géographie humaine et de Préhistoire événementielle semblent aujourd'hui caduques et farfelues, il s'agit toutefois d'un effort initial vers une approche synchronique de la préhistoire, vers une conception du passé lointain de l'humanité où les vestiges de la culture matérielle ne sont plus seulement des marqueurs chronologiques, mais des témoins de la trajectoire historique de sociétés et de peuples. Dorénavant, la Préhistoire s'intéresse aux industries en tant que marqueurs d'ensembles culturels, qu'elle définit sur la présence de types, traits idéaux cumulatifs et symptomatiques résultant d'un remplacement physique de populations préhistoriques ou par la diffusion culturelle

* * *

2.7 L'approche historico-culturelle en Préhistoire

Ce tournant paradigmatique que l'on voit se profiler en France dans les travaux de Breuil et de Peyrony s'annonçait dès la fin du XIX^e siècle, avec pour origine deux

²⁰⁰ *Idem.*

²⁰¹ Peyrony (1925), 290-308, in Groenen (1994), 201.

²⁰² Il trouve cette rivalité évidente, en particulier dans la séquence de la grotte de Laugerie-Haute, que se disputent successivement deux groupes, les « Combe-Capelle » et les « Cro-Magnon », jusqu'à la fusion des traditions périgordiennes et aurignaciennes dans un stade ultérieur qu'il qualifie de proto-magdalénien. Peyrony (1933), 559, in Coye (1997), 271.

facteurs extrascientifiques majeurs : la montée du nationalisme et le déclin relatif de la confiance des élites sociales envers le progrès technologique²⁰³. L'externalisation des conflits sociaux, économiques et politiques entraîne une résurgence des doctrines racistes et polygénistes, mises au service de l'expansionnisme colonial et des rivalités nationales européennes, afin d'ancrer l'identité nationale dans le biologique²⁰⁴. Ce déterminisme biologique et la remise en question de l'idée de progrès renversent ainsi l'évolutionnisme universalisant des Lumières, et engendrent naturellement le recours au concept de la diffusion culturelle et l'étude des particularismes culturels locaux au détriment des caractéristiques générales des étapes du développement de l'humanité²⁰⁵. La stabilité est vue comme dominante dans l'histoire, et l'innovation est perçue avant tout comme « un agent du chaos et de la laideur²⁰⁶ » : l'innovation technologique, pierre angulaire de l'évolutionnisme culturel, est jugée peu susceptible de se reproduire indépendamment, et provient des grands foyers de civilisation, d'où elle s'est étendue aux périphéries encore incultes²⁰⁷, légitimant au passage l'expansionnisme colonial.

L'étude du néolithique et des âges de métaux d'Oscar Montelius lui permet d'observer une variation régionale au niveau chronologique des assemblages, qui lui fait

²⁰³ Trigger (1989), 148.

²⁰⁴ Malgré le précédent des écrits libertins de Lapeyre à propos des *préadamites* ou du *Tellimed* de Benoît de Maillet au XVIII^e siècle, l'anthropologie naissante s'inspire des travaux des linguistes allemands du début du XIX^e siècle, tel Franz Bopp (1791-1861), Rasmus Rak (1787-1832) et surtout Friedrich Schlegel (1772-1829) qui avaient réduit la diversité des langues en les regroupant en familles, les types linguistiques ainsi dégagés entretenant entre eux des liens génétiques ou typologiques. Issu des travaux de naturalistes et de géographes, le racisme « physiologique » viendra s'y ajouter pour former les prémisses du racisme scientifique. Le comte Arthur de Gobineau compile d'ailleurs ces « savoirs anthropologiques » entre 1853 et 1855 dans un ouvrage qui passe inaperçu à l'époque : *l'Essai sur l'inégalité des races humaines*, où il affirme un principe de base de la pensée raciste : « la hiérarchie des langues correspond rigoureusement à la hiérarchie des races. » L'adoption du paradigme transformiste et universaliste de Lamarck en Préhistoire avait coïncidé paradoxalement avec l'épanouissement en anthropologie et en ethnologie des thèses polygénistes issues de la Restauration en opposition à l'universalisme des Lumières qui entreprennent une classification des races en accord avec « l'hypothèse déjà ancienne de l'inégalité naturelle des groupes humains ». *Idem*.

²⁰⁵ Trigger (1989), 151.

²⁰⁶ Trevelyan (1952), 119, in Trigger (1989), 150

²⁰⁷ L'école viennoise d'anthropologie, sous l'égide des prêtres catholiques Graebner et Schmidt, affirme ainsi au cours des années 1880 que l'origine des cultures humaines se trouve en Asie centrale L'Égypte constitue l'archétype des zones privilégiées d'où l'essentiel de la civilisation est supposée avoir émergé, et les travaux publiés par l'anthropologue anglais Elliot Smith se caractériseront par un hyperdiffusionnisme qui ira jusqu'à expliquer le déclin des cités mayas par la rupture du contact avec la vallée du Nil. Trigger (1989), 152.

rejeter la notion de progrès unilinéaire. La recherche et l'analyse d'objets transfuges autorisent des corrélations avec les zones les plus avancées, c'est-à-dire la Méditerranée orientale²⁰⁸. Les travaux du savant suédois inaugureront l'étude du mégalithisme et des relations intercontinentales à l'âge des métaux entre la périphérie « barbare » et les sociétés lettrées de l'Antiquité classique.

Cette approche conservatrice et particulariste, qui se développe d'abord dans les académies anglo-saxonnes et germaniques, est liée à la puissance croissante de l'Allemagne dans la dernière moitié du XIX^e siècle sur la scène européenne, et s'explique par le sens qu'a pris la notion de *Kultur* en Allemagne depuis l'occupation napoléonienne, concomitante à la formation du patriotisme, puis de l'idéologie officielle sous Bismarck et de l'État wilhelminien²⁰⁹.

Avec la transformation progressive du terme « époque » en « culture » en archéologie préhistorique, c'est à un transfert de notion entre l'ethnologie et la Préhistoire que l'on assiste. L'archéologue allemand Gustaf Kossina (1858-1931) publie *Die Herkunft der Germanen* en 1911²¹⁰. Les cultures avancées exprimant une supériorité biologique, elles ne peuvent s'étendre que par la migration, puisque la diffusion engendre un appauvrissement des traits culturels d'origine, proportionnel à la distance qui sépare la périphérie du centre. Le foyer d'origine des Indo-européens est fixé par Kossina au nord-ouest de l'Allemagne, précisément dans les anciens duchés du Schleswig et du Holstein,

²⁰⁸ Trigger (1989), 156.

²⁰⁹ « Cette opposition entre une bourgeoisie en mal d'identité et une aristocratie dominante influencée par les manières françaises, va se cristalliser dans le sens des mots *culture* et *civilisation*. La culture allemande (*Kultur*, transposition exacte du mot français) évoque l'authenticité et l'élévation d'esprit de la bourgeoisie, alors que *Civilization* n'est que raffinement de surface et légèreté, caractéristique de l'aristocratie allemande. Cette antithèse « culture/civilisation » se déplace peu à peu de l'opposition sociale à l'opposition nationale. La *Kultur* allemande rend alors compte de la nation et de son particularisme (renforcé par la montée du nationalisme et des conceptions ethno-raciales), alors que la *civilisation* définit explicitement la France et les puissances occidentales. L'intelligentsia bourgeoise allemande se considère en quelque sorte investie d'une mission, celle de développer et de faire rayonner la culture allemande » Cuhe (2001), 11, in Wisniewski (2003), 9.

²¹⁰ Ce philosophe vient à l'archéologie afin de retracer l'origine des populations de langues indo-européennes. Il fonde la Société allemande de préhistoire en 1909 et considère les archéologues classiques et les égyptologues comme peu patriotes. Il identifie *ethnicité* et *culture*, et distingue entre *Kulturvölker*, peuple culturellement créatif, et *Naturvölker*, groupe passif et récepteur des innovations des autres. Il tente une reconstruction d'une généalogie géographique des cultures nationales de l'Europe centrale à partir d'une mosaïque d'ensembles culturels (*Kultur-Gruppe*) présentant déjà au paléolithique supérieur les distinctions linguistiques et ethniques de son temps par le biais d'une approche actualiste de l'ethnicité.

récemment annexés par Bismarck²¹¹. Se combinant à ceux de l'anthropologue français Georges Vacher de Lapouge²¹², les travaux de Kossina seront une source d'inspiration pour l'idéologie nazie dans les années 1920²¹³. Mais cette archéologie comme outil de propagande du totalitarisme met l'accent sur la reconstruction du mode de vie préhistorique qui ne s'appuie plus seulement sur les collections accumulées dans les musées, mais, à l'image de l'ethnologie, dans l'étude sur le terrain des pratiques funéraires, du type d'habitat et des pratiques économiques. Cette extension de la Préhistoire à une perspective synchronique trouvera toutefois son aboutissement en Union soviétique.

* * *

2.8 L'influence méthodologique soviétique

Le matérialisme historique critique l'approche positiviste de la science basée sur les données directes de l'expérience sensorielle pour lui substituer un réalisme philosophique à la recherche d'inobservables structures sous-jacentes qui génèrent les phénomènes visibles, c'est-à-dire l'essence même des formations économiques²¹⁴.

Les théories et la formulation d'hypothèses ne sont pas les seules susceptibles d'être marquées par leur contexte historique d'origine ; la méthodologie peut également subir ce genre d'influence. Étonnamment, la fouille archéologique moderne telle qu'elle sera pratiquée à partir des années 1950 et 1960 en France s'enracine aussi dans le

²¹¹ Prenant l'exemple des Indo-européens qui, selon lui, sont à la source des cultures antiques du Proche-Orient, de la Grèce et de l'Italie, il soutient que le métissage avec les populations locales est responsable de leur décadence ; puisqu'ils sont demeurés sur le sol ancestral, les Allemands constituent la race la plus pure du continent, ce qui expliquerait l'abondance de talent et de créativité de cette nation. Trigger (1989), 166.

²¹² Après le règlement final de l'affaire Dreyfus, le racisme scientifique n'est plus de mise dans le monde académique français, et Lapouge n'y publie plus après 1909, alors qu'il collaborera à plusieurs publications nordico-suprémacistes et racistes en Allemagne jusqu'à sa mort au début des années 1930.

²¹³ L'enseignement de l'archéologie préhistorique s'inspire en très grande partie des doctrines de Kossina sous le régime nazi, qui rebaptise la société qu'il avait fondée en 1909, l'Union impériale pour la Préhistoire allemande, crée plusieurs postes académiques, et envoie en exil ou élimine ses adversaires. Ses thèses supportent aussi le rattachement des territoires où furent retrouvés des éléments de la culture matérielle « germanique », notion qui ne sera pas ignorée par le III^e Reich dans sa pratique de la recherche en Préhistoire, confiée à partir de 1933 à l'*Ahnenerbe*, administrée par les S.S. Frick (1934) ; Sklenar (1983), 159 ; Fowler (1987), cit. in Trigger (1989), 164.

²¹⁴ Davis (1983), in Trigger (1989), 220.

développement de cette discipline aux marges orientales de l'Europe, dans un contexte fort différent.

L'archéologie avait commencé à se développer en Russie impériale en suivant la même trajectoire que la plupart des pays d'Europe²¹⁵. Vers les années 1870, une certaine classe moyenne qui parle la langue nationale et se considère comme dépositaire de l'identité russe, s'intéresse à la préhistoire²¹⁶. La Révolution d'Octobre et la prise du pouvoir par les Bolchevicks engendrent un régime pour lequel la science comme facteur de légitimation politique est cruciale²¹⁷. Dès 1919, le Conseil des Commissaires du peuple réorganise la Commission archéologique impériale de Petrograd en Académie d'État pour l'histoire de la culture matérielle de Russie (G.A.I.M.K.), institution confiée à Nikolay Marr. Comme Kossina, c'est un linguiste qui voit dans l'archéologie le moyen de démontrer ses thèses²¹⁸. Les similitudes entre langues ne sont pas le fait d'une origine historique commune, mais d'un niveau d'évolution sociale comparable²¹⁹. Ce changement de ligne met fin brutalement à tout lien académique avec l'Occident²²⁰, afin de se

²¹⁵ Le trafic des artefacts pillés dans les Kourgan (tumuli funéraires de l'âge du Fer), stimulé par les achats d'antiquités par les aristocrates et les érudits fortunés, avait été suivi au XIX^e siècle d'un intérêt pour la philologie et pour les relations que certaines régions de la mer Noire entretenaient avec les cités de la Grèce classique. La Société impériale d'archéologie russe est créée en 1864 et confiée au comte Uvarov.

²¹⁶ Vassily Gorodtsov (1860-1945) entreprit des travaux sous le patronage financier de la comtesse Uvarova vers 1890, et devint directeur du Musée historique de Moscou et l'un des fondateurs de l'Institut archéologique de Moscou au début de la décennie suivante. S'inspirant des travaux de Joseph Déchelette, d'Oscar Montelius et d'autres typologistes, il parvient à identifier un âge du Bronze russe, dont il structure la chronologie. Il sera considéré comme le fondateur de l'École formaliste, c'est-à-dire de l'étude de la morphologie des artefacts et de leur arrangement en séquences chronologiques. Mentionnons aussi Aleksandr Spitsyn (1858-1931) qui, à l'instar de l'Américain Joseph Henry, décrit le matériel archéologique exclusivement sur une base empirique. Groenen (1994).

²¹⁷ Elle doit moderniser l'économie du nouvel État, éliminer le mysticisme et l'influence du clergé, et devenir un outil essentiel de la lutte idéologique pour consolider le nouveau pouvoir après la guerre civile. Trigger (1989), 212.

²¹⁸ Toutefois, Marr se distingue de ce dernier en ce qu'il considère l'évolution des langues non comme un phénomène de différenciation graduelle aux niveaux phonologiques, lexicaux et grammaticaux, mais comme le résultat de modifications de l'organisation socio-économique des sociétés.

²¹⁹ *Ibid.*, 214.

²²⁰ Spitsyn et de nombreux archéologues d'ancien régime se rallient au G.A.I.M.K. ; les écoles formalistes et empiristes continuent à prospérer. Les contacts avec l'étranger sont fréquents, ainsi que l'illustre la revue finlandaise *Eurasia Septentrionalis*, publiée par l'archéologue Tallgren : on y trouve des articles de chercheurs russes traduits en français, en anglais et en allemand. Mais l'archéologie pratiquée en Union soviétique jusque dans les années 1930 est peu novatrice au niveau conceptuel. À partir de 1930, les contacts avec le monde scientifique extérieur sont interdits.

concentrer sur les buts que le pouvoir politique assigne à l'archéologie²²¹. Mais son déterminisme social et économique aura un effet important sur la méthode des préhistoriens soviétiques²²².

Marx ne s'était intéressé aux sociétés pré-féodales qu'à la fin de sa vie, se basant sur les données ethnographiques disponibles à son époque²²³, mais certains concepts porteurs d'une conception holistique de la culture, susceptibles d'en améliorer la compréhension sur un plan synchronique, comme celui de mode de production, étaient éventuellement transposables à l'étude de la préhistoire²²⁴. C'est dans le cadre d'un déterminisme historique strictement matérialiste qui ressemble à l'orthogénèse lamarckienne qu'est perçu le processus évolutif²²⁵.

Pour l'archéologue soviétique, il s'agit de « reconstituer la vie des sociétés qui a créé l'ensemble qu'il prospecte²²⁶ ». Les méthodes bourgeoises des tranchées et des puits

²²¹ Il s'agit de maintenir une grille évolutionniste au service d'une approche de plus en plus chauviniste et ethnique, voire même historico-culturelle à partir de 1941, qui fait l'apologie du « génie slave » et renforce la légitimité de la domination russe sur l'ensemble de l'U.R.S.S.

²²² À la fin des années 1920, une cellule du Parti est établie au sein du G.A.I.M.K., qui critique de façon croissante les « vieilles écoles » : en 1929, l'archéologue V.I. Ravdonikas lit un rapport à la réunion des officiels de l'institut intitulé *Pour une histoire soviétique de la culture matérielle*, qui fait grand bruit dans les milieux archéologiques. L'organisation communiste de l'institut monte une exposition sur la production archéologique post-révolutionnaire en dénonçant son adhésion au formalisme et au nationalisme bourgeois, et la typologie de Montelius est taxée d'idéalisme et de *fétichisme artefactuel*. L'archéologie soviétique devra dorénavant être marxiste, bien que le Parti (qui se réserve le droit de juger de la valeur de ses théories et de ses pratiques) ne fournisse pas de normes en ce qui concerne une telle approche. L'archéologie soviétique devra dorénavant être marxiste, bien que le Parti – qui se réserve le droit de juger de la valeur de ses théories et de ses pratiques – ne fournisse pas de normes en ce qui concerne une telle approche. Après la mort de Lénine (1924) Staline désire purger l'appareil gouvernemental des anciennes élites et des « pratiques bourgeoises et contre-révolutionnaires ». Les sociétés archéologiques régionales sont remplacées par des bureaux contrôlés par l'État. Groenen (1994), 114.

²²³ Surtout l'évolutionnisme culturel de Lewis Henry Morgan. Les rapports sociaux qui caractérisent le mode de production prédominant au cours de la préhistoire (la chasse-cueillette) sont avant tout des rapports familiaux, en accord avec le stade que l'ethnologue américain Morgan qualifiait au XIX^e siècle de *Sauvagerie* dans son système tripartite *Sauvagerie-Barbarie-Civilisation*.

²²⁴ « Les archéologues soviétiques ont renoncé aux schémas formalistes des sociologues bourgeois et cherchent à étudier l'évolution sociale dans ses manifestations concrètes. Ils considèrent comme leur première tâche l'étude de l'histoire des masses travailleuses, productrices directes de tous les biens matériels. » Mongait (1959), 46, in Groenen (1994), 115.

²²⁵ « C'est dans la sphère de la satisfaction permanente d'une nécessité vitale essentielle – la faim – qu'il faut chercher le point crucial aboutissant à l'union des deux autres nécessités, notamment la marche bipède et l'utilisation des objets du milieu naturel comme outils. Tous ces facteurs ont entraîné justement une hominisation de l'organisme. » Nestourkh (1964), 367, in Groenen (1994), 106.

²²⁶ Mongait (1959), 26, in Groenen (1994), 106.

stratigraphiques n'ont aucune utilité pour ce type de démarche²²⁷. La tension entre mode de production et rapports sociaux doit pouvoir se retrouver dans des décapages de grandes surfaces respectant l'inclinaison des sols d'origine, afin d'obtenir un cliché instantané du mode de vie ancien. Dans cette optique, le fossile-directeur s'efface devant l'information retirée des relations entre les artefacts sur un même niveau archéologique. Les vestiges ne sont plus recherchés pour leur valeur esthétique, chronologique ou marchande, mais pour ce qu'ils indiquent du niveau et du fonctionnement des sociétés anciennes. Ils ont tous potentiellement une valeur identique et doivent être récoltés avec l'indication objective du contexte archéologique²²⁸.

Grâce aux nouveaux procédés, les résultats ne se font pas attendre²²⁹. L'étude de la localisation spatiale permet d'y observer des aires de spécialisation de différentes tâches. Évidemment, la méthodologie novatrice des Soviétiques requiert de considérables efforts d'excavation²³⁰. Le matériel archéologique permet même parfois l'interprétation des rapports sociaux²³¹. La revitalisation des pratiques de terrain s'associe à d'importantes innovations au niveau de l'analyse en laboratoire, avec l'émergence de l'étude des traces d'utilisation présentes sur la surface et le tranchant des outils de silex par Sergueï Aristarkovitch Semionov dès 1934²³². Durant la même décennie, le paléontologue

²²⁷ « Ce qui distingue une époque économique d'une autre, c'est moins ce que l'on fabrique que la manière de fabriquer, les moyens de travail par lesquels on fabrique. » Marx (1965), 730, in Groenen (1994), 106.

²²⁸ Cette méthode est aussi conditionnée par la morphologie physique des sites découverts dans le sud de la plaine russe, sites de plein air au contraire de la majorité des gisements des grottes d'Europe occidentale. *Ibid.*, 108.

²²⁹ En 1927, S.N. Zamiatnine découvre le site de Gagarino (région de Voronej) qui présente une structure d'habitat ovale, légèrement surbaissée par rapport au niveau du sol et bordée de blocs calcaires. Entre 1928 et 1933, Gorodtsov et Voiévodski excavent un campement de chasseurs du paléolithique supérieur qui présente cinq structures d'habitats et cinq cent mille outils de silex. Zamiatnine (1935), 118, in Groenen (1994), 106.

²³⁰ Sur le site d'Ilkaïa (région de Krasnodar), 10 000 m² sont fouillés entre 1925 et 1937. Groenen (1994), 107.

²³¹ Par exemple, lors de la découverte de grandes structures d'habitation à plusieurs foyers ainsi qu'en 1937-1939 sur le site de Pouchkari I, livre le paléosol d'une hutte de 48 m² à trois foyers. Plus spectaculaire encore sera celle de Kostienski, qui avait mise à jour entre 1923 et 1936 un abri de 35 x 16 m avec une bande centrale de foyers, et qui a donc servi de refuge à une collectivité. Mais la trouvaille la plus étonnante de l'archéologie préhistorique soviétique est l'habitation de Molodova (Ukraine), de 70 m², accompagnée de déchets de taille et de cuisine. Quoique semblable aux autres découvertes d'établissements du paléolithique supérieur, ce site remonte pourtant au paléolithique moyen, et se trouve ainsi à leur être antérieur de plusieurs millénaires. Efimenko (1949), 113-126, in Groenen, (1994), 107.

²³² Les premières traductions en anglais des travaux de Sémionov ne seront disponibles qu'à partir des

Guérassimov mettra au point la première méthode scientifique de reconstruction des visages à partir des crânes découverts lors des fouilles²³³. C'est donc une véritable fenêtre vers la vie quotidienne des hommes préhistoriques qu'ouvrit l'approche économique-déterministe du régime stalinien, toutefois souvent moins significative dans la valeur de ses interprétations de la Préhistoire que par le renouveau qu'entraîne l'opérationnalisation des modèles interprétatifs sur la méthodologie archéologique elle-même.

En 80 ans à peine, la préhistoire humaine passe du statut de mythe littéraire iconoclaste et libertin (en version rousseauiste d'un âge d'innocence primitive, ou au contraire pleine d'animalité et de violence tel que l'avait envisagé Hobbes), à celui de champs académique légitime et encouragé par l'État, disposant d'institutions et d'un réseau national et international de publication des découvertes. Les premières échelles chronologiques sont établies sur la base d'une approche stratigraphique emprunté à la paléontologie. Le découpage de cette préhistoire humaine est effectué au gré des découvertes en fonction de la technologie et du type physique, la stylistique et les préjugés issus du colonialisme y étant fort actif.

Cette perspective entraîne aussi le retour de l'événement, et donc du changement culturel rapide, en rupture avec les processus plus lents que l'évolutionnisme uniformitariste envisageait. Les invasions et les remplacements de populations sont considérés alors comme aussi des facteurs aussi significatifs dans la transformation de la culture matérielle qu'au cours des temps historiques; par une sorte d'actualisme rétrospectif projeté sur le passé des nations dont l'usage politique ne sera pas des moindres durant la décennie qui précède la guerre de 1914-1918, qui connaîtra une résurgence au cours de l'entre-deux guerres. D'ailleurs, le discours des préhistoriens passe progressivement de la célébration du progrès universel de l'homme, tant par ses capacités que par ses techniques, à la promotion de l'esprit national, voire de l'unité humaine collective biologiquement et culturellement constituée que serait, selon certains auteurs de l'époque, la « race ».

années 1960.

²³³ Groenen (1994), 109.

Enfin, avec la mise sur pied d'un régime politique révolutionnaire en Russie, et qui compte démontrer le bien-fondé de ses postulats socio-économiques dans sa pratique de l'archéologie préhistorique, apparaissent une méthodologie et des techniques de recherches originales à l'intérieur du cadre conceptuel rigide d'un évolutionnisme socio-économique emprunté à l'ethnographie. Mais ce modèle a le grand avantage de mieux coller aux données relatives aux sociétés d'avant l'histoire, en considérant tout vestige aussi modeste soit-il, comme un élément relevant d'une pratique sociale susceptible d'interprétations. Nous verrons dans le chapitre qui suit à quel point ce changement rapide des perspectives a affectée la recherche à propos de l'Homme de Neanderthal, de ses industries lithiques, et de sa transformation ou de son remplacement par les hommes anatomiquement modernes, pour l'archéologie préhistorique pratiquée dans la seconde moitié du XX^e siècle en France.

* * *

3. La transition entre le paléolithique moyen et le paléolithique supérieur chez trois préhistoriens français contemporains (1945-2000)

Les archives du Quaternaire se détruisent en se feuilletant et ne peuvent être lues qu'une fois. Mieux vaut laisser le livre fermé que de le lire négligemment²³⁴.

3.1 Le Neanderthal nouveau

En France, la recherche en Préhistoire après 1945 est influencée par la transformation majeure que subit alors le champ des sciences biologiques : la Nouvelle Synthèse évolutionniste, qui effectue une relecture du darwinisme et rompt avec les survivances des concepts transformistes orthogéniques de type lamarckien²³⁵. Une nouvelle conception de l'évolution apparaît. Ce n'est plus une ligne droite, mais un buissonnement arborescent façonné par la sélection d'adaptations spécifiques à des milieux divers et changeants. Les années 1960 voient le regroupement progressif de tous les hominidés (sauf les australopithèques) sous le genre *homo*²³⁶. L'orientation des problématiques vers une approche synchronique de l'adaptation des sociétés à leur environnement par le biais de la culture, en accord avec le courant néo-darwinien de la

²³⁴ Bordes (1950), 419, in Groenen (1994), 112.

²³⁵ L'histoire naturelle avait consisté depuis son origine au début du XIX^e siècle, en observation des espèces sur le terrain, afin d'établir la taxonomie ou la classification évolutive, les liens de parenté entre espèces, les caractéristique des habitats et leur systémique écologique, l'anatomie comparée et l'étude du (éthologie) comportement étant ses outils privilégiés. Dans le langage positiviste, il est possible de parler ici d'une biologie des causes ultimes. Or, la redécouverte des travaux de Gregor Mendel et les progrès ultérieurs de la génétique dirigent les réflexions vers la question du processus évolutif lui-même. Comment l'information génétique s'encode-t-elle et comment se transmet-elle ? Quel est le lien entre l'information génétique (le génotype) et les individus qui en sont le résultat (le phénotype) ? Est-ce la sélection ou la mutation qui conduit l'évolution ? Voilà ses préoccupations principales, ce qui en fait une biologie expérimentale des causes proximales. La rencontre des deux approches se fait dans le début des années 1950 avec la découverte de l'ADN.

²³⁶ Avec la caution de scientifiques comme le généticien Dobzhansky et le biologiste Ernst Mayr, qui affirment que « jamais plus d'une seule espèce d'homme n'a existé au même moment ». Il est intéressant de noter que si la nouvelle biologie cautionne alors un rapprochement avec Neanderthal, le développement ultérieur de la génétique appuiera progressivement l'appartenance des néanderthaliens à une espèce différente, avec l'hypothèse de l'Ève mitochondriale dans les années 1990. Cette approche a été remise en question sur le plan méthodologique de l'horloge mitochondriale.

Nouvelle Synthèse, a suscité, dans le domaine de la Préhistoire contemporaine, un renouveau de la critique de la position dominante des questionnements diachroniques. Pour la Préhistoire, c'est la possibilité de remettre en cause les systèmes rigides du monophylétisme ou du biphylétisme des prédécesseurs quant à la contemporanéité d'ensembles culturels distincts.

Le principal acteur de cette rupture est François Bordes, qui distinguera cinq puis six complexes moustériens différents²³⁷, et envisage les industries préhistoriques comme des phylums culturels, plaidant pour une origine multirégionale de l'homme anatomiquement moderne. Quoique cette querelle soit loin d'être nouvelle pour les préhistoriens²³⁸, la nouvelle phase de la recherche procède à une certaine réhabilitation de Neanderthal qui débute dans les années 1960 avec des méthodes de datation attribuant aux néanderthaliens une plus grande ancienneté que dans le schéma antérieur (150 000 contre 80 000 ans). Les méthodes physico-chimiques de datation absolue permettent de faire l'économie de l'hypothétique théorie du pré-sapiens, encore défendue en 1958 par Henri Victor Vallois²³⁹. Avec la redécouverte de sa complexité culturelle, le réductionnisme évolutionniste de la période antérieure se trouve compensé²⁴⁰.

²³⁷ Il s'agit de circonscrire régionalement, sur la base d'un schéma de diversification des cultures en accord avec la notion de buissonnement darwinien. Bordes distingue une différence culturelle dans au moins six faciès de l'industrie moustérienne des néanderthaliens.

²³⁸ Il y a d'abord l'affrontement larvé entre les thèses polygénistes et monogénistes quant aux origines humaines qui se poursuit depuis le XIX^e siècle, constante polarisation des paradigmes qui marque encore aujourd'hui la question de la transition entre les néanderthaliens et l'Homme actuel. Les interprétations oscillent toujours entre continuité et remplacement, entre évolution locale et « invasion ». La formation des premières hypothèses semble d'abord liée à l'obsession du développement des prétendues races humaines dans un contexte d'impérialisme colonial et d'industrialisation, puis du renforcement de l'identité nationale avec la montée de la concurrence entre puissances hégémoniques à la veille de la Première Guerre mondiale. Ce type d'approche s'effacera, après 1945, au profit d'un débat plus sérieux entre les tenants de l'origine africaine d'Homo sapiens, qui supposent un remplacement global des populations archaïques par une vague unique ou progressive, et ceux qui considèrent davantage le concept de la multirégionalité, c'est-à-dire de l'évolution locale des hominidés anciens vers le type actuel par dérive génétique ou par convergence évolutive comme étant le plus approprié aux données anthropologiques et archéologiques.

²³⁹ Les ossements qui étaient évoqués comme ceux de ces mystérieux *Sapiens* minoritaires qui auraient évolué en Europe en parallèle à l'Homme de Neanderthal, à partir de leur position stratigraphique et sur la base de leurs caractères néanderthaliens peu accentués, seront identifiés par les travaux de la décennie suivante comme des pré-néanderthaliens.

²⁴⁰ L'attention des chercheurs et du public se concentre notamment sur la pratique de l'inhumation des morts qu'inaugure l'Homme de Neanderthal, comme dans le site de la grotte de Shanidar, en Irak, découvert par Ralph Solecki, où la présence de pollen de fleurs sur l'un des corps atteste d'une sensibilité certaine. Le même site abritait aussi le corps d'un individu âgé et infirme, qui avait survécu à ses blessures

La deuxième moitié du XX^e siècle voit émerger une conception moins linéaire de l'évolution des sociétés préhistoriques, pour laquelle le changement technique ou biologique n'est plus le signe d'une progression universelle et inéluctable vers la complexité²⁴¹, véritable symptôme d'une remise en question de la notion de progrès continu qu'avait entretenu la révolution industrielle. À partir des années 1950, l'orientation traditionnelle de la Préhistoire vers l'étude diachronique des vestiges pour la construction d'une trame temporelle se double d'une approche plus synchronique, qui étudie les sociétés pour elles-mêmes. Cette époque voit apparaître deux paradigmes majeurs et un tournant méthodologique : d'abord un raffinement des techniques de fouille qui s'appuie sur une plus grande exactitude des mesures stratigraphiques avec la généralisation de la prise des coordonnées cartésiennes en conjonction avec la pratique de la fouille à grand décapage. L'adoption des techniques physico-chimiques de datation permet une approche plus synchronique, tournée vers ce que Leroi-Gourhan appelle la paléo-ethnographie, faisant entrer l'anthropologie culturelle dans le schéma conceptuel de la reconstitution des modes de vie disparus, élaborés par les préhistoriens. La typologie des outils et leur regroupement en techno-complexes spécifiques dans le temps et l'espace, d'abord sur une base morphologique et qualitative, puis par l'établissement de traits quantitativement définis et de leur compilation statistique dans des ensembles chronologiquement ordonnés à l'aide de graphiques cumulatifs, sera la démarche suivante dans la définition des cultures préhistoriques. La classification et la typologie, qui s'enrichissent de nouvelles méthodes statistiques, en sont les ultimes bénéficiaires, puisque l'étude expérimentale des technologies lithiques permet de réviser ou de préciser la séquence chronologique des industries préhistoriques.

La fabrication des outils de pierre dans un cadre expérimental favorise, à partir de la seconde moitié du XX^e siècle, la compréhension de la chaîne opératoire et de l'analyse

très longtemps sans doute grâce à la solidarité de son groupe, malgré son inutilité comme chasseur. Autres temps, autres mœurs, comme l'illustre le nom de la monographie : *The First Flower People*. À la bête primitive et cannibale se substitue un être qu'on découvre sensible, qui semble avoir déjà une conception élaborée de la mort et du deuil, qui apprécie la beauté florale, et qui est socio-démocrate avant l'heure.

²⁴¹ En 1957, les anatomistes Strauss et Cave démontraient que la posture voûtée de l'Homme de la Chapelle-aux-Saints, qui avait incité Marcellin Boule à présenter les néanderthaliens en créatures simiesques, était en fait due à ses vertèbres arthritiques.

du découpage des processus d'acquisition, de mise en circulation et de taille du silex, et sa consommation grâce à l'étude de la tracéologie et de la micro-usure, développant ainsi un axe de recherche prometteur sur un aspect essentiel de la paléo-économie humaine²⁴². L'archéologie préhistorique s'émancipe par rapport au champ de l'anthropologie physique et de la paléontologie humaine, les références chronologiques s'appuyant davantage sur des stades climatiques liés à la géologie des glaciations qu'en référence à un type d'hominidé. L'étude des vestiges matériels s'enrichit par le recours à la modélisation de la taille expérimentale du silex par les préhistoriens, afin de reproduire la chaîne opératoire des gestes conduisant à la fabrication d'un outil, qui ouvre le champ des études technologiques en Préhistoire. Toute la complexité d'un processus de taille du silex classiquement attribué aux néanderthaliens, le débitage Levallois²⁴³, fut découverte par l'expérimentation.

En Europe, à partir des années 1950, le recensement d'un nombre croissant d'industries « de transition » datant de la fin du paléolithique moyen et du début du paléolithique supérieur, dont la plus fameuse est le châtelperronien²⁴⁴, oblige à repenser la faculté de Neanderthal de modifier son comportement culturel. Bordes croit même avoir localisé, dans la coupe stratigraphique de deux sites du Sud-ouest français, deux cas d'interstratification de niveaux châtelperroniens entre deux couches d'aurignacien²⁴⁵.

²⁴² De la démarche muséologique et chronologique, la Préhistoire est passée à une paléoethnologie où la transdisciplinarité est essentielle, les sciences exactes et appliquées fournissant les outils méthodologiques et analytiques indispensables à l'étude des différentes dimensions : paléontologie, paléoclimatologie, paléobotanique, génétique, datations physicochimiques, géologie, pédologie, etc.

²⁴³ Que beaucoup de tailleurs actuels considèrent comme nécessitant une habileté plus grande que celle impliquée dans le débitage laminaire. Les fouilles au Levant ont démontrés depuis que des hommes anatomiquement modernes avait fabriqué et utilisé des outils de type moustérien, c'est à dire taillés sur éclats. L'exclusivité du débitage laminaire attribué jusque-là à l'homme anatomiquement moderne est d'ailleurs à son tour remise en question par la découverte de gisements du paléolithique moyen ancien qui recèlent des lames, comme à Biache Saint-Vaast dans le Nord de la France, bien que ces lames fussent obtenues par un processus distinct de celui qui était employé au paléolithique supérieur. Il ne peut plus être soutenu sérieusement un lien direct entre industries et type particulier d'hominidés.

²⁴⁴ Néologisme créé par H. Delporte et répandu par Leroi-Gourhan afin de contrer l'appellation de *périgordien ancien* que D. Peyrony avait forgée pour qualifier l'aurignacien ancien de Breuil, et que Bordes avait repris. Vialou (2004), 441.

²⁴⁵ Ce sont les sites de Roc-de-Combe et du Piage dans le Lot. Bordes considérait le châtelperronien comme l'élaboration du moustérien de tradition acheuléenne, les deux industries relevant selon lui de l'homme anatomiquement moderne. De récents travaux, entrepris aux deux sites en question – Roc-de-Combe (2000) et Le Piage (2004-2005) – par une équipe de l'Université de Bordeaux I, remettent sérieusement en cause ce scénario : la mise en sandwich des niveaux serait artificielle, avant tout redevable

En juillet 1979, à Saint-Césaire (Charente-Maritime), au lieu dit de la Butte-à-Pierrot²⁴⁶, l'archéologue François Lèvesque exhume des os identifiés ensuite identifiés par l'équipe de B. Vandermeersch en tant que néanderthaliens, associés à un outillage typique du châtelperronien (40-32 000) : l'une des premières industries du paléolithique supérieur, qu'on attribuait jusque-là à l'Homme de Cro-Magnon. Considérée comme la première du paléolithique supérieur en France, cette industrie avait été attribuée jusque-là, sur le plan anthropologique, à l'Homme de Combe-Capelle²⁴⁷. Artisans d'outils dits moustériens, certains groupes de néanderthaliens auraient adopté les techniques des Hommes de Cro-Magnon, arrivés avec leurs outils de type aurignacien et leurs techniques de travail de l'os, de l'ivoire, du bois de renne, et l'art de la parure signalé par des coquillages et des dents percées.

La communauté scientifique en France et ailleurs²⁴⁸ y vit la preuve d'un phénomène d'acculturation dans lequel les aurignaciens apportaient la culture du paléolithique supérieur aux néanderthaliens attardés. Cette découverte capitale est demeurée isolée depuis vingt-cinq ans, et aucun vestige d'homme anatomiquement moderne ne fut découvert en association avec du matériel châtelperronien depuis lors. La rareté des vestiges anthropologiques pour la période de la transition, l'absence à peu près totale de sépultures pour l'aurignacien (attribué généralement aux *Homo sapiens*) en comparaison avec les nombreuses sépultures néanderthaliennes, et le caractère contesté des cas supposés de métissage²⁴⁹, rendent paradoxalement plus difficile le maintien de l'association déterministe entre hominidés et industries, du moins en ce qui concerne le passage du paléolithique moyen au paléolithique supérieur. L'évolutionnisme biologisant, qui lie le développement technique à l'homínisation, est donc progressivement délaissé

à un phénomène géologique. Plutôt qu'un acculturé, l'Homme de Neanderthal s'est peut être après tout inventé lui-même ses industries de transition. La reprise de fouilles anciennes, avec les méthodes et les techniques archéologiques plus récentes permet ainsi de revenir sur des questions laissées en suspens en y apportant un éclairage nouveau.

²⁴⁶ Le squelette étant identifié comme féminin, c'est tout naturellement que ce néanderthalien fut baptisé Pierrette !

²⁴⁷ Découvert en 1908 par l'archéologue suisse O. Hauser, identifié comme un homme anatomiquement moderne avec de fort caractères archaïques marqués, et détruit lors du bombardement de Berlin en 1945.

²⁴⁸ L'Anglais Paul Mellars et le Belge Marcel Otte, entre autres.

²⁴⁹ Dont l'équivoque provient notamment d'un faible échantillon comparatif de la variabilité des caractères anatomiques chez les premiers *Sapiens* d'Europe.

au profit d'un évolutionnisme culturel²⁵⁰. Car la question des limites cognitives chez les néanderthaliens est sérieusement attaquée : non seulement les cas de sépultures se sont-ils accumulés depuis un siècle, mais la complexité des outils sur éclats, l'étendue du phénomène moustérien à l'échelle géographique et temporelle, le type de chasse parfois spécialisée, plaident pour des capacités similaires aux nôtres. Le châtelperronien est considéré comme un témoignage de l'acculturation des néanderthaliens au cours de leurs derniers millénaires, bien que plusieurs technologues contestent ses liens avec le moustérien de tradition acheuléenne A et B²⁵¹ qui le précède, tout comme avec l'aurignacien qui finit par le remplacer²⁵².

3.2 André Leroi-Gourhan (1911-1986) et la paléo-ethnographie

Préhistoire et ethnologie ne constituent qu'une seule science pour établir une histoire de l'humanité qui embrasse les formes extrêmes, du primitif au plus évolué, dans une vision totale²⁵³.

Le parcours académique de ce chercheur explique l'originalité de sa contribution à l'étude de la préhistoire. D'abord formé à l'École nationale des langues orientales vivantes, il est diplômé en russe à l'âge de vingt ans, et en chinois à vingt-trois. S'intéressant très tôt à l'ethnologie, plus spécifiquement aux relations entre culture, écosystème et technologie, il publie entre 1935 et 1937 *L'Art animalier dans le bronze chinois*, *Le Mammouth dans la zoologie des Esquimaux*, *Le Kayak et le Harpon des*

²⁵⁰ Liolios (1993), 41. Au colloque de Burg Wartenstein (1962), on vit se former un large consensus parmi les spécialistes autour de leur appartenance à l'espèce *Homo sapiens* en tant que race – sans doute en réaction aux anthropologues nazis qui faisaient jouer un rôle à l'Homme de Neanderthal dans leurs scénarii polygénistes.

²⁵¹ Comme l'avait affirmé Peyrony, et Bordes

²⁵² Ainsi, même l'Homme de Neanderthal semble finalement avoir connu une courte ère de progrès. Désavantagé au plan biologique selon les uns, au plan culturel selon les autres, en compétition avec de nouveaux venus, il finit par disparaître définitivement d'Europe occidentale vers 28 000, au site de Zaffaraya, en Espagne.

²⁵³ A. Leroi-Gourhan (1961), in Groenen (1994), 113.

Esquimaux et *La Zoologie mythique des Esquimaux*. C'est en 1937, lors d'une mission ethnographique et archéologique au Japon, pour le compte du Musée de l'Homme, qu'il se penche sur la Préhistoire pour la première fois, puisqu'il étudie aussi les populations aïnous qui vivent au Nord de l'archipel nippon, sur l'île d'Hokkaido. Nommé conservateur-adjoint au Musée Guimet, il entre au C.N.R.S. en 1940 et soutient en 1945 une thèse de doctorat ès lettres intitulée *Archéologie du Pacifique Nord*, consacrée à la culture matérielle des peuples, du Japon à la Colombie-Britannique, sous l'angle d'une synthèse des sociétés nord-sibériennes et inuites. Nommé professeur d'ethnologie et de Préhistoire à la Faculté des lettres de Lyon en 1945, et sous-directeur intérimaire du Musée de l'Homme, il fonde le Centre de recherches préhistoriques et protohistoriques de la Sorbonne, dont l'équipe de recherche est associée au C.N.R.S. en 1964, puis laboratoire associé en 1977, sous la dénomination *LA 275 : Ethnologie préhistorique*. Il devient professeur dans les mêmes disciplines à la Sorbonne en 1956, et reprend en 1968 la chaire du Collège de France consacrée à la Préhistoire qu'avait occupée l'abbé Breuil depuis sa création au début du siècle jusqu'à sa mort survenue dix ans plus tôt.²⁵⁴

Leroi-Gourhan est un évolutionniste²⁵⁵ qui se passionne pour le processus de l'homínisation selon certains axes précis. Pour lui, l'homme est l'aboutissement final des transformations de la vie sur Terre depuis son apparition. Féré d'anthropologie physique²⁵⁶ et de paléontologie, il publie en 1954 une thèse de doctorat ès sciences

²⁵⁴ Garanger (1999), 619-621.

²⁵⁵ Cette vision linéaire se retrouve également dans l'analyse que Leroi-Gourhan fait de l'art préhistorique, qu'il compile par des méthodes statistiques afin de les regrouper en ensembles chrono-culturels marqués par une progression de simples traits gravés vers un « véritable académisme préhistorique » représenté par les fresques polychromes de Lascaux (-15 000 ans), selon une thématique dualiste associée à la division sexuelle qui n'est pas sans rappeler certains travaux de C. Lévi-Strauss. Le raffinement stylistique et esthétique lui-même est donc ici le fossile-directeur. Les méthodes de datation de l'art rupestre se sont considérablement améliorées ; des découvertes spectaculaires comme celle de la grotte de Chauvet ont depuis démontré que la virtuosité des artistes de la Préhistoire s'était manifestée au moins quinze mille ans avant Lascaux avec autant de virtuosité (dès le début de l'apparition du phénomène). La périodisation de l'art par critères stylistiques est donc devenue un outil de peu de valeur scientifique, mais l'approche structuraliste basée sur l'utilisation de l'espace de l'ensemble des grottes ornées en tant que sanctuaires est toujours utilisée dans le décodage des « mythogrammes » troglodytes, ayant ainsi dépassé les simples explications magico-religieuses tirées d'un comparatisme ethnographique parfois simpliste que l'on retrouve chez Breuil.

²⁵⁶ En 1947, il publie un essai intitulé *Esquisse d'une classification craniologique des Esquimaux*, puis un autre sur les crânes de Burgondes et de Francs trouvés dans la basilique Saint-Laurent à Lyon en 1949.

portant sur *Le Tracé d'équilibre mécanique du crâne des vertébrés terrestres*²⁵⁷. Il y puisera la source d'une réflexion qu'il poursuivra dans deux ouvrages centraux, *Le Geste et la Parole*, divisé entre *Technique et Langage* (1964) et *La Mémoire et les Rythmes* (1965)²⁵⁸. Leroi-Gourhan résume les transformations évolutives de la vie animale jusqu'à l'homme²⁵⁹ comme une série orthogénique de libérations successives²⁶⁰.

En effet, dans une perspective qui va du poisson de l'Ère Primaire à l'Homme de l'Ère Quaternaire, on croit assister à une série de libérations successives : celle du corps entier par rapport à l'élément liquide, celle de la tête par rapport au sol, celle de la main par rapport à la locomotion et finalement celle du cerveau par rapport au masque facial²⁶¹.

L'approche ethnographique de Leroi-Gourhan témoigne également du fait que la Préhistoire française de son époque change de méthodologie et passe d'une approche diachronique et taxonomique à une conception synchronique et fonctionnaliste des sociétés anciennes²⁶². Dès 1887, Émile Rivière avait commencé à étudier le matériel archéologique en termes de relations contextuelles au niveau synchronique par une

²⁵⁷ Dix ans plus tard, il explique à quel point la bipédie est fondatrice du genre humain, puisque : « celle-ci apparaîtrait comme un phénomène incompréhensible si elle n'était l'une des solutions données à un problème biologique aussi ancien que les Vertébrés eux-mêmes, celui du rapport entre la face comme support des organes de préhension alimentaire et le membre antérieur comme organe non seulement de locomotion, mais aussi de préhension. » Leroi-Gourhan (1964), 22.

²⁵⁸ Garanger (1999), 619-621.

²⁵⁹ Groenen (1996), 28. Sur les pas de Marcellin Boule, Leroi-Gourhan découpe ensuite les stades de l'homínisation entre Australanthropiens, Archanthropiens, Paléanthropiens et Néanthropiens. Les Hommes de Neanderthal se rattachent à l'avant-dernier palier, caractérisés « par un crâne dilaté dans sa partie occipitale et un front qui reste peu marqué, mais aussi un cerveau au volume équivalent ou un peu supérieur au nôtre. En comparaison, le groupe des Néanthropiens, c'est-à-dire nous-mêmes, dont le crâne est unique par sa forme, présente « l'invasion progressive des territoires frontaux sans augmentation du volume [et] l'allégement progressif de la charpente faciale ». Leroi-Gourhan (1964), I, 169, in Groenen (1996), 29.

²⁶⁰ Les phases de ce processus seraient : l'ichtyomorphisme, l'amphibiomorphisme, le sauromorphisme, puis le thémomorphisme, le pithécomorphisme, et le stade final de l'anthropomorphisme par le développement du langage et du symbolisme. Enfin, historiquement, le rythme évolutif de la culture devenant plus rapide que celui de l'évolution physiologique, l'écriture puis les techniques audio-visuelles qui émancipent la communication de la distance et du temps, complète les libérations humaines. Cette conception anthropocentriste semblable au transformisme finaliste de Lamarck est d'ailleurs pessimiste sur l'avenir du genre humain. En effet, puisque l'homme actuel constitue la perfection en ce qui concerne l'équilibre entre la main, la station debout, la denture et la morphologie crânienne, aucun changement ne pourrait plus se produire sans déstabiliser l'ensemble, et Leroi-Gourhan demande si « une humanité anodonte et qui vivrait couchée en utilisant ce qui lui resterait de membres antérieurs pour appuyer sur des boutons serait encore vraiment humaine ». Leroi-Gourhan (1964), 183, in Groenen (1996), 29.

²⁶¹ Leroi-Gourhan, A. (1964), 22

²⁶² Groenen (1994), 103

fouille méthodique, mais cette attitude demeure exceptionnelle en cette époque de chasse effrénée aux beaux objets... Marthe et Saint-Just Péquart font paraître en 1928 un manuel technique qui rejette la méthode stratigraphiquement orientée des tranchées au profit du décapage horizontal, du tamisage exhaustif des déblais, et de la collecte complète du matériel exhumé après enregistrement de sa position initiale sur un relevé. Pourtant, de nouvelles façons de systématiser ce type de données apparaissent. En 1930, Louis Méroc reprend l'usage du carroyage, auquel Pengelly avait eu recours lors de la fouille du site britannique de *Kent's Cavern* entre 1865 et 1880, puis le préhistorien français Edmond Piette, dont le caractère précis des relevés stratigraphiques permet d'être encore utilisables par les chercheurs actuels²⁶³. Mais ces conceptions sur la pratique méthodologique, qui susciteront, au lendemain de la Deuxième Guerre mondiale, une révision des paradigmes eux-mêmes, demeurent isolées au niveau de la pratique générale d'une archéologie européenne focalisée sur la validation par les séquences stratigraphiques locales des *scénarii* chronologiques proposés depuis les années 1880.

Cette pratique se généralisera chez les préhistoriens de la génération suivante, tel Georges Laplace qui, dans sa publication du site azilien de Lurbe donne la position cartésienne tridimensionnelle du matériel récolté sur l'ensemble des niveaux fouillés, méthode qu'il affinera avec François Bordes, avant qu'elle ne se généralise à l'ensemble de la pratique archéologique française. Au cœur de cette transformation d'approches se trouve la cruciale modification du statut de l'artefact, qui passe de marqueur chronologique incarnant l'idée de fossile-directeur à celui d'élément d'une culture matérielle lié à une « structure²⁶⁴ ». Ces ensembles artefactuels²⁶⁵ donnent au chercheur, par la projection de sa compréhension de l'articulation des vestiges sur l'ensemble d'un niveau, « la découverte possible des faits ethnographiques et l'étude de l'évolution d'une

²⁶³ Groenen (1996), 103

²⁶⁴ Ce concept « emprunté au structuralisme désigne un ensemble de vestige et de traces entre lesquels les relations spatiales sont considérées comme significatives et peuvent relever d'une interprétation d'ordre paléothnologique. Cette notion sous-entend une organisation spatiale, en partie naturelle (processus sédimentaire, déplacement par des animaux...) mais résultant aussi des activités des hommes ». Vialou (2004), 1266.

²⁶⁵ Composées de « foyers, matériaux bruts, artefacts lithiques et osseux, mais aussi présence de matières colorantes, de trous de poteaux, d'aires de débitage du silex, et même d'absence de vestige ».

industrie au sein d'une même couche archéologique²⁶⁶ ».

En 1946, Leroi-Gourhan entreprend une excavation à Arcy-sur-Cure dont il tire une méthodologie et des procédés qui se retrouvent dans *Les Fouilles préhistoriques, techniques et méthodes* (1950)²⁶⁷. L'une des grottes du site, celle du Renne, abritait des vestiges de la fin du paléolithique moyen, soit des témoins de la culture de Châtelperron, l'une des industries de transition avec le paléolithique supérieur. En 1965, il propose d'aborder le problème du passage du paléolithique moyen au paléolithique supérieur à travers la question de cette industrie transitionnelle²⁶⁸. Devant la confusion des dénominations (châtelperronien, périgordien zéro, pré ou proto-aurignacien) et la multiplication d'autres industries transitionnelles (*szélétien* d'Europe centrale et *ulluzien* d'Italie principalement), il propose une approche ethnographique des résultats de la fouille des horizons VII-VIII-IX-X-XI-XII de la grotte du Renne à Arcy-sur-Cure en considérant : « le détail des subdivisions stratigraphiques, l'observation de plusieurs habitats et de presque une dizaine d'emplacements de huttes, la multiplicités des découvertes de vestiges humains modestes, mais présents à tous les niveaux²⁶⁹ ». Il s'agit de comprendre les rapports entre le châtelperronien et les cultures matérielles des niveaux antérieurs et postérieurs. Apparaît alors une image des sociétés anciennes qui « permet de dépasser les préoccupations de la seule chronologie et d'aborder le problème sous un angle véritablement ethnologique ou culturel²⁷⁰ ».

Pour Leroi-Gourhan, le matériel lithique attribué à cet ensemble tient de deux modes de débitage (moustérien de type Levallois et laminaire), avec la présence d'outils sur lames²⁷¹ et d'éclats à plan préparé, comme les burins et les grattoirs, y compris les

²⁶⁶ Laplace et Méroc (1954), 59-65, in Groenen (1994), 112.

²⁶⁷ Groenen (1996), 14-15.

²⁶⁸ Cette question avait déjà été abordée en 1894 par l'abbé Parat, qui étudiait le matériel de la grotte de l'Ours à Arcy-sur-Cure en termes de transitions culturelles. Leroi-Gourhan (1965), 139.

²⁶⁹ *Ibid.*, 137.

²⁷⁰ *Ibid.*, 138. Bien qu'une certaine analogie puisse être faite entre sa méthode et celle pratiquée en U.R.S.S. dans les années 1930, il faut voir que l'archéologie soviétique analyse toujours les documents eux-mêmes (et non leurs relations réciproques) à l'intérieur de la matrice intellectuelle du matérialisme historique, alors que Leroi-Gourhan est plutôt un transformiste finaliste. De plus, il ne pratiquera la fouille à grand décapage horizontal qu'à partir des années 1970. Il ajoutera lui-même à ce sujet : « Les marxistes m'ont reconnu alors que je ne les reconnaissais pas. » Leroi-Gourhan (1982), 229.

²⁷¹ Traditionnellement attribués à l'homme anatomiquement moderne.

pointes de Châtelperron qui « tiennent fortement à la tradition antérieure des couteaux sur éclats à dos courbe naturel²⁷² ». Il souligne aussi l'abondance de ce type d'outillage par rapport aux niveaux antérieurs « typologiquement liés à des formes attestées dès le moustérien, mais plus réguliers, plus nets et plus habiles²⁷³ ». La variabilité des pièces est statistiquement inférieure à celle du moustérien, mais elle est encore étendue comparativement à celle des outils aurignaciens ou gravettiens qui lui succède²⁷⁴.

Mais Leroi-Gourhan étend son analyse à bien d'autres domaines que la typologie de l'outillage lithique. Conforme à son ambition de reconstruction paléo-ethnographique, sa démarche dévoile une complexité insoupçonnée qui apparente (au niveau technologique et sans doute socio-économique) le châtelperronien au paléolithique supérieur. Il mentionne trois meules de pierre plates présentant un poli lié à l'usage répété. Il évoque la possibilité qu'elles aient servi au broyage de grains sauvage et de pigments minéraux comme l'ocre et l'hématite²⁷⁵, mais, souligne-t-il, le poli de l'une d'entre elles, est si lustré sur un diamètre de trente centimètres, qu'il ne peut résulter que « du traitement d'un corps souple, comme le serait de la viande séchée²⁷⁶ ».

L'outillage en os fut considéré par Mortillet comme inexistant avant la dernière période du paléolithique supérieur, c'est-à-dire le magdalénien, et Breuil, en remettant l'aurignacien au début de la séquence, faisait apparaître l'usage de l'os à ce moment. Pour Leroi-Gourhan, elle est déjà présente dans la culture de Châtelperron, au début du paléolithique supérieur, si ce n'est plus tôt encore dans la préhistoire²⁷⁷.

²⁷² Leroi-Gourhan (1965), 139.

²⁷³ *Idem.*

²⁷⁴ Leroi-Gourhan conclut donc que le châtelperronien semble se rattacher encore très fortement aux traditions moustériennes pour la fonction, mais relève déjà pour la forme, des industries leptolithiques du paléolithique supérieur. Par contre, on n'y perçoit pas la retouche mince qui donnerait aux lames et aux grattoirs épais le style aurignacien». *Idem.*

²⁷⁵ Dont d'importantes quantités furent retrouvées sur le même horizon.

²⁷⁶ Leroi-Gourhan (1965), 140. Cette information apparemment anodine est en fait capitale : le stockage et la conservation de la nourriture, liés théoriquement à un type d'organisation sociale que les ethnologues nord-américains nomment « chasseurs-cueilleurs complexes », supposent un mode d'exploitation du territoire et une spécialisation des stratégies cynégétiques similaires à ceux de l'homme anatomiquement moderne, et jusqu'alors refusés aux populations néanderthaliennes « classiques ».

²⁷⁷ *Idem.* Il donne l'exemple des poinçons cylindro-coniques d'Arcy, de la couche XII « aux confins du post-moustérien et du moustérien évolué », mais aussi au châtelperronien, qui sont aussi bien faits que les épingles d'os des temps protohistoriques, alors que l'aurignacien qui leur succède ne présente que des poinçons à têtes larges plus grossières. La parure, considérée comme une preuve de pensée symbolique, est

Les artefacts osseux les plus intéressants sont ce qu'il appelle des « pioches », confectionnées à partir de côtes de grands herbivores et de mammouths, présentant une section arrondie par une utilisation intense, dont une vingtaine d'exemplaires furent découverts à Arcy. Leur présence corrobore l'importance des travaux de terrassement effectués par les châtelperroniens à cet endroit : de nombreux trous de poteaux y furent découverts, ainsi que la terre extraite lors de ces opérations, caractéristique par sa couleur différente et les pollens qui y furent relevés²⁷⁸. En 1965, les structures d'habitation des niveaux châtelperroniens d'Arcy figurent parmi les premiers vestiges d'architecture découverts pour le paléolithique moyen, légèrement plus tardifs que ceux découverts par les Soviétiques à Molodova²⁷⁹.

Leroi-Gourhan décrit ce qu'il nomme une explosion culturelle de la société du châtelperronien par rapport à ses prédécesseurs moustériens, bien qu'elle maintienne une partie de son héritage technique. Et ce contraste, que présente cette période avec les temps moustériens se retrouve aussi avec les niveaux de l'aurignacien qui lui succèdent. Une fois écartées les similitudes basées sur des traits généraux,

le nombre de caractères communs est très restreint, il se limite à la pièce écaillée pour l'industrie lithique, aux pendeloques annulaires pour le reste. Si l'on ajoute que les dents humaines sont d'un

composée de nombreuses canines de renard, de loup, d'hyène, d'ours ; d'incisives de bovin, de cheval, de marmotte, d'ours, parfois percées, mais présentant toutes une gorge de suspension. Il y a aussi des pendeloques faites de métapodes et de phalanges latérales de renne, des coquillages et des anneaux façonnés dans l'os, ainsi que des sections tubulaires d'os d'oiseaux coupées aux deux bouts, d'une dizaine de centimètres chacune. Mais à part quelques os présentant des encoches ou des stries parallèles, Arcy reste dépourvue de manifestations graphiques. Leroi-Gourhan mentionne aussi des objets pointus qu'il interprète comme des sagaies (tenues encore aujourd'hui comme le fossile-directeur par excellence de l'aurignacien ancien) et surtout de mystérieuses pièces « mâchonnées ». Considérant que ce type d'objets se retrouve déjà dans les niveaux du paléolithique moyen (bien qu'en plus faible nombre) et que la méthode expérimentale sur enclume d'os permet de produire une retouche similaire, Leroi-Gourhan y voit des retouchoirs utiles à la finition des outils. Leroi-Gourhan (1965), 140

²⁷⁸ Leroi-Gourhan (1965), 141.

²⁷⁹ Ils consistent en trois formes circulaires d'environ 3 m de diamètre, situées à l'entrée de la grotte du Renne, abrités par un auvent installé sur le talus. Bien que l'occupation des châtelperroniens ait sans doute duré plusieurs centaines d'années, ces structures semblent s'être peu déplacées. Elles sont délimitées par un cercle de trous de poteaux, dans certains desquels se sont ajoutés des défenses de mammouths, afin de former une armature sur laquelle étaient jetées des peaux ou des écorces d'arbres. À l'intérieur, il y avait un espace central et dégagé circonscrit par de gros galets, et des phalanges de grands carnassiers à fourrure le long des parois intérieures de l'abri, ce qui laisse supposer l'usage de celles-ci dans la literie. Quelques petits foyers bordés de quelques plaquettes de calcaire complètent l'aménagement des habitations, qui devaient, selon Leroi-Gourhan, avoir l'aspect d'une hutte hémisphérique d'un mètre et demi de haut.

type différent, la coupure est assez frappante²⁸⁰.

La réponse à la question de l'identité des Châtelperroniens lui semble déjà évidente à l'époque : les vestiges osseux sont constitués d'une dizaine de dents²⁸¹. Ils sont donc soit des néanderthaliens évolués, soit des Néanthropiens plus primitifs que ceux de Cro-Magnon, individus problématiques au même titre que les artefacts qu'ils ont laissés. « Le châtelperronien d'Arcy ne saurait mieux être comparé qu'à un moustérien déguisé en paléolithique supérieur²⁸². » La découverte de Saint-Césaire en 1979 confirme apparemment Leroi-Gourhan dans cette conclusion en attribuant le châtelperronien, première industrie typologiquement rattachée au paléolithique supérieur, à l'Homme de Neanderthal²⁸³. Les modalités de la transition entre paléolithiques moyen et supérieur deviennent une question plus complexe que ne le voulaient le schéma évolutionniste simple de Mortillet ou le biphylétisme diffusionniste de Peyrony : Neanderthal peut-il à la fois avoir évolué et néanmoins avoir été remplacé ?

3.3 François Bordes (1919-1981) et la typologie du moustérien

Bordes est un défenseur de la continuité culturelle entre les paléolithiques moyen et supérieur en Europe de l'Ouest, puisque « le monde moustérien, qui représente probablement la section temporelle, à la dernière glaciation, de plusieurs phylums

²⁸⁰ *Ibid.*, 146.

²⁸¹ « dont les caractères restent indiscutablement archaïques, aux couronnes énormes et au relief compliqué, alors que l'aurignacien a donné quelques témoins qui entrent dans les normes d'*Homo sapiens*». *Idem*.

²⁸² *Ibid.*, 139.

²⁸³ Tout dans le Châtelperronien le fait considérer comme le premier témoin de la culture du paléolithique supérieur et l'on pense que « paléolithique supérieur » équivaut à *Homo Sapiens*. Or, il n'en est probablement rien. Les dents humaines recueillies à Arcy sur Cure (Yonne) et le squelette exhumé à Saint-Césaire (Charente-maritime) sont néanderthaliens ! « Le passage de la barbarie moustérienne à la modernité aurignacienne se fait par des hommes qui conservent des caractères nettement paléanthropiens. » Leroi-Gourhan (1983), 61.

plongeant profondément dans le passé, n'est pas un monde figé, un cul-de-sac évolutif »²⁸⁴.

Contestant les deux arguments paléontologiques qui s'appuient sur le manque de temps pour les néanderthaliens durant la dernière glaciation d'évoluer en *Homo sapiens*, et sur l'existence à la même époque, sur les autres continents, d'*Homo sapiens* déjà pleinement évolués, il y oppose un biphylétisme emprunté à Peyrony : Bordes sera toute sa vie partisan du concept de périgordien qui regroupe industries châtelperoniennes et gravettiennes, concept bâti précisément sur la frontière entre les paléolithiques moyen et supérieur. Il n'écarte pas la possibilité, pour la branche périgordienne des industries du paléolithique supérieur, d'être l'œuvre de néanderthaliens ayant techniquement et physiquement évolué en Europe occidentale, bien qu'il constate que la culture aurignacienne ne peut être que d'origine extra-européenne²⁸⁵.

Utilisant sa méthode statistique, il souligne la mixité des industries périgordiennes et aurignaciennes avec des traits ou outils typiques du moustérien, qui désignent généralement la technologie néanderthalienne, bien que l'on découvre à partir des années 1930, au Moyen-Orient, des hommes anatomiquement modernes qui en firent usage au paléolithique moyen. Il reprend même les arguments des partisans du concept de pré-sapiens, c'est-à-dire de la coexistence en Europe des ancêtres de notre espèce avec les néanderthaliens – hypothèse qu'il ne considère pas alors comme nettement infirmée, bien qu'elle soit de moins en moins considérée par la communauté anthropologique. Mais il utilise le terme de pré-néanderthaliens, et rejoint ainsi plutôt les partisans du développement multirégional des *Homo sapiens*.

Selon Bordes, le paléolithique moyen européen se compare au *Middle Stone Age* d'Afrique sub-saharienne, et à ce qui est connu à l'époque du paléolithique chinois, en opposition à la révolution technique et symbolique qu'il situe au paléolithique supérieur européen, et qui ne semble pas s'être produit sur les autres continents de l'Ancien Monde. L'ouverture de cette nouvelle ère ne saurait s'expliquer par autre chose que la rencontre

²⁸⁴ En cela il est bien l'élève et ami de Denis Peyrony, dont il reprendra certains concepts, notamment celui de périgordien, qui sera central à tous ses travaux portant sur la transition. Bordes (1953), 465.

²⁸⁵ Vraisemblablement du Moyen-Orient, où une industrie locale de Syrie, le Yabroudien, ressemble beaucoup à celle-ci.

de ce complexe périgordien avec les aurignaciens venus de l'Est. Pour Bordes, le préjugé de l'*orientes lux*, qui avait affecté les premières recherches sur les origines du mégalithisme néolithique jusqu'à son infirmation au milieu du XX^e siècle, est un archaïsme qu'il faut dépasser, et supposer que les *Sapiens* émergeaient directement ou parallèlement aux populations néanderthaliennes locales²⁸⁶.

Envisageant aussi l'hypothèse de l'acculturation des néanderthaliens par les aurignaciens, ce qui expliquerait le caractère transitionnel du périgordien ancien, il la rejette sur la base de l'absence d'interstratifications entre les deux. Lorsqu'il croira en avoir trouvé les preuves sur deux sites (Le Piage et Roc-de-Combe), à la fin des années 1960, il deviendra alors son plus chaud partisan. Mais pour Bordes, le châtelperronien, première industrie du paléolithique supérieur, qu'il nomme en accord avec Peyrony, le périgordien ancien, ne peut qu'être l'œuvre d'hommes anatomiquement modernes, voire même le moustérien de tradition acheuléenne, avec lequel le chercheur voit des liens d'ancestralité très nets entre les deux industries.

François Bordes est né à Rives dans le Lot-et-Garonne en 1919, fait ses études secondaires à Villeneuve sur Lot, et obtient le baccalauréat de philosophie en 1935. Il entreprend ensuite des études universitaires, d'abord à Bordeaux. Ayant été mobilisé comme élève officier en septembre 1939²⁸⁷, il n'est démobilisé qu'en février 1941, et c'est à Toulouse qu'il obtient un certificat de zoologie, de chimie générale en 1942 et enfin de minéralogie en 1943. Après la démobilisation, il entre en tant que stagiaire à la section géologique du CNRS en 1945, et y soutient une thèse de doctorat ès sciences en 1951 intitulée *Les Limons quaternaires du Bassin de la Seine*, sous la direction de Raymond Vaufrey et Jean Piveteau. Devenu maître de recherche en 1955, il devient professeur à la Faculté des Sciences de l'Université de Bordeaux et directeur de l'Institut de Préhistoire de l'Université de Bordeaux (1961) qui devient laboratoire associé au CNRS en 1969 sous l'appellation d'Institut de Préhistoire et de Géologie du

²⁸⁶ C'est la thèse multirégionale qu'il reprend jusqu'à son dernier article sur la question de la transition en 1981.

²⁸⁷ Il rejoint les F.F.I. en 1944 et participe à la libération de Bordeaux et aux combats de la Pointe de Grave où il est blessé le 1^{er} novembre 1944.

Quaternaire²⁸⁸.

Le parcours académique de François Bordes, issu du monde des sciences exactes, le marque dans une de ses premières publications²⁸⁹, où il analyse la pertinence du concept de fossile-directeur tel qu'appliqué en Préhistoire²⁹⁰. Deux objections sont récurrentes pour contester la validité chronologique de l'outillage lithique : on retrouverait tous les types d'outils pour l'ensemble des périodes de la Préhistoire, et une même période peut présenter plusieurs industries différentes. La première objection est de nature méthodologique, alors que la seconde demande une modification du paradigme évolutionnaire monophylétique. Bordes dénonce la catégorisation des outils basée sur la partie agissante, denticulée, au tranchant droit ou courbe, bref sur la fonctionnalité plutôt que sur le mode d'obtention de cette partie agissante, c'est-à-dire la technique de fabrication, dont les modifications sont culturellement transmissibles et dont la proportion statistique dans les assemblages archéologiques est donc fluctuante dans le temps²⁹¹. Pour accumuler les données qui entreront dans ce type d'analyse statistique, il est impératif de constituer une *liste-type*. Celle-ci identifie sur la base de caractères techniques, morphologiques, fonctionnels, des types d'outils²⁹², par caractères

²⁸⁸ Aujourd'hui I.P.G.Q./P.A.C.E.A. Bordes fut également directeur des Antiquités préhistoriques d'Aquitaine de 1957 à 1975, membre du Conseil supérieur de la recherche archéologique entre 1958 et 1978, expert reconnu et membre de plusieurs institutions internationales prestigieuses liées à l'archéologie préhistorique, il recevra en 1970 le prix Edmond-Bastide de l'Académie Nationale des Sciences, Belles-Lettres et Arts de Bordeaux, la médaille de l'Université d'Helsinki en 1973, et le grand Prix des Arts et Lettres du Ministère de la Culture, section archéologie, en 1980. Scientifique de renommée internationale, il fut professeur invité en Europe : à Gand, Bruxelles, Lund, Hambourg, Tübingen, Oxford, Londres, Copenhague, Helsinki, Groningen, et en Amérique du Nord : sur les campus universitaires d'Alabama, Albuquerque, Arizona, Berkeley, Chicago, Tucson, de l'Université d'État de l'Idaho et au Département d'anthropologie de l'Université de Montréal. Il fut aussi tout au long de ses activités scientifiques, l'auteur de six romans et de nombreuses nouvelles de science-fiction sous le pseudonyme de François Carsac, du nom du village qu'il habitera jusqu'à sa mort, survenue en 1981. Il est même l'auteur d'un article portant sur la science-fiction et la Préhistoire, paru dans la revue d'anticipation *Satellite* en 1959...

²⁸⁹ F. Bordes (1950) : « A propos d'une vieille querelle : Peut-on utiliser les silex taillés comme fossiles-directeurs ? ».

²⁹⁰ Il y répond du point de vue du paléontologue à la critique formulée en 1922 par Vayson de Pradene dans la revue *L'Anthropologie*. Soulignant d'abord la difficulté de distinguer les sous-époques du Quaternaire par rapport aux ères géologiques antérieures, il dégage les critiques principales envers la validité de l'outillage lithique en tant que marqueur temporel formulé en 1922.

²⁹¹ Bordes avait forgé cette méthode avec son ami M. Bourgon en 1949, à partir des graphiques de granulométrie, pour établir des histogrammes des technologies lithiques, afin d'en faire des courbes cumulatives susceptibles d'interprétation. Jaubert (1999), 36.

²⁹² De Sonnevill-Bordes (1966), I, 5.

discriminants sélectifs, mais non homogènes²⁹³. Les produits non finis, ratés ou brisés, de même que les éclats de retouches informes sont toujours bien plus abondants que les outils identifiables²⁹⁴, et la méthode fossile-directeur doit être décomposée en termes spécifiques au geste²⁹⁵. Cette méthode favorise l'identification d'un ensemble de traits, qui associés de façon récurrente, correspondrait selon Bordes à des groupes culturels²⁹⁶.

Quant au raffinement technologique différentiel entre populations contemporaines à la préhistoire, bien que Bordes le considère théoriquement possible, il met en garde contre de tels raisonnements par le fait que ces décalages étaient sans aucun doute moins accentués qu'au cours des temps historiques, « puisqu'on était bien plus près du point de départ ». Il illustre ainsi son propos par une course de 5 000 m, où, au début de l'épreuve, le peloton reste confus. Il souligne également l'importance d'établir un rapport chronologique clair entre la position stratigraphique des industries lithiques et les découpages géologiques, d'abord dans une perspective régionale avant d'étendre cette taxonomie à des grands ensembles géographiques. À l'époque il existe dans la communauté des préhistoriens une querelle autour des industries à éclats et celles à bifaces, qui avaient été perçues parfois par Breuil comme des technologies appartenant soit à des groupes culturellement ou anthropologiquement distincts, soit à des populations qui utilisaient une technologie pour les périodes glaciaires, et une autre pour les interglaciaires.

La rupture paradigmatique entre les dernières persistances du lamarckisme et une approche véritablement darwinienne, et donc à la fois avec la conception orthogénique de l'évolution technologique au cours de la préhistoire chère à Mortillet, et le biphylétisme

²⁹³ Groenen (1994), 144.

²⁹⁴ « Mais si on peut déterminer le processus de fabrication d'un outil, et éventuellement son usage, par association ou par études de la micro-usure, cela n'est en fait jamais qu'une méthode strictement descriptive qui ne peut conduire en soi à quelque interprétation explicative, chronologique ou paléo-ethnographique que ce soit. » Sonnevile-Bordes, D. (1974-1975), 27, in Groenen (1994), 144.

²⁹⁵ C'est la chaîne opératoire, centrale à l'étude des technologies lithiques.

²⁹⁶ « Il semble donc que nous ayons affaire à des traditions, traditions nettement plus tranchées d'ailleurs du point de vue technique. » Bordes (1953), 465. Bordes n'est pas le seul à concevoir la technologie lithique comme porteuse d'une identité culturelle spécifique : « l'inventaire d'une série présentant toutes garanties scientifiques peut donc se concevoir comme un inventaire du patrimoine indestructible d'une tribu, mais aussi et surtout, si cet inventaire est fait type par type, comme un dénombrement d'intentions. » Tixier (1967), in Bishop et Clarck (1967).

de Commont et de Breuil²⁹⁷, est consommée par la publication d'un article extensif dans *l'Anthropologie*²⁹⁸, toujours en 1950. Ce texte s'articule sur la critique de la périodisation des industries du paléolithique inférieur et du paléolithique moyen selon Breuil. S'attaquant au problème de la stratigraphie des terrasses de la Somme, sur lequel Breuil s'était appuyé pour établir sa typologie de l'outillage lithique²⁹⁹, Bordes écrit sa thèse de doctorat qu'il publiera l'année suivante. Son but est d'établir la validité de la typologie des outils préhistoriques dans un cadre chrono-géologique solide³⁰⁰. Rejetant la distinction entre industries à bifaces et à éclats, qui selon Breuil, conduisait directement au paléolithique supérieur par deux traditions distinctes, qu'elles reposent sur des facteurs climatiques ou ethno-anthropologiques³⁰¹, Bordes souligne le développement arborescent, buissonnant, des assemblages d'outils, analysés en fonction de critères technomorphologiques précis et standardisés, dont le décompte est fait en pourcentages, afin d'établir un inventaire typologique le plus exhaustif possible. Cet exercice lui permet de supposer des innovations techniques ou des inerties culturelles reconnaissables au long de la séquence dans les assemblages découverts par la fouille. La taille expérimentale

²⁹⁷ Mais pas avec celui de Peyrony...

²⁹⁸ Bordes (1950), 393-420.

²⁹⁹ Il s'agit d'une relecture stratigraphique des sites de la Somme et d'une reconstitution des processus sédimentaires et géologiques qui y ont été actifs, et de l'effet de cette relecture sur les travaux de Breuil et de Commont.

³⁰⁰ Mentionnant les fouilles avec prise de coordonnées cartésiennes, il souligne la difficulté de juger de la contemporanéité des vestiges et préconise l'excavation avec des niveaux de 2 cm par couche et moins, selon le cas. Un ensemble industriel ne sera considéré comme scientifiquement valable que s'il est « mis au jour au cours d'une fouille scientifiquement conduite, à l'exclusion de tous les cas de récolte de surface, provenant d'une seule et même couche géologique et archéologique, d'état physique homogène, numériquement assez important pour permettre de s'appuyer le plus possible sur la loi des grands nombres, recueilli et conservé en totalité (outillage et déchets de taille), mis à la disposition des spécialistes ». Tixier (1967), in Bishop et Clarck (1967), 781, in Groenen (1994), 143.

³⁰¹ Bordes rompt ici ouvertement avec ce qu'il appelle le roman de l'attribution des industries à éclats glaciaires aux néanderthaliens et les industries à bifaces interglaciaires à des hommes anatomiquement modernes. C'est la fin de l'histoire culturelle avec ses dérives ethno-évolutionnistes pour faire place à une Préhistoire où le milieu et la typologie technologique seront les principales avenues de recherche. L'anthropologie physique cesse d'être un système référentiel pour désigner un type d'outil, mais il y a chez Bordes davantage une émancipation de la Préhistoire culturelle par rapport à la paléontologie des hominidés plutôt qu'un divorce définitif. Bien que le racisme rétrospectif à prétention scientifique dans le discours des préhistoriens disparaît peu à peu entre 1945 et la décolonisation, beaucoup plus rapidement en France qu'aux États-Unis, d'ailleurs, Bordes en conserve certains éléments à travers le paradigme du périgordien, hérité de Peyrony, puisqu'il associe le châtelperonnien (périgordien ancien selon la terminologie peyroniste qu'il emploie) à l'homme anatomiquement moderne.

permet aussi de découper le processus de fabrication d'outils particuliers, au delà du répertoire archéologique disponible lui-même³⁰².

En 1958³⁰³, il précise sa conception de l'évolution des cultures préhistoriques. Signalant que si les équivalences entre types d'hominidés et technologies lithiques spécifiques demeurent vraies dans les grandes lignes, l'évolution culturelle telle qu'illustrée par les outils de pierre procède à un rythme qui lui est propre. Bien que la linéarité progressive des industries lithiques ne puisse plus être considérée comme valable en tant que schème explicatif général de la diversité des outils, elle peut exister sous formes de traditions qui se maintiennent pour un temps donné avant d'être remplacées par des technologies dont le développement s'est fait ailleurs. Les erreurs dans la typologie des phylums d'industries lithiques sont, selon lui, d'abord causées par une approche esthétisante qui classe encore les outils selon leur raffinement apparent, au mépris de la stratigraphie la plus élémentaire³⁰⁴.

François Bordes signe en 1961 un système classificatoire sur lequel se construiront les travaux des générations de scientifiques qui lui succéderont. S'attaquant à l'image brutale et primitive attachée par le public à l'Homme de Neanderthal depuis sa découverte, il souligne la proximité dans le temps de ce type d'hominidé par rapport au

³⁰² Bordes décrit trois impératifs principaux qui agissent de façon constante sur les industries humaines et leur évolution : d'abord le besoin de tel ou tel outil, ou au contraire l'abandon d'un outil, ensuite les qualités intrinsèques de la matière première, puisqu'elle conditionne les limites techniques, et enfin les traditions culturelles permettant de définir les industries. *Ibid.*, LIV, 419.

³⁰³ Dans un article paru dans les actes du colloque *Evolution after Darwin*, organisé par l'Université de Chicago pour son centenaire. Bordes (1959), 99-110.

³⁰⁴ Bordes donne l'exemple des industries moustériennes, où Peyrony aurait fait faire des pas de géant à la typologie en isolant une culture dite du moustérien de tradition acheuléenne, jusque là considérée comme antérieure au moustérien de type Quina par sa position stratigraphique dans certains sites, mais surtout par la crudité de son outillage comportant de nombreux bifaces, trait supposé archaïsant parce que rappelant l'industrie acheuléenne du paléolithique inférieur. Bordes signale deux sites où celle-ci se trouve pourtant soit en position supérieure, soit en inter-stratification. Toujours en comparant ces deux industries, dont les différences profondes en termes d'outillage sont évidentes, il distingue deux traditions culturelles, deux phylums pour le début du paléolithique supérieur, soit le périgordien (chatelperonnien-gravettien) et l'aurignacien. Pour Bordes, l'innovation technique ne peut se développer que si le milieu naturel et culturel y est réceptif : les inventions de Léonard de Vinci ne pouvaient donner naissance au sous-marin ou à l'avion au XVI^e siècle. Si les conditions sont favorables, on assiste à une explosion de variabilité technique qui relaie cette innovation. La première technologie de tir à distance, dont l'apparition inaugure le paléolithique supérieur, la sagaie et le propulseur, est typique de cette situation ; la prospérité qu'elle engendra permit l'apparition de l'art, manifestation d'une mythologie magico-religieuse, et d'une complexité sociale jusqu'alors inconnue.

nôtre : elle est la plus proche au niveau chronologique du paléolithique supérieur, et le hiatus technologique entre les deux, qu'énonçait Breuil, n'existe pas selon lui. Il s'appuie sur la disparité des endroits habités par les néanderthaliens en France (les grottes et les abris sous roche dans les vallées du Sud et de l'Est contre les sites de plein air de la plaine loessique du Nord) pour proposer une diversité culturelle des technologies employées par les moustériens. Ces différents *faciès*³⁰⁵ du complexe moustérien³⁰⁶, qui englobent un ensemble de groupes culturels, certains plus ou moins apparentés, ou même d'origines entièrement différentes, ne seront pas ordonnés sur une progression linéaire de type évolutionniste, bien qu'il observe une évolution technique à l'intérieur des phylums eux-mêmes³⁰⁷.

Réfutant l'argument qui explique ces variations par des adaptations saisonnières³⁰⁸, il rejette aussi l'explication chronologique³⁰⁹, puisque sur de nombreux sites, celles-ci sont interstratifiées sans présenter une progression qui soit commune à l'ensemble³¹⁰. Bordes propose d'établir des stratigraphies aussi minutieuses et exactes que

³⁰⁵ Ces groupes culturels sont le moustérien de tradition acheuléenne, le moustérien typique, le moustérien à denticulés et le moustérien de type Quina (du nom du site éponyme en Charente), duquel est déduit un sous-ensemble qui utilise le débitage de type Levallois, le moustérien de type Ferrassie.

³⁰⁶ Le complexe moustérien s'étend sur les deux premiers stades de la glaciation de Würm. Typologiquement, c'est une industrie à éclats, comportant des racloirs, des pointes, des outils denticulés et des bifaces. Techniquement, les éclats peuvent être de débitage Levallois ou non, et avoir, ou non, des talons facettés.

³⁰⁷ Comme le lien qu'il établit entre le moustérien de tradition acheuléenne et le périgordien.

³⁰⁸ Improbabilité du changement d'outillage au cours des saisons, permanence annuelle de l'occupation des grottes illustrée par l'étude des anneaux de croissances des dents et des andouillers de cervidés et l'épaisseur des couches d'occupations.

³⁰⁹ Le système typologique mis au point par F. Bordes sera contesté par deux chercheurs du monde anglo-saxon au cours d'affrontements épiques. L'Anglais Paul Mellars propose en 1965 dans *Nature* une classification chronologique linéaire à partir des séquences stratigraphiques les plus semblables trouvées dans le sud-ouest de la France, effort qui ne s'est guère révélé concluant, malgré des tentatives répétées par ce chercheur, dont la dernière date de 2005, toujours dans *Nature*. L'Américain Lewis Binford, l'un des fondateurs de cette *new archaeology* anglo-saxonne basée sur les rapports entre l'environnement et le développement des sociétés préhistoriques, tentera d'expliquer les variations des outils moustériens en termes d'adaptations fonctionnelles reliées à des usages spécifiques et exclusifs. Or les études de la tracéologie (l'observation de l'usure du tranchant au niveau microscopique) des outils moustériens démontrent plutôt le caractère polyvalent de la fonction de ces objets.

³¹⁰ Bien que des liens d'ancestralité techniques semblent relier des industries du paléolithique inférieur terminal comme le Micoquien, contemporaine du moustérien de tradition acheuléenne et les moustériens de type Quina et Ferrassie, Bordes n'en voit aucun pour les moustériens typique et à denticulés. Mais le lien entre le moustérien de tradition acheuléenne et le périgordien, pour lui incontestable (puisque leur zones d'expansion géographiques correspondent) et qui amène directement au paléolithique supérieur, pose la

possible, afin de distinguer les industries lithiques des sous-groupes qui en émanent, et d'établir des chronologies des différentes phases évolutives d'un phylum technologique. Il peut décrire ceux-ci en termes de pourcentages de fréquence, et comprendre l'évolution des cultures matérielles du paléolithique. Mais il faut d'abord établir la distinction entre deux rythmes évolutifs des cultures préhistoriques observables au niveau archéologique : linéaire (supposant une continuité culturelle) et buissonnante (se signalant par des emprunts extérieurs ou par le remplacement partiel ou total du type d'outillage lithique). Au niveau méthodologique, il serait ainsi possible de distinguer entre la continuité de traditions locales dont on peut suivre la séquence au plan stratigraphique en relation avec une compréhension de la géologie locale, par rapport à des séquences de technologies intrusives où la rupture culturelle semble trop immédiate pour que ce « progrès » soit d'origine locale. La mise en pourcentage des types d'outils permet de suivre le changement culturel en termes statistiques.

Abordant la question de la pensée symbolique, Bordes mentionne les nombreuses sépultures néanderthaliennes découvertes depuis un demi-siècle, dont la majorité semblent relever du moustérien de type Quina ou Ferrassie, mais dont certaines seraient plutôt associées à de l'outillage du moustérien typique. La présence de pigments minéraux sous forme de morceaux ou formés en « crayon » (dioxyde de manganèse, ocre rouge), en l'absence d'art pictural mobilier ou sur des parois rocheuses, est attribuée à la peinture corporelle et au traitement des peaux. Les stratégies de chasse semblent aussi liées aux groupes culturels : dans la grotte II du Pech de l'Azé, sur le même horizon géologique, se retrouvent des artefacts associés au moustérien denticulé et d'autres au moustérien typique. Le premier ensemble contient de nombreuses traces de consommation de cheval (majoritaire pour la région) alors que le second abrite surtout des restes de bovidés et de cerfs. Concluant que les temps moustériens présentaient une

question de l'identité de ses inventeurs. Malheureusement, en ce qui concerne cette industrie particulière, les seuls vestiges humains associés sont, au moment où Bordes écrit, des fragments de crâne d'un enfant trop jeune pour être identifiable en tant que néanderthalien ou au contraire anatomiquement moderne, provenant du site du Pech de l'Azé en Dordogne. Il fait également un lien de moindre importance entre le moustérien de type Quina et la retouche latérale caractéristique de l'aurignacien, bien qu'il concède que le caractère intrusif de cette industrie suppose que le lien se soit d'abord établi ailleurs qu'en France. Le moustérien de type Ferrassie aurait survécu quelque temps au début du paléolithique supérieur en Provence, mais aucune industrie subséquente ne peut être rattachée au moustérien typique ou à denticulés.

complexité insoupçonnée, Bordes soutiendra que les néanderthaliens formaient des groupes de 30 à 50 individus, et qu'ils savaient se défendre contre des prédateurs comme l'ours et le lion des cavernes.

Cette approche originale et méthodique, par l'usage de la quantification statistique des outils et des techniques, vient se fondre avec le renouveau d'une archéologie préhistorique modernisée par son recours aux sciences exactes et aux méthodes de datation absolue, et dont les interprétations sont renouvelées par l'intégration de l'étude du milieu écologique, la notion d'évolution buissonnante et le recours à l'ethnographie et à l'ethnologie pour construire des modèles d'organisation sociale.

Du point de vue théorique, ce modèle buissonnant est évidemment inconciliable avec le système lamarckien ; il se rattache tout au contraire à la théorie darwinienne. Cependant, du biologiste britannique le cadre seul est retenu et non l'interprétation qui le justifie : alors que, dans le système darwinien, le milieu extérieur impose ses exigences aux individus qui doivent, pour survivre, s'adapter et entraîne progressivement une diversification spécifique de plus en plus grande, le climat et le milieu extérieur n'ont aucun rôle pour rendre compte d'une diversification qui n'est en définitive, imputable qu'au « genre de vie », puisque d'une part, les mêmes industries se trouvent associées à des restes fauniques bien distincts, et que, d'autre part, des moustériens ayant vécu dans des milieux aussi différents qu'Aïn-Méterchem à Gafsa en Tunisie et La Ferrassie en Dordogne, présentent des similitudes aussi accentuées dans leurs industries³¹¹.

Bordes considère que les six types d'outillage moustérien se différencient sur une base culturelle³¹². Pourtant la variation que permet d'observer le graphique cumulatif n'est que de nature morphologique³¹³, ce qui ne permet pas de distinguer les changements de traditions techniques par convergence technologique de ceux qui sont dus à des traditions non intégrées aux traditions locales. Car l'unité d'observation (le type technologique) ne vaut qu'au niveau d'une chronologie technique, ce qui permet son universalisation rapide par des chercheurs d'Europe, d'Afrique du Nord et du Moyen-Orient³¹⁴, mais de peu d'utilité dans l'identification de groupes culturels précis. Au-delà de cette contradiction ontologique, c'est l'absence de rétroactivité entre un environnement spécifique et la sélection « culturelle » des adaptations les plus efficaces

³¹¹ Groenen (1994), 142.

³¹² Bordes (1953), L, 465.

³¹³ Groenen (1994), 143.

³¹⁴ Bordes lui-même identifie un moustérien de type Quina à Teshik-Tash, en Ouzbékistan, et du Quina, du moustérien typique et à denticulés à Yabroud, en Syrie.

de la technologie lithique qui constitue le défaut de cet appareil théorique qui se réclame de Darwin. De plus, les variations qui se regroupent dans les six faciès du complexe moustérien identifiés par Bordes coexistent sur un territoire durant des dizaines de millénaires sans avoir exercé d'influence notable l'une sur l'autre, ce qui contredit le relevé ethnographique relatif aux chasseurs-cueilleurs étudiés depuis le XVI^e siècle³¹⁵.

Bordes participe à la découverte sur deux sites excavés par Labrot en 1967-1968, soit le Piage et Roc de Combe : il y observe ce qu'il croit être deux interstratifications, ce qui rend possible la coexistence entre périgordiens anciens et aurignaciens. La conséquence est énorme pour les hypothèses concernant la transition qui suivront jusqu'à la fin du XX^e siècle : ces deux sites demeureront les seuls qui peuvent appuyer cette idée³¹⁶. Il n'est donc pas étonnant que la question de la transition entre paléolithiques moyen et supérieur fasse l'objet de plusieurs articles. Lors du centenaire de la découverte de Neanderthal³¹⁷, Bordes prononce un discours éclairant à ce sujet³¹⁸. Il fait porter l'objet de son allocution sur les dissonances entre les conclusions que tiennent l'anthropologie physique et l'archéologie préhistorique. Il s'attaque au postulat anthropologique devenu dominant en 1958 « qui semble admettre que l'Homme de Neanderthal n'est qu'un rameau latéral, desséché, disparu sans descendance³¹⁹ ».

En 1971, dans un article paru pour l'Unesco³²⁰, partant de la discontinuité totale entre les cultures et les hommes du paléolithique moyen et ceux du stade suivant, il présente trois hypothèses pour expliquer le passage au paléolithique supérieur :

1. *Une seule culture du paléolithique moyen est à l'origine de toutes les cultures du paléolithique supérieur, et doit avoir été constituée d'hommes anatomiquement modernes qui partageaient jusque là avec leurs voisins néanderthaliens la technologie moustérienne.*
2. *Une continuité culturelle sans continuité humaine, c'est-à-dire un remplacement des*

³¹⁵ Groenen (1994), 143.

³¹⁶ Jusqu'à la réouverture des fouilles au Piage en 2004 par une équipe de l'Université de Bordeaux qui tendent à infirmer les observations de F. Bordes.

³¹⁷ Célébré par une importante réunion scientifique internationale à Utrecht en 1958.

³¹⁸ Bordes (1958), 175-181.

³¹⁹ *Ibid.*, 175.

³²⁰ Bordes y récapitule les données en ce qui concerne l'Europe occidentale, l'Europe centrale, l'Asie, le Moyen-Orient, et l'Afrique, décrivant ainsi six régions où se serait produit le passage au paléolithique supérieur. Bordes (1971).

néanderthaliens par des homo sapiens qui poursuivent la même veine technologique (ici Bordes veut parler du périgordien, dont il considère l'homogénéité comme définitive), et rejette le concept avancé par Lynch (1966) qui considère le périgordien ancien (châtelperronien) comme un cul-de-sac évolutif, et qui nomme le périgordien supérieur « gravettien ».

3. *Une évolution culturelle et physique du paléolithique moyen au paléolithique supérieur, selon quatre scénarios :*
- a) *Sapiens* émerge de l'Homme de Neanderthal en un seul point géographique et submerge les populations antérieures.
 - b) *Sapiens* émerge de l'Homme de Neanderthal en divers points géographiques.
 - c) Des pré-néanderthaliens émergent en un seul point à la fois. Les néanderthaliens et les *Homo Sapiens* coexistent au long du paléolithique moyen.
 - d) Des pré-néanderthaliens émergent en plusieurs endroits à la fois. Les néanderthaliens et les *Homo Sapiens* coexistent au long du paléolithique moyen.

Un événement majeur qui se produira à la fin de sa vie permet de se faire une idée, en ce qui concerne sa position à propos de la transition entre paléolithique moyen et paléolithique supérieur : il s'agit de sa réaction à la découverte du néanderthalien en contexte châtelperronien, à Saint-Césaire (Charente) par F. Lévêque, en 1979 sur le site de la Butte à Pierrot. En mai 1981 dans la revue *La Recherche*, il fait paraître un article répondant à la publication de cette découverte³²¹, où il énonce ses réserves quant à cet événement qui invalide une partie de ses conceptions scientifiques, soit le concept de périgordien, qu'avait forgé Peyrony, et que Bordes avait repris inlassablement au cours de sa carrière dans ses travaux portant sur la question ; le ton en est donc suspicieux, sinon agressif. Bordes attaque d'abord les conditions de la découverte, parlant d'exhumation en petit comité qui aurait pu commettre des erreurs en ce qui concerne la position stratigraphique des vestiges. Il s'appuie pour cela sur la découverte de Combe-Capelle effectuée au début du XX^e siècle par le Suisse O. Hauser, et que Marcellin Boule avait formellement identifiée en tant qu'*Homo sapiens*, accompagné d'outils alors considérés comme aurignaciens par Breuil, cette industrie incluant aussi à l'époque le phylum que Peyrony nommera périgordien.

Pour Bordes, cette donnée, plus l'impossibilité pour les stades moyens et supérieurs du périgordien d'avoir été l'œuvre des néanderthaliens étant données les datations qui y sont associées (le périgordien supérieur ou gravettien commence vers 29-

³²¹ Bordes (1981).

27 000 ans av. J.-C., soit bien après leur disparition) suffit pour contredire l'interprétation de la découverte de Saint-Césaire³²². La réponse des découvreurs de Saint-Césaire, soulignant l'obsolescence croissante du concept de périgordien (qui sera abandonné définitivement par son épouse au cours de années 1980 devant des problèmes chronologiques qui le rendent inutilisable), et remettant en question la validité de l'interprétation des vestiges exhumés à Combe-Capelle avec les travaux de trois anthropologues physiques, démontre la fragilité de l'argumentaire de Bordes. En fait, l'homme mène ici un combat d'arrière-garde contre une découverte, qui malgré son caractère encore isolé à ce jour, a trouvé un contexte favorable, s'intégrant parfaitement à la tendance favorable à la réhabilitation de Neanderthal entamée par les préhistoriens européens depuis le milieu du XX^e siècle, et paradoxalement, dont Bordes lui-même avait été un important protagoniste.

3.4 Georges Laplace et la polymorphie des complexes leptolithiques

Georges Laplace est né en 1918 dans le Béarn, d'une famille modeste, dont le père était contrôleur à la S.N.C.F. Après l'école normale de Lescar, il obtient son brevet d'instituteur en 1938. Mobilisé en 1939-1940, il occupe un poste d'instituteur en 1941, mais rejoint la résistance en 1943³²³. Après la guerre, il entreprend des études

³²² Compte tenu de son argumentation, il propose quatre hypothèses : a) l'Homme de Saint-Césaire, trouvé sans sépulture, aurait été victime d'anthropophagie, et Bordes demande de vérifier s'il n'y aurait pas des marques de décarnisation sur les ossements ; b) s'appuyant sur le sexe féminin du sujet, il s'agirait d'un cas d'exogamie entre modernes et néanderthaliens ; c) Pierrette (ce sera son nouveau nom) est un cas de métissage entre les deux groupes ; d) l'usage du moustérien semble avéré au Moyen-Orient pour des groupes d'hommes anatomiquement modernes au paléolithique moyen, Bordes propose le même scénario pour l'Europe de l'Ouest.

³²³ D'abord l'O.R.A. (Organisation de Résistance de l'Armée) après l'invasion de la zone sud, comme lieutenant d'instruction et d'opérations dans le Vercors, le Dauphiné et la Savoie, puis l'année suivante sur le front des Alpes avec la 25^e Division Alpine. Il est un de ceux qui arrivent à s'échapper de l'enfer qu'était devenu le maquis du Vercors lors de sa destruction par les troupes allemandes, et cette expérience, en plus d'en avoir fait un blessé de guerre (il rencontre François Bordes lors de sa convalescence, soigné au même hôpital) le marquera profondément pour le reste de son existence. Il réussira miraculeusement à s'enfuir vers la Drôme, où le secrétariat de la mairie de la commune de Dieulefit dans la Drôme lui fournit des faux

universitaires à Bordeaux et à Toulouse en 1947, et obtient sa licence es lettres l'année suivante. S'intéressant à la préhistoire d'abord en amateur, dans sa région du sud-ouest par l'entremise de ses amis, l'abbé de Barandiaran et Louis Méroc, il concrétise ensuite cette passion en entrant au C.N.R.S. comme attaché de recherche en 1950. Il y fait la rencontre de l'abbé Breuil, qui le prend sous son aile (Breuil, qui fut très proches de certains préhistoriens italiens avant la guerre espère alors pérenniser ce réseau de relations transalpines) et l'envoie à l'École française de Rome, Laplace est diplômé de l'Institut en 1959. Revenant travailler avec l'équipe de Breuil, il présente sa thèse de doctorat d'État ès sciences naturelles intitulée *Recherches sur l'origine et l'évolution des complexes leptolithiques*, en 1961³²⁴.

Depuis un siècle, l'étonnante diversité de l'outillage de la fin du paléolithique moyen et du début du paléolithique supérieur, trouvé dans le sud-ouest de la France, attire l'attention des chercheurs. Certains outils présentent de troublantes similitudes avec des industries postérieures, ou des caractères de mixité avec des industries contemporaines, sans compter que plusieurs sont inclassables. Denise de Sonneville-Bordes attribue cette diversité à des mélanges stratigraphiques naturels³²⁵ ou artificiels³²⁶. L'approche de Henri Delporte qui s'inscrit à l'époque dans la continuité de l'approche historico-culturelle de Peyrony, propose une mixité des assemblages entre traditions périgordiennes et aurignaciennes, à laquelle Laplace oppose le caractère déjà composite du châtelperronien (correspondant au périgordien inférieur), puisqu'il présente des outils considérés comme nettement aurignaciens. Alors que Bordes avait maintenu le biphylétisme de Peyrony comme approche globale de la transition entre paléolithique moyen et paléolithique supérieur, Laplace y voit un ensemble multiforme. Dans sa thèse de doctorat³²⁷, c'est à la

papiers, et il rejoint ainsi l'armée régulière.

³²⁴ *Données biographiques obtenue avec l'aimable collaboration de Mme Christine Cabon, secrétaire particulière de Georges Laplace, qui a numérisée l'ensemble des publications de celui-ci et les a gracieusement fournies à l'auteur du mémoire lors d'une visite à son domicile en compagnie de F. Lévesque à l'automne 2005.*

³²⁵ Phénomènes géologiques et pédologiques postérieurs à la déposition.

³²⁶ Du fait d'erreurs dans la fouille ou dans la classification des vestiges par les préhistoriens.

³²⁷ En 1961 paraissent ses *Recherches sur l'origine et l'évolution des complexes leptolithiques*. L'ouvrage se divise en deux parties. D'abord une explication de la méthodologie de la typologie analytique, centrale à la classification des industries. La seconde partie des *Recherches sur l'origine et l'évolution des complexes leptolithiques* concerne la description de l'hypothèse du *synthétype aurignaco-périgordien* – une

fois pour une révision du paradigme et de la méthodologie qu'il se penche sur cette question en examinant les principales théories de la préhistoire française.

Laplace s'intéresse à la transition entre paléolithique moyen et paléolithique supérieur à travers le prisme de la leptolithisation des industries, c'est-à-dire l'augmentation de la fréquence de l'outillage de type laminaire au cours des temps préhistoriques. Bien qu'il soit un élève de Breuil, il attribue une origine européenne aux industries de l'aurignacien à partir des industries de transition du paléolithique moyen³²⁸ et à travers une vision déterministe des cycles évolutifs³²⁹. Reprenant le terme d'industries polymorphes, Laplace décrit un processus d'« enrichissement des formes nouvelles accélérées au châtelperronien, puis différenciées par spécialisation homogènes mais appauvries³³⁰ ». Autrement dit, les éléments qui vont constituer les industries du paléolithique supérieur, sont déjà présents dans le développement lent qui le précède au cours des paléolithiques inférieur et moyen. Après une phase d'accélération de la spécialisation, ce tronc commun donnera naissance aux industries à l'outillage plus limité en termes de variabilité au profit d'un raffinement technique obtenu de plus en plus par des méthodes standardisées. La découverte de pré-néanderthaliens dont les traits ne sont pas encore ceux des néanderthaliens classiques ainsi que celles d'industries au Mansourah en Afrique du Nord par Laplace en 1953, qui présentent une grande variété des méthodes de taille utilisées ultérieurement au paléolithique moyen et supérieur, l'amène à formuler l'hypothèse d'un *polymorphisme de base* des formes autant culturelles que biologiques. Laplace s'inspire ici des travaux de l'archéologue italien A.C. Blanc sur les applications de la notion de cosmolyse en préhistoire dans les années 1920 et 1930, qu'il rencontre lors de son séjour en Italie lors de ses études. *La cosmolyse*

désigne en biologie les processus cycliques d'effervescence créatrice puis de spécialisation en divers rameaux. Ces phases de spécialisation correspondant à un éloignement du point d'origine, à

dynamique générale de succession des complexes industriels (1966).

³²⁸ Comme le châtelperronien.

³²⁹ Cette conception rappelle la *théorie des équilibres ponctuels* que présentera le paléontologue américain S.J. Gould en 1972, avec cette notion de sauts évolutifs, qui s'oppose à l'adaptationnisme orthogénique, reporté ici sur la préhistoire.

³³⁰ Bon (2002).

l'image de la théorie des centres génétiques de N. Vavilov³³¹.

Le terme de *synthétype* est emprunté aux travaux, parus en 1956, des biologistes Crusafont-Pairo et Truyols-Santoja, portant sur l'application d'une nouvelle méthode biométrique dans leurs recherches sur l'évolution des carnivores rissipèdes où,

renonçant à utiliser le vocabulaire habituel de la systématique pour désigner les formes archaïques hautement polymorphes et créent le terme de *synthétype*. Pour ces chercheurs, les caractères fondamentaux différenciant les espèces, les genres et les familles, apparaissent simultanément chez les mêmes individus dans le *synthétype*. Précisons bien que ces caractères sont le fruit d'un foisonnement mutationnel antérieur à la formation des groupes distincts, et que ce n'est que le phénomène de ségrégation postérieure qui leur donnera leur valeur spécifique³³².

Pour Laplace, une culture (et son psychisme propre) est une réponse évolutive à la pression exercée par le milieu³³³. Il distingue également, dans l'outillage lithique, les pièces très frustes et polyvalentes³³⁴ qu'il nomme le substrat, et les pièces spécialisées « qui impriment leur marque à la culture étudiée ». La modification des conditions

³³¹ Bon (2002). Vasilov est un agronome et un généticien russe, mort en prison en 1943, victime du lyssenkisme pour avoir « défendu la science bourgeoise de la génétique ». Développant sa théorie en 1926 au congrès international de génétique de Berlin à partir de la vaste collection de plantes cultivées des cinq continents qu'il a rassemblées à Leningrad, sa méthode originale consiste d'abord à identifier les taxons par leurs caractéristiques morphologiques, cytologiques, génétiques, etc. Localisant les variétés au niveau géographique, il en cherche les zones de concentration les plus importantes, considérées comme les foyers d'origine de celle-ci. Ces centres d'origine présentent une grande diversité et des allèles dominants, l'éloignement de ceux-ci marquerait une diminution de la diversité et une fréquence croissante des allèles récessifs, causée par l'isolement géographique et la dérive génétique. Vasilov concevait également l'existence de centres génétiques secondaires. Une sélection de ses écrits n'est parue en anglais qu'en 1951, avec une carte illisible. Ses idées ont été popularisées en France par Haudricourt et Hédin dans une synthèse qui a fondé l'ethnobotanique française (1943, 1987). Chauvet, M. (1998). Le préhistorien Alberto-Carlo Blanc s'en inspire pour proposer le concept du polymorphisme originaire des formes biologiques et ethnologiques, basé sur le constat de l'existence, dans de nombreuses formes archaïques, d'un mélange originaire (ou génétique) des structures de développement préluant aux caractères de spécialisation. C'est pourquoi entités et groupements biologiques et ethnologiques paraissent avoir acquis leurs formes distinctes actuelles à travers un processus de ségrégation des caractères et des éléments qui coexistaient primitivement dans les formes archaïques. Cette modalité de l'évolution fut érigée en principe général (lyse), applicable au devenir du monde biologique et humain (cosmolyse). De tout ce qui précède dérivent encore une évaluation critique des méthodes couramment appliquées dans la recherche historico-évolutive, une nouvelle position méthodologique des rapports intercurrents entre les sciences biologiques et ethnologiques et leur paléodisciplines correspondantes, et enfin, la définition d'une méthode de recherche génétique et historique des entités et des groupements biologiques et ethnologiques.

³³² Laplace (1966), 265.

³³³ Laplace (1960), XX, 24-26.

³³⁴ Il semble ici associer malgré lui le style et la fonction.

environnementales entraîne la disparition des pièces spécialisées au profit du substrat d'où émergeront de nouveaux types spécialisés, ou alors leur prolifération sous quelques formes hyperspécialisées, « qui sonnent le glas du rameau évolutif³³⁵ ». Contre l'explication migrationniste, il propose une évolution *in situ*, à partir de centres génétiques et culturels au nombre limité. L'ethnie est donc au centre de la définition des sociétés humaines, « évoluant en parallèle, plus ou moins rapide³³⁶ ». Cette isolation des groupes est toutefois compensée par des lois de l'orthogenèse qui commandent partout un devenir semblable, soutient-il. Le lamarckisme semble éclairer sa relecture évolutionniste de l'histoire culturelle. Ce complexe aurignacien³³⁷ qui prend place, suivant le processus

³³⁵ Laplace (1960), XX, 24-26.

³³⁶ *Idem*.

³³⁷ Cinq phases se succèdent lors de la transition en regroupant les industries suivantes :

1-Phase préapogéique d'immobilité relative : paléolithique inférieur et paléolithique moyen. Période antérieure au leptolithique, caractérisé par un développement lent et continu, que l'on peut diviser entre « une longue phase de relative immobilité évolutive » et l'apparition progressive d'outils nouveaux (burins et grattoirs de tous types, pièces à dos marginal ou épais généralement sur éclat) qui s'ajoutent au substrat des industries antérieures (racloirs, pointes, bifaces, denticulés des divers complexes pré-moustériens et moustériens, notamment du moustérien de tradition acheuléenne).

2-Phase préapogéique d'accélération brusque : moustérien de tradition acheuléenne et les industries du châtelperonnien ancien. Augmentation notable des productions laminaires (burins, grattoirs, pièces à dos marginal ou épais pouvant passer au type de Châtelperonnien) et régression corollaire des attributs classiques du moustérien de tradition acheuléenne (principalement les racloirs et les bifaces) dans des ensembles industriels progressivement envahis par les denticulés et les abrupts de l'infra-substrat. L'accélération du processus évolutif, caractérisée par une contradiction dialectique croissante entre le groupe de formes leptolithiques et le groupe des formes de l'infra-substrat annonce un bond mutationnel.

3-Phase apogéique nodale : regroupe les niveaux supérieurs du châtelperonnien. Cette accélération marquée lors de la phase antérieure permet la cristallisation « d'un complexe industriel défini par une structure spécifique et une certaine instabilité, caractérisé par l'association de grattoirs à museau, de grattoirs carénés, de pièces à dos marginal et de pièces à dos épais (association caractéristique) en proportion restreintes et relativement équivalentes ». Cet ensemble, qui unit ainsi le châtelperonnien ancien et subévolué, constitue le synthétype indifférencié. Laplace signale également à ce stade du processus que se manifestent les premiers outils fabriqués en os, principalement des pointes, dont le développement serait lié à l'usage de la première arme de jet, le propulseur et la sagaie.

4-Phase apogéique de différenciation : châtelperonnien et proto-aurignacien. Retour de la variabilité et « rupture de l'équilibre de l'association caractéristique dont les éléments apparaissent articulés de façon singulière dans chacun d'eux, phénomènes consécutifs au déclenchement d'un processus de ségrégation et de spécialisation ». Il s'agit d'un phénomène d'éclatement des ensembles homogènes de la période antérieure. Il faut ici faire une équivalence entre le mot différenciation employé par Laplace et celui de spéciation en usage dans les disciplines biologiques. En ce sens, on peut dire que Laplace poursuit beaucoup plus loin la démarche néo-évolutionniste en archéologie préhistorique que ce qu'avait revendiqué Bordes dès 1955. Cette phase correspond au synthétype différencié avec six types de complexes, dont deux sont qualifiés de proto-aurignacien (les autres étant constitués par de l'outillage de type châtelperonnien évolué ou final), voit se poursuivre le développement des techniques sur support osseux, toujours dans la fabrication de pointes de projectiles dont les types se multiplient.

dialectique énuméré plus haut, subira des phénomènes de sénescence, précurseurs de leur extinction ou de leur mutation : archéologiquement on observera en conséquence « des perturbation de la structure élémentaire et notamment de l'articulation des classes, présence de formes récurrentes, inflation des formes spécialisées ou invasion du substrat³³⁸ ». Laplace suppose la possibilité d'étendre son modèle à d'autres transitions entre complexes industriels.

Pour lui, il semblerait plutôt qu'à partir de plusieurs foyers dans l'ensemble de l'Ancien Monde se soient dispersées des *traditions techniques* selon le modèle évoqué plus haut, « en radiation rapide d'extension variable et de buissonnement de la première phase de l'Aurignacien typique, puis la formation de faciès régionaux progressivement réduits et individualisés de la phase évoluée³³⁹ ». En examinant les rapports entre la théorie des centres génétiques de Vavilov et la répartition des complexes du synthétype indifférencié et ceux de la phase subséquente, il constate que les sites relatifs au premier stade forment un noyau « confiné au Périgord », alors que les endroits où l'on trouve des vestiges datant de la seconde période couvrent une aire géographique beaucoup plus considérable, allant du Poitou au nord-ouest de l'Espagne, jusqu'à la région des Préalpes vénitiennes³⁴⁰. Ce constat permet de le ranger, comme Bordes, parmi les partisans du multirégionalisme, c'est-à-dire parmi ceux qui estiment que l'Homme moderne est issu d'une convergence évolutive originant de plusieurs foyers d'émergence.

À partir des années 1950, l'extension du principe des listes-types (que Bordes avait établi pour le moustérien) à d'autres technocomplexes préhistoriques se

5-Phase apogéique de spécialisation : aurignacien classique et proto-gravettien. Cette période voit se mettre en place : « une ségrégation et de spécialisation des caractères structuraux et morphologiques, marqués par l'apparition de complexes industriels à plasticité évolutive plus réduite, dont le relatif appauvrissement typologique est souvent compensé par des perfectionnements techniques qui les portent à un haut degré de spécialisation ». Laplace (1966), 265.

³³⁸ *Ibid.*, 269.

³³⁹ *Ibid.*, 269. On notera ici l'usage des termes *qu'avait utilisés Bordes*.

³⁴⁰ Pour Laplace, il y aurait ainsi eu six centres d'expansion de synthétypes reliant le paléolithique moyen local aux complexes industriels du paléolithique supérieur : le synthétype atlantique ou franco-cantabrique, le synthétype méditerranéen central ou italique, le synthétype méditerranéen oriental ou moyen-oriental, un synthétype d'Europe Centrale, un synthétype du plateau des steppes ou d'Europe orientale et enfin un synthétype de l'Ordos ou d'Asie orientale.

généralise³⁴¹. Les tentatives se multiplient alors pour harmoniser les taxonomies en usage en archéologie préhistorique : le congrès de Burg-Wartenstein adopte un accord qui prévoit un ordre de complexité descendant : le *complexe industriel* (ex. : le magdalénien), l'*industrie* (le magdalénien IV), la *phase* (ex. le magdalénien IVa) et l'*horizon archéologique* (ex. le magdalénien IVa, foyer)³⁴². Cette multiplication est liée au caractère régional de chaque liste qui doit « tenir compte de la province préhistorique à laquelle elle s'applique et de la période qu'elle veut y embrasser³⁴³ ». Mais ce facteur de cohérence limite aussi au niveau synchronique le raccord entre données à une échelle géographique plus étendue, et au niveau diachronique entre outillages similaires mais d'époques différentes. Ce problème préoccupe Laplace³⁴⁴ qui, dans le cadre de son étude du mésolithique, « devient persuadé que la compréhension du phénomène mésolithique ne peut survenir que dans la perspective d'un paléolithique supérieur dans lequel il serait inclus, nous avons abordé l'examen des industries à lames et lamelles, en général, d'Europe et d'Afrique du Nord³⁴⁵ ». Il oppose à la typologie morphologique³⁴⁶ de Bordes, sa propre *typologie analytique*, analyse systématique des caractères sans attribution d'une désignation morphologique *a priori*³⁴⁷. Il s'oppose ainsi fortement aux diagrammes cumulatifs de la méthode développée par Bordes, puisqu'elle est basée sur une identification empirique d'outils (caractérisés de façon générale). À celle-ci, il oppose

³⁴¹ Denise de Sonneville-Bordes et J. Perrot en établissent une pour le paléolithique supérieur de l'Europe occidentale en 1953 ; A.C. Althin pour le mésolithique de la Scandinavie l'année suivante ; Escalon de Fonton et H. de Lumley pour l'épipaléolithique de la Méditerranée en 1955 ; J. Roques en propose une pour l'épipaléolithique du Maroc en 1959 ; J. Tixier pour l'épipaléolithique du Maghreb en 1963 ; J. Rozoy pour l'épipaléolithique franco-belge en 1967 ; J. Fortea Perez pour l'épipaléolithique méditerranéen espagnol en 1973. Groenen (1994), 145-146.

³⁴² Nenquin (1968), VIII, 294-296.

³⁴³ Tixier (1967), in Bishop et Clark (1967), 781, cité in Groenen (1994), 143.

³⁴⁴ Il s'attaque ici à un problème récurrent pour le demi-siècle qui suit la Deuxième Guerre mondiale : construire une méthodologie d'analyse typologique des industries lithiques. L'approche de Laplace s'inspire donc directement des sciences naturelles, en proposant des types primaires d'outils basés sur les caractères techniques et morphologiques réunis en classes et en 15 grands groupes typologiques selon des thèmes morphologiques et techniques généraux.

³⁴⁵ Laplace (1957), IV, 134, in Groenen (1994), 146.

³⁴⁶ Basée sur le décompte d'outils empiriquement considérés comme des assemblages de traits spécifiques.

³⁴⁷ Approche dont il revendiquera la paternité contre ce qu'il considère comme le plagiat de sa méthodologie par Leroi-Gourhan (*la morphologie analytique* : 1966) et le préhistorien américain H.L. Movius (*the attribute analysis* : 1968) ; Laplace (1977), 1343.

une caractérisation des types de retouche sur l'artefact lui-même, « par une typologie analytique propre à dégager les grands complexes industriels, étudier les mécanismes d'évolution interne de ces complexes, les phénomènes de mutation permettant de les grouper en familles, et pour conclure, tenter de préciser les lois de l'évolution des formes et des structures³⁴⁸ », qui limiterait au maximum le risque d'interprétation lors de la classification des artefacts lithiques. La typologie analytique

s'applique à rechercher l'organisation, la structure des ensembles industriels, à définir les répartitions d'ensembles industriels semblables, et à étudier leur processus évolutifs, grâce à la mise au point d'analyses statistiques basées sur les calculs de probabilités (khi2...) et l'analyse des correspondances. L'analyse structurale s'attache à montrer l'organisation des caractères ou groupes de caractères dans les ensembles industriels, ce qui permet de les définir et de les comparer. Des séquences structurales sont établies, une analyse structurale comparée a été mise au point (Laplace-Livache, 1975). Les processus évolutifs sont décelables par la même batterie de tests statistiques. L'analyse factorielle des correspondances trouve une source variée dans la base de données qu'offre la Typologie Analytique³⁴⁹.

La complexité du système typologique de Laplace s'explique par la distinction entre types primaires et secondaires, transposée sur les graphiques en escalier (blocs indices) pour chacune des industries analysées afin de dégager sa structure essentielle, sa structure élémentaire et sa structure développée. Chaque industrie présente ainsi une structure graphique spécifique, dont la répétition implique l'appartenance commune à un même complexe industriel. Rapportées sur la ligne évolutive de ces complexes, les structures spécifiques permettent d'identifier une trajectoire progressive continue, ou au contraire une rupture dans le *continuum* culturel.

L'usage de cette méthodologie engendrera une complexification encore plus grande de la catégorisation de l'information. « En 1972, la grille des ordres de retouches compte six catégories, celles des groupes typologiques seize catégories, et celle des types primaires, cent quarante-trois catégories³⁵⁰ ». Le niveau d'exhaustivité poursuivi s'obtient au prix d'un alourdissement de l'enregistrement et du maniement des données. Mais, alors que la typologie stratigraphique de Bordes « aboutit de fait à volatiliser le tout

³⁴⁸ *Idem.*

³⁴⁹ Livache (1989), I, 30.

³⁵⁰ *Idem.*

concret en concepts abstraits, la typologie analytique permet de rendre compte rationnellement de la structure et du mouvement du réel considéré³⁵¹ ». À la validité régionale des dénominations des industries par Bordes, s'oppose le caractère unitaire du système typologique de Laplace, qui lui donne des ambitions universalistes.

Rien ne s'oppose à ce que l'on s'efforce d'élaborer une liste typologique valable pour toutes les industries lithique en général indépendamment de leur âge et de leur distribution. Le succès de cette entreprise permettrait non seulement une meilleure compréhension entre spécialistes, mais encore de déceler, lorsqu'ils existent, des phénomènes de convergences ou de récurrence que l'on ne peut nier *a priori*³⁵².

Il s'agit d'identifier la dynamique générale de l'évolution technique des sociétés préhistoriques – entreprise commune à l'ensemble de la discipline à cette époque, que favorise justement l'usage des premiers appareils informatiques³⁵³. Mais son approche aussi singulière soit-elle, et malgré les éléments en commun avec celle de Leroi-Gourhan et de Bordes, Laplace n'aura pas fondé une école aux dimensions comparables en France³⁵⁴, alors que dans les deux pays voisins au sud, l'Espagne et l'Italie, il aura une tout autre portée sur la recherche en archéologie préhistorique.

Plusieurs critiques lui seront adressées relativement à l'hermétisme de son vocabulaire, dû à la grande quantité de néologismes qu'il crée et à son système de notation des attributs (traits spécifiques à tel type de taille de la pierre ou de retouche). Ces formules nouvelles en termes qualitatifs et quantitatifs se justifient par l'originalité et

³⁵¹ Laplace (1966), 70, 193-201.

³⁵² *Idem*.

³⁵³ Le techno-positivisme qui caractérise l'épistémologie des sciences humaines au cours des années 1950-1970 relance ainsi paradoxalement, la recherche de *lois générales* dans le style des scientifiques du milieu du XIX^e siècle, ce commentaire pouvant ainsi s'appliquer pour les trois chercheurs auquel est consacré ce mémoire.

³⁵⁴ Dans un ouvrage paru après sa mort, Laplace écrit sur cette mise à l'écart causée par les conflits ouverts et parfois explosifs entre lui et François Bordes ainsi que son épouse, Denise de Sonnevill-Bordes, et par le plagiat dont aurait souffert la renommée de ses travaux au profit des préhistoriens H. L. Movius et surtout A. Leroi-Gourhan. Marginal dans son propre pays, académiquement reclus dans les Pyrénées, il fonde le Centre de recherche de Palethnologie stratigraphique d'Arudy en 1970, au Pays basque. Dans le nord de la péninsule ibérique, à Barcelone et à Vittoria dans le pays basque espagnol, ainsi qu'en Lombardie et à Bologne, dans le nord de la péninsule italienne, la typologie analytique a gagné une solide légitimité, et elle est toujours au centre de nombreux travaux actuellement en cours, bien que certains collaborateurs de la première heure considèrent qu'il y ait eu parfois dans certains cas, déformations de ses concepts originaux.

la dimension multidisciplinaires des concepts élaborés, mais l'opacité du système de notation en rebutera plus d'un. Denise de Sonneville-Bordes, dans sa critique de l'article paru dans la revue allemande *Quartär*³⁵⁵, le reprocha de façon virulente. Mais la critique que Laplace adresse à la nomenclature, la confusion entre catégories classificatoires distinctes (la coexistence morphologique) dans la dénomination de type, utilisé comme marqueur chronologique à base stylistique, n'est pas repoussée sur le fond de sa validité heuristique par Sonneville-Bordes³⁵⁶. D'autres critiques sont plus réceptifs à cette notion, comme Henri Delporte, et surtout le belge J. Nenquin, louangeant « le travail extrêmement fouillé, logique et précis de M. Laplace répond à un besoin impérieux qui s'est fait sentir depuis pas mal d'années déjà, celui de plus de clarté dans les méthodes d'analyse typologique des industries lithiques³⁵⁷ ». Le conflit qui ira croissant avec les époux Bordes, qui rejettent ses *a priori* théoriques et ses apports méthodologiques pour des raisons de moins en moins paradigmatiques et de plus en plus personnelles sera un des facteurs dominants de la marginalisation de Laplace par rapport à la communauté préhistorienne française, alors que ses travaux sont plutôt bien reçus ailleurs en Europe. Delporte souligne ainsi l'écho positif reçu en Italie par les chercheurs Broglio et Cardini, et qui met l'accent sur ce retour au darwinisme vrai, où le déterminant numéro un est le milieu, et non la compétition extra ou intra-spécifique, que suit la Préhistoire en quête de légitimité scientifique au cours de cette période néo-positiviste.

Que conclure de cette longue analyse ? Tout d'abord, conclusion de M. Laplace, les industries leptolithiques évoluent sur place sous l'action du milieu et non du fait d'invasions, et l'auteur insiste en illustrant la liaison qui selon lui existe entre l'évolution des industries et des variations climatiques. Il est évident que, sur ce point, nous sommes parfaitement d'accord avec lui, ayant été parmi les premiers à combattre le mythe des invasions et à relier le processus d'évolution des

³⁵⁵ Sonneville-Bordes (1967), 233-237.

³⁵⁶ Il faut dire que cet élan vers une méthode analytique des outils lithiques, conjugué au développement de la taille expérimentale, permettra d'aboutir à une connaissance des processus et des techniques de fabrications qui caractérisent l'approche archéologique contemporaine des technologies préhistoriques. La reconstitution de la chaîne opératoire offre la possibilité de situer chronologiquement les vestiges par leur position dans un phylum technique donné, mais aussi parfois d'évaluer les modes d'approvisionnement de matières premières, l'extension du territoire occupé, la saisonnalité de l'exploitation de ses ressources et l'existence potentielle de réseaux d'échanges avec d'autres groupes.

³⁵⁷ Nenquin (1968), VIII, 294-296. Ce dernier, qui observe la convergence des travaux d'un autre préhistorien, J. Tixier, avec les idées de Laplace, se permet même de considérer parfois la trop grande simplicité de certaines variables classificatoires de son système en les comparant à celles de Tixier.

industries paléolithiques aux variations des conditions mésologiques³⁵⁸.

Entre 1958 et 1961, un débat³⁵⁹ s'intensifie entre Laplace et Denise de Sonneville-Bordes à propos du périgordien II, que Laplace rattache à l'aurignacien, *a contrario* de la thèse de Peyrony, que les Bordes soutiendront jusque dans les années 1980. Les travaux de Laplace attaquent clairement le concept même de périgordien, qu'il finira par faire disparaître en redéfinissant le paléolithique supérieur initial. Pour Laplace, le concept de périgordien de Peyrony ne tient plus la route devant la preuve stratigraphique établie à Laugerie-Haute du caractère postérieur du périgordien II par rapport au périgordien supérieur³⁶⁰, malgré les efforts des disciples de Peyrony pour le sauver. Laplace propose l'articulation évolutive entre l'industrie châtelperronienne et un proto-aurignacien qui précède l'aurignacien classique identifié en 1907 par Breuil³⁶¹.

François Bordes y répond par une critique sévère dans *L'Anthropologie*³⁶² en 1963. Après un résumé très schématique des propositions principales de Laplace, Bordes affirme qu'il se gardera d'en critiquer le cadre théorique général (la théorie des centres génétiques de N. Vavilov), théorie « qui peut avoir ses mérites, mais dont les défauts sautent immédiatement à l'œil ». En effet, l'essentiel de l'argumentation de Bordes portera sur la typologie et la classification chrono-stratigraphique des outils lithiques. Réfutant d'abord le concept de *polymorphisme de base*, il nie la présence naturelle d'artefacts périgordiens dans des couches aurignaciennes et vice-versa, résultant d'après lui de la mésinterprétation par Laplace de la véritable position stratigraphique d'outils (mélange naturel de couches ou causé par le fouilleur lui-même). Mais Bordes critique aussi ce qu'il croit être son incapacité à reconnaître entre des outils denticulés et des silex brisés par le gel ou concassés, sans compter que Laplace se sert de résultats de fouilles vieux de plus de quarante ans. C'est une controverse plus large portant sur l'usage des statistiques en archéologie préhistorique qui émerge à la conclusion du texte : Bordes

³⁵⁸ Delporte (1967), LXXI, 291-301.

³⁵⁹ Laplace (1958-1961), V, 153-240.

³⁶⁰ Laplace (1963), XXIV, 24-26.

³⁶¹ *Idem*.

³⁶² Bordes (1963), LXVII, 299.

reproche à Laplace de ne pas dégager « ce qui est important et caractéristique de ce qui est accidentel ». Car pour Bordes il n'y a pas de catégories intermédiaires ni *a fortiori* progressives entre les ensembles industriels déjà identifiés par la discipline, puisqu'il ne croit pas à la continuité entre périgordiens anciens et supérieurs et l'aurignacien, comme le prônait Peyrony. Les objets en faibles proportions mais dont la découverte se multiplie, et qui sont signes d'une récurrence susceptible d'interprétations phylogéniques entre industries pour Laplace, ne sont donc pour Bordes, par leur insignifiance quantitative, que des accidents dus aux phénomènes géologiques et climatiques postdépositionnels, ou des cas de ramassage des populations préhistoriques postérieures. Bordes et son épouse n'accepteront pas cette hypothèse d'une extension du synthétype dans l'espace-temps, et leurs revue critique des arguments de Laplace allait inaugurer un conflit permanent entre les deux hommes³⁶³, qu'un passé de résistants (bien que d'obédiences politiques distinctes) et une relative amitié (ils avaient travaillé ensemble à de nombreuses reprises au cours des années 1950) n'avaient pu empêcher d'éclorre. La réplique de Laplace le démontre bien. « De nouvelles observations et découvertes ayant partiellement ruiné la théorie de Peyrony, nous devons reconsidérer les faits sans idées préconçues³⁶⁴ » car le fond de l'argumentaire de Bordes tient essentiellement à la protection du concept de périgordien de Peyrony et au maintien de la terminologie qui en est issue. Bordes recourt, dans sa critique, à l'anecdote pour justifier les ponts phylétiques entre complexes industriels. Laplace n'est pas d'accord et le dit.

Quant à nous, compte tenu de la probabilité de quelques cas de mélange, la fréquence de ces présences, confirmées par des fouilles modernes, nous surprend trop pour que nous jugions satisfaisante l'explication par la fabrication accidentelle ou le ramassage. Nous avons tenté de rendre compte des faits par une conception que nous croyons, dans l'état actuel de nos connaissances, plus réaliste que les théories classiques³⁶⁵.

³⁶³ En 1969, dans un ouvrage publié pour le centenaire de la découverte de l'Homme de Cro-Magnon, il résume à nouveau son hypothèse du synthétype aurignaco-périgordien. Il s'y prête à une mise en contexte historiographique où sa thèse est mise en opposition aux conceptions biphyliques de Breuil et de Peyrony, et à ceux qui les soutiennent toujours (les époux Bordes) : « Tandis que certains chercheurs revenaient à une conception relativement proche de celle de H. Breuil, certains autres immobilisaient la représentation théorique au niveau d'une simplification du pluriphylietisme de Peyrony ». Laplace (1969), 141-164.

³⁶⁴ Laplace (1963), LXVII, 614-637.

³⁶⁵ *Idem*.

Laplace poursuit ses recherches sur plusieurs sites en France, en Espagne, en Italie et en Autriche, avec l'extension de son analyse du processus de leptolithisation à l'aurignacien d'Europe centrale où une industrie locale, le szélézien, semble avoir joué un rôle similaire à celui qu'il attribue au châtelperronien³⁶⁶, l'un des centres génétiques qu'il mentionnait dans sa thèse en 1961. En 1968, il fait paraître dans la revue italienne *Origini* un nouveau plaidoyer pour sa typologie analytique, dont il souligne le caractère dialectique, avec un style qui rappelle l'approche structuro-marxiste développée par Louis Althusser, dont les répercussions en sciences humaines seront importantes, en comparaison avec les autres méthodes considérées comme empiriques. Le ton emprunté par l'auteur est typique de l'époque, avec des accents contestataires inspirés du structuralisme dialectique auquel, en érudit éclectique, il adhère ; il insiste sur une nécessaire clarification épistémologique³⁶⁷. Il applique de nouveau sa grille théorique à la transition paléolithique moyen/paléolithique supérieur en Europe centrale³⁶⁸. Progressivement, à partir des années 1970, le concept du synthétype prend une position plus discrète dans ses travaux comme grande théorie de l'évolution technique et anthropologique, bien qu'il ne la remette pas en doute ; au niveau polémique, il met davantage l'accent sur la méthodologie, avec de vigoureux plaidoyers pour sa typologie analytique³⁶⁹.

Laplace est aussi parfois saisi d'un besoin de circonscrire clairement ce qu'il

³⁶⁶ Broglio A., Laplace G. (1966c), 61-121.

³⁶⁷ Les années 1960 ont vu une augmentation inconnue jusque là du nombre de diplômés et de chercheurs, ce qui engendre une multiplication des publications, et donc une multiplication des appellations taxonomiques, situation qui n'est pas sans engendrer un certain chaos au niveau de la variabilité des hypothèses. La révolte étudiante qui secoue l'Europe occidentale favorise aussi la formation dispensée en dehors des cercles strictement académiques, que le réseau régional d'amateurs et de scientifiques professionnels qu'a rassemblé Laplace au cours de sa carrière renforce encore. Laplace dirige alors les séminaires d'Arudy ; étudiants et aficionados de la préhistoire, provenant parfois d'au-delà des Pyrénées ou des Alpes, se retrouvent chez lui, au pays basque, pour appliquer, loin des milieux académiques français hostiles, sa typologie analytique à l'analyse du patrimoine préhistorique.

³⁶⁸ Laplace (1970), 242-297.

³⁶⁹ Laplace (1972a), 91-143. Laplace (1972b), 9-27. Cet article s'inscrit dans l'objectif de formation à la typologie analytique pour lequel Georges et Délia Laplace ont organisé dès 1969 et durant 20 ans les séminaires internationaux d'Arudy. C'est à la demande des participants du IV^e séminaire que fut créée la publication *Dialektikè*.

considère comme sa propriété intellectuelle, injustement plagiée par des chercheurs protégés par leur statut académique plus important. Ainsi en est-il pour la méthode de la prise des coordonnées cartésiennes en fouilles³⁷⁰ qu'il co-revendique avec L. Méroc dans un article de 1954, que Bordes lui contestera toute sa vie, et de sa typologie analytique, que Leroi-Gourhan aurait imitée. Laplace s'intéresse aussi à l'adéquation entre données climatologiques et stratigraphie que permet le développement des méthodes de datations physico-chimiques. Cette question est centrale à l'hypothèse du synthétype, puisqu'elle attribue la variabilité des cultures humaines en définitive aux pressions environnementales. Dans un article paru en 1974 dans la *Revista di scienze preistoriche*, il déclare que sa typologie analytique « se présente comme l'application continue des règles pratiques de la méthode dialectique (Lefebvre 1969) à un domaine défini de la recherche³⁷¹ ». On voit bien ici l'effort de Laplace de réformer la préhistoire au niveau méthodologique en se reliant à une dynamique intellectuelle contestataire plus large. Mais son univers immédiat se réduit de plus en plus à une perspective régionale où la rancœur suscitée par son exclusion rejaillit parfois dans des publications de plus en plus rares.

En 1986, il reprend encore une fois la plume³⁷² contre son rival de toujours, François Bordes, décédé depuis quatre ans déjà ! Faisant d'abord un constat assez général de la surabondance d'informations engendrée par les publications et colloques divers, Laplace se propose de lier l'examen de « l'utilisation des termes de périgordien, châstelperonnien, gravettien, épigravettien et tardigravettien » à l'autorité et à la tradition en taxonomie. Exercice érudit de haute voltige rempli de citations fort pertinentes à ce qui est avant tout la dénonciation de la dérive des dénominations des industries et leur position stratigraphique réelle (dans le cas du périgordien et du conflit avec les époux Bordes), mais aussi et surtout du plagiat qui fut fait de sa *typologie analytique* par Leroi-Gourhan qui en fit une *morphologie analytique*, et de son terme de tardigravettien relatif

³⁷⁰ Laplace (1971), 223-236. Laplace (1973a), XX, 139-159.

³⁷¹ Laplace (1974c).

³⁷² Laplace (1986), 33-37.

au paléolithique supérieur italien. La découverte et la publication³⁷³ de l'Homme de Saint-Césaire, un néanderthalien en contexte châtelperronien, par l'un de ses anciens étudiants, François Lévésque, qui semble aller dans le même sens que son hypothèse du synthétype ne le pousse pas non plus à publier d'articles au ton triomphateur³⁷⁴.

D'une certaine façon, Laplace demeurera le mouton noir de l'archéologie préhistorique française jusqu'à la fin de sa vie, par l'originalité de son approche, probablement la plus poussée sur le plan de la typologie, malgré le maniement heuristique inconfortable qu'elle implique, du moins jusqu'au développement de l'informatique à partir de la seconde moitié des années 1970. Rejetée par les autorités académiques que représentent Bordes et Leroi-Gourhan, c'est surtout au-delà des frontières méridionales de la France qu'elle sera reconnue et employée jusqu'à nos jours. Reconnaisant la valeur que peuvent avoir les travaux de Laplace dans l'élaboration de la recherche actuelle, certains chercheurs français contemporains s'intéressent à une reformulation de certains concepts laplaciens, comme celui de proto-aurignacien³⁷⁵.

Taxée souvent d'excentrique et d'hermétique par ses critiques, sa conception de l'évolution technique et anthropologique aura paradoxalement sans doute été plus darwinienne que celle de Bordes, par sa complexité, ses niveaux classificatoires et sa volonté de rejeter tout *a priori*, malgré des références fréquentes à des concepts typiques de Lamarck³⁷⁶.

³⁷³ Lévésque et Vandermeersch, *La Recherche*, février 1981.

³⁷⁴ La réaction de Bordes publiée dans le numéro de mai 1981 est symptomatique d'un blocage paradigmatique du rival de Laplace, en dépit de l'accumulation de nouvelles données, qui maintient une défense farouche du concept de périgordien contre vents et marées, y mettant tout le poids de sa position académique et scientifique, relayée par son réseaux d'étudiants et de fidèles.

³⁷⁵ Bon (2002).

³⁷⁶ En effet, Laplace calque son modèle sur la théorie des centres génétiques, d'abord appliquée à la botanique évolutive, et il considère le climat comme déterminant en dernière instance, mais il parle aussi souvent d'évolution orthogénique qui doit conduire à une évolution semblable partout. Ces concepts néo-lamarckiens sont omniprésents en archéologie préhistorique française depuis les années 1860, et même un iconoclaste comme lui ne pouvait en être que le promoteur.

La contribution scientifique des trois exemples peut s'inscrire historiquement à la fois en termes de rupture *et* de continuité avec les travaux de leurs prédécesseurs. Peut-on expliquer les principes épistémologiques à l'intérieur desquels s'articulent leurs discours spécifiques, et comment les mettre en rapport avec le contexte socioculturel qui leur a servi de matrice ?

Analyse et conclusions

La Préhistoire est-elle une science et a-t-elle une histoire ?

Avant de répondre à cette question, il est nécessaire de se pencher sur les paradigmes actifs en histoire des sciences et des théories portant sur la construction du savoir scientifique. Une réflexion épistémologique et historiographique récente sur la méthodologie en archéologie préhistorique³⁷⁷, en réaction à l'apparition récente d'écoles de pensée postmodernes dans ce champ de connaissance et à la critique de toute méthodologie scientifique, décrit trois écoles de pensée relatives au développement et à la transformation ou au remplacement des postulats en science.

D'abord, il y a l'induction. Historiquement, sa construction s'est faite en trois stades : l'induction classique au XVI^e siècle ; l'induction probabiliste aux XVIII^e et XIX^e siècles ; le positivisme aux XIX^e et XX^e siècles. Francis Bacon est de ces esprits radicaux que la Réforme et l'anglicanisme avaient amenés à stigmatiser la théologie catholique et l'aristotélisme comme responsables de la stagnation de la philosophie naturelle depuis l'Antiquité³⁷⁸. Dans *Advancement of Learning* (1605) et *Novum Organum*³⁷⁹ (1620), Bacon propose plutôt de rassembler les faits pour en induire les idées, ce qui permet, selon lui, d'atteindre la vérité absolue. Parmi les avantages de cette méthode, il y a celui de rejeter les spéculations non fondées sur les faits. Cette méthode s'oppose à celle de la démonstration, dans laquelle les idées sont d'abord affirmées pour être ensuite

³⁷⁷ Bell (1994).

³⁷⁸ Aristote (384-322 av. J.-C.), dont une partie des écrits est relayée dans la chrétienté par l'œuvre de Thomas d'Aquin, affirmait en effet que toute chose a une essence (en grec *eidōs*), et que la connaissance venait de la description correcte de l'*eidōs* (qu'Aristote appelait *epistēmē*). Au Moyen Âge, la scholastique de Thomas d'Aquin devint donc une recherche compulsive de définitions. Bacon y voit une régression, puisque la philosophie naturelle est devenue spéculative et que les querelles de définitions ont remplacé l'approche mathématique et observationnelle des Grecs classiques. Pour ce penseur central de la Renaissance, la recherche aristotélicienne de l'essence devrait être remplacée par l'observation et l'enregistrement des faits.

³⁷⁹ Issue des arguties théologiques médiévales, l'induction restera l'apanage de la « grande science » abstraite et théorique (mathématiques pures, géométrie, astronomie) par rapport à la « petite science » (ingénierie, calculs pratiques, technologies) qui adopte plus facilement l'empirisme inductif. Bell, J. (1994), 145.

démonstrées par des faits³⁸⁰. Au milieu du XVIII^e siècle, David Hume (1711-1760) critique l'inductivisme. Dans son *Treatise on Human Nature*³⁸¹ (1739), il rejette la notion de causalité universelle et absolue, et parle plus de probabilité que de vérité en ce qui concerne le résultat de l'expérimentation en science. Cette optique sera approfondie pour donner naissance à l'induction probabiliste³⁸². L'archéologie fait toujours usage de l'induction probabiliste pour les datations au radiocarbone, dont les dates sont calibrées à l'intérieur d'une fourchette indiquée en termes de « plus ou moins » (\pm).

Auguste Comte (1798-1857) fondateur de la sociologie positiviste, plaide pour une science basée sur nos sens immédiats ; les assertions spéculatives non réductibles à l'observation directe doivent être exclues. Pourtant, le positivisme est une sorte d'antiréalisme, puisqu'il s'applique aux données et non aux faits eux-mêmes, la perception du sujet étant confondue avec l'objet. Aussi, Ludwig Wittgenstein (1889-1951) met-il l'accent sur l'étude phénoménologique des concepts eux-mêmes plutôt que sur l'usage qui en est fait : ce sera le positivisme logique qui, appliqué à l'étude des langues, devient l'analyse linguistique, à la psychologie, devient le behaviorisme, et en archéologie préhistorique, le processualisme. Le but de l'induction est d'établir des théories : de la vérité, à la vérité probable, à la corrélation probable³⁸³. En archéologie, le répertoire d'artefacts constitue la base empirique à partir de laquelle peut s'établir le corpus théorique. La conception inductive établit des généralisations universelles ou

³⁸⁰ Cette approche se répand pour de multiples raisons, selon Bell, surtout des raisons sociologiques, puisque la lutte des Anglicans contre les Catholiques se fait en accord avec le pouvoir royal, dont l'anglicanisme est l'idéologie d'État, ce qui contribue à la promotion de ses disciples ; des raisons institutionnelles, puisque c'est la Couronne qui préside à la fondation de la Royal Society, en opposition aux milieux académiques universitaires encore sous contrôle catholique, et enfin pour des raisons d'efficacité et d'efficience scientifique, telle que l'illustra la théorie de la gravitation universelle de Newton, basée, elle aussi, sur l'induction. Bell, J. (1994), 145.

³⁸¹ *Ibid.*, 155.

³⁸² C'est que la préoccupation pour les lois de la probabilité suscite un engouement chez les érudits du XVII^e siècle de divers pays d'Europe. Ainsi les travaux du Français Blaise Pascal (1623-1662), du Prussien Gottfried Wilhelm Leibniz (1646-1716) et du Hollandais Christiaan Huygens (1629-1695) sont consacrés en partie à cet épineux problème qui concerne autant les parieurs (le jeu – en particulier la roulette – fait fureur parmi l'aristocratie et la grande bourgeoisie qui verra l'invention d'une gastronomie adaptée au service des joueurs de cartes par le cuisinier de Lord Sandwich), les médecins devant diagnostiquer un patient, que la fabrication de tables d'actuariat adéquates en cette époque de croissance des finances commerciales. *Ibid.*, 203-204.

³⁸³ Cette approche tend à laisser de côté les données « anormales » ou à surestimer leur importance, et tend à légitimer une théorie comme étant scientifique par sa méthodologie par peur du relativisme.

probables, d'autant plus vérifiables qu'elles rassemblent une plus grande quantité de données, ce qui permet ensuite d'améliorer les théories. L'accumulation progressive des données empiriques suffirait ainsi à assurer le développement du savoir scientifique.

Le réfutationnisme est dû à Karl R. Popper, qui considère avant tout que la science doit être réfutable et qu'elle ne peut progresser que par rejet de ses erreurs. C'est le caractère spéculatif des sciences historiques comme l'histoire, la géologie ou l'évolutionnisme darwinien qui les éloignent de la vraie science : on ne peut reproduire leurs événements en laboratoire³⁸⁴. Au contraire, la physique d'Einstein lui apparaît comme scientifique, puisqu'elle utilise des paramètres comme le temps et l'espace, qui sont relatifs à la vitesse. Le modèle réfutationniste de Popper est critiquable. Les explications testables ne sont pas possibles dans tous les contextes. La méthode réfutationniste ne peut pas fournir de critères précis pour décider quand une théorie qui a été réfutée doit être maintenue ou rejetée, et elle n'encourage pas de façon adéquate la génération de théories concurrentes ni ne fournit de compréhension sur son apport au corpus théorique d'un champ disciplinaire donné. En effet, les théories concurrentes sont cruciales pour reconnaître les anomalies d'une théorie et les interpréter comme réfutations. Les anomalies seules ne permettront pas le rejet d'une théorie s'il n'y a pas d'alternative. Les théories concurrentes sont nécessaires.

La conception *anarchisante* de la science est le qualificatif qu'emploie Bell à propos du courant postmoderne. Celui-ci se caractérise par son antiméthodologisme, puisque selon Paul Feyerabend, qui a fourni la systématisation de cette approche en science, la méthode contraint le développement de la théorie et en consolide la nature dynamique. La connaissance est donc le résultat de pressions sociales plutôt que de jugements intellectuels, puisque la théorie sert d'outil d'exploitation au service de groupes privilégiés pour renforcer leur hégémonie et supprimer toute opposition. Il y a dans cette approche certains liens avec le concept de paradigme. Le but de la science est d'étendre le domaine de la connaissance. La floraison de théories concurrentes est donc

³⁸⁴ Par exemple, pour Popper, le darwinisme ne peut être réfuté dans la cohérence de son système philosophique puisque l'évolution des espèces n'est pas directement observable, et tient plus d'un principe général devant s'appliquer au réel. C'est ce qu'il désigne sous l'appellation de science métaphysique, puisque irréfutable.

essentielle, et toute contrainte opposée à cette diversité doit être confrontée et éliminée. Comme on ne peut dire quelle théorie est porteuse de nouvelles connaissances, plus il y en a, plus les faiblesses des autres conceptions peuvent être dénoncées. La méthodologie est scientifiquement inutile, mais efficace comme outil de rhétorique et de propagande.

Feyerabend³⁸⁵ rejette le rationalisme comme outil inadéquat pour le développement de l'individu et de la société. L'empathie en amitié et en contexte familial n'est pas rationnelle, mais elle est à la base des groupes humains. Pour les tenants de cette conception, l'imagination, la créativité et l'imprudence, nécessaires à de nouvelles théories, ne peuvent survivre à l'intérieur d'un cadre méthodologique. Ce type de standards ne peut se justifier que comme outil de domination d'anciennes théories. Feyerabend donne l'exemple de l'héliocentrisme galiléen, qui fait usage de l'optique spéculative matérialisé par le télescope (le *Dialogue*³⁸⁶ de Galilée) puisque sa méthodologie est construite pour légitimer sa théorie plutôt que le contraire. Bell souligne que c'est l'écart à long terme entre le géocentrisme et les faits qui fut décisif dans la chute de ce paradigme. L'héliocentrisme n'aurait pu dépasser le stade de mythe s'il n'avait été corroboré par les données empiriques. Son recours à l'optique démontre une validité accordée à une théorie scientifique, même marginale. Feyerabend se concentre sur le contexte de découverte et refuse l'analyse de la justification. C'est toutefois la seule approche à reconnaître l'importance de la multiplicité des hypothèses en sciences. Mais le rejet de tout critère intellectuel pour juger une théorie quelconque mène au relativisme absolu. La science finira ainsi par rejoindre la théologie au plan de la subjectivité du discours, entraînant une attitude hypercritique, qui favorise un retour objectif à l'obscurantisme, au mystique et à l'irrationnel.

* * *

Dynamique du changement conceptuel en science

³⁸⁵ Dans *Against Method* (1978), *Science in a Free Society* (1982), et *Farewell to Reason* (1988), *ibid.*, 245.

³⁸⁶ *Ibid.*, 249-250.

La conception paradigmatique que Thomas Kuhn énonce dans *The Structure of Scientific Revolutions* (1962)³⁸⁷ propose d'inclure les éléments irrationnels dans le développement des théories scientifiques : éléments non scientifiques (par exemple de concurrence professionnelle) au-delà de la vision inductive. Le paradigme est un assemblage de suppositions théoriques partiellement vérifiées, dont il s'agit de dévoiler les structures sous-jacentes et les relations causales. Cette forme d'analyse du discours scientifique se caractérise par l'usage de repères méthodologiques et de techniques empiriques pour se légitimer. L'utilité d'un paradigme est établie en vérifiant ses implications pour la recherche. La cohérence du discours scientifique nécessite l'adoption de nouvelles idées pour intégrer de nouvelles données récoltées empiriquement, ce qui génère de nouvelles données. Ces idées sont groupées en nouveaux paradigmes. Les faits sont ajustés au paradigme dominant, dont le succès est estimé par son efficacité à expliquer les faits. Un paradigme est donc mis en doute quand une accumulation de faits ne le justifie plus. Un nouveau paradigme doit expliquer des faits cruciaux qui étaient considérés atypiques sous l'ancien paradigme.

Ainsi, aucun paradigme ne peut être directement comparé par son efficacité. De plus, l'adoption d'un nouveau paradigme est parfois une question de foi, dont l'acceptation par le chercheur est souvent plus émotionnelle que rationnelle. Un paradigme devient dominant en partie en fonction de facteurs sociopolitiques. En fait, pour Kuhn, il y a interdépendance entre les facteurs internes et externes, dont l'importance est fluctuante au cours de la durée historique d'une discipline scientifique.

La première partie de ce mémoire met en lumière cet aspect des choses : la contestation de la valeur explicative de la Genèse et des textes antiques quant aux origines de l'Homme, appuyée par la découverte de fossiles et d'outils de silex d'une part, et du temps géologique de l'autre, est le fait d'une société européenne en mutation. Le concept de progrès devient ontologique aux partisans de la rupture avec l'Ancien Régime. Le transformisme, puis l'évolutionnisme, rationalisent l'existence d'une pré-

³⁸⁷ Kuhn (1962), in Bell (1994), 201.

humanité dont l'animalité et la primitivité appréhendées s'apparentent à l'idéologie qui justifie à la fois la suprématie du capitalisme industriel et l'entreprise coloniale occidentale à la fin du XIX^e siècle. La projection de l'ethnos et du nationalisme sur la préhistoire que constitue l'histoire culturelle en dérivent ; leurs racines se manifestent dans la première décennie du XX^e siècle ; ils atteindront l'apogée de leur développement dans les années 1920 et 1930.

La constitution de spécialisations scientifiques qui suit la phase initiale engendre une science mûre, c'est-à-dire un « ensemble consistant en des théories traditionnelles et des techniques instrumentales, mathématiques et verbales », les isolant dans une sous-culture savante « dont les membres sont le public exclusif et les seuls juges du travail de chacun des autres³⁸⁸ ». La pratique d'une science mûre implique donc un degré d'isolement social qui ne porte toutefois que sur les concepts et la structure du problème. L'adoption d'un paradigme fondateur donne une direction d'enquête à la science en identifiant les problèmes qui méritent investigation et en régulant le type de théories considérées comme acceptables (c'est ce que Kuhn appelle la science normale). Les découvertes discordantes et les critiques sont rejetées en vertu du maintien du paradigme dominant ; tant que celui-ci permet une compréhension théorique générale et alimente des champs de recherches empiriques, il est maintenu.

Les facteurs extrascientifiques tels que l'influence de la formation et de l'enseignement, la présence de leaders qui promeuvent un paradigme particulier dans la hiérarchie académique et dont l'influence se fonde sur les allégeances qui en découlent, le financement et la publication peuvent aussi renforcer un paradigme, au point où il devient une doctrine ou une idéologie. Lorsque les données atypiques deviennent trop abondantes, le paradigme est soumis à la critique et rejeté au profit d'un nouveau paradigme (science extraordinaire ou révolutionnaire). Mais en réalité, il n'y a pas de périodes de l'histoire d'une science qui peut s'expliquer exclusivement sur le plan interne : les facteurs extérieurs comme le prestige relatif associé à la profession, l'apparition de nouvelles techniques scientifiques issues d'autres disciplines, des

³⁸⁸ Kuhn, T. (1990): 175

événements politiques et sociaux peuvent influencer la nature interne d'une science considérée comme « mûre ». Comme nous l'avons vu précédemment, l'institutionnalisation de ce domaine scientifique est aussi contemporaine de ce premier paradigme. Les méthodes de datation physico-chimique « libèrent » l'archéologie préhistorique de la diachronie au profit de la synchronie ; celle-ci permet la formulation des analogies ethnographiques et souligne le rôle de l'environnement sur le changement culturel dans les sociétés préhistoriques, lesquelles sortent enfin de l'ornière de l'*ethnos* de l'histoire culturelle pour être considérées en tant que *cultures* au sens anthropologique du terme.

Ce changement constitue le second paradigme de l'archéologie préhistorique, qui émerge globalement au milieu du XX^e siècle. Il est aussi consubstantiel d'une diversification des spécialisations entre préhistoriens, dont le caractère multidisciplinaire est accentué par la participation à la même publication de chercheurs issus autant des sciences appliquées que des sciences exactes. Mais cette interdisciplinarité, pourtant originelle pour l'archéologie préhistorique, est aussi parfois perçue « comme une contradiction, l'extériorité des disciplines mises en rapport pouvant traduire l'incertitude de la majorité des sciences humaines sur leur statut théorique³⁸⁹ ». Cette incertitude engendre parfois le scientisme, certaines spécialités entretenant le mythe d'un déterminisme biologique sur l'évolution culturelle comme le démontrent certaines conclusions douteuses récemment avancées par la paléontologie humaine et la paléogénétique, soumises à l'influence du courant sociobiologique³⁹⁰.

Le succès d'un paradigme est en grande partie au départ une promesse de succès, révélée par des exemples choisis et encore incomplets. La science normale consiste à réaliser cette promesse, en étendant la connaissance des faits que le paradigme considère comme particulièrement révélateurs, en augmentant la corrélation entre ces faits et les prédictions du paradigme, et en précisant davantage le paradigme lui-même³⁹¹.

La *science normale*³⁹² n'est pas le lieu de l'innovation conceptuelle mais celui de

³⁸⁹ Althusser (1974), 35, in Liolios (1993), 41.

³⁹⁰ À ce sujet, voir Ruelland (2004).

³⁹¹ Kuhn (1972), 40.

³⁹² Le paradigme engendre à la fois une communauté de chercheurs attachée à en faire la démonstration : le groupe, et une pratique scientifique : la science normale.

son accomplissement, dans les limites de sa capacité d'explication générale. La sélection restrictive opérée par le paradigme sur la recherche se relâche toutefois en cas de baisse de l'efficacité du paradigme, ce qui réduira la portée du paradigme, ou même sa révision complète, par exemple, face à de nouvelles données en contradiction avec les prévisions issues du paradigme³⁹³.

On peut distinguer trois types de facteurs influençant un paradigme. D'abord, il y a les *faits scientifiques* sur lesquels s'est érigé le paradigme, dont il s'agit de démontrer la cohérence à l'échelle la plus grande possible. Ce sera par exemple le cas de la position stratigraphique des industries préhistoriques, cruciale dans l'établissement de chronologies, qui s'appuiera sur la géologie historique du quaternaire à l'échelle de la région, du pays, ou du continent entier par regroupement des séquences temporelles issues des deux champs de connaissance. Un second facteur influent est la *modélisation expérimentale*. En archéologie préhistorique actuelle, bien que la modélisation informatique prenne un rôle croissant dans les interprétations et la reconstruction du mode de vie passé, c'est d'abord par la taille expérimentale du silex et la reproduction des technologies préhistoriques que se manifeste ce facteur. Le but de cette modélisation est de démontrer la concordance entre données et théories.

Cette démonstration de la concordance, seconde catégorie du travail expérimental normal, dépend du paradigme encore plus étroitement que la première. L'existence du paradigme pose le problème à résoudre³⁹⁴.

Quant au troisième type de facteurs influençant le maintien ou l'adoption d'un nouveau paradigme, il est constitué par la *collecte empirique de données*³⁹⁵. Pour l'archéologie, il s'agit évidemment de l'identification de sites et de la fouille pratiquée avec la rigueur méthodologique scientifiquement nécessaire, en fonction de problématiques prédéfinies.

Le passage de la pratique d'une *science normale* à celle de la *science*

³⁹³ *Ibid.*, 41.

³⁹⁴ *Ibid.*, 43.

³⁹⁵ « une entreprise pour préciser la théorie du paradigme, pour résoudre certaines de ses ambiguïtés résiduelles et permettre la solution de problèmes sur lesquels elle avait seulement attiré l'attention auparavant. Cette catégorie se révèle la plus importante de toutes ». *Ibid.*, 44.

révolutionnaire s'effectue par la traversée réussie d'une *crise paradigmatique*. Mais Kuhn distingue aussi entre découvertes ou nouveautés de fait, et inventions ou nouveautés de la théorie. La véritable découverte constitue toujours une anomalie par rapport au paradigme, c'est-à-dire qu'elle ne s'inscrit pas dans le cadre prédictif du corpus théorique. Kuhn insiste sur le processus où cette anomalie, pour être digérée par la science de son époque, sera elle-même la source d'une modification du paradigme afin qu'elle ne soit justement plus une anomalie du tout. La découverte de la position stratigraphique d'une industrie donnée qui ne correspond pas à celle que le modèle théorique (la chronologie) prévoyait, comme l'industrie aurignacienne dans la séquence qu'avait établie Gabriel de Mortillet, ou celle, plus récente et plus spectaculaire, de vestiges osseux clairement néanderthaliens en contexte avec des outils lithiques châtelperroniens, comme à Saint-Césaire en 1979, en sont de bons exemples. Malgré les paradoxes que représentaient de telles découvertes faites par des archéologues européens au cours des années 1880-1905³⁹⁶, elles ne furent reconnues que lorsque, en 1907, Breuil et Peyrony réussirent à les faire admettre.

Les facteurs extrascientifiques agissent surtout dans la résistance à la modification du paradigme. La mort de Mortillet, qui avait mis tout le poids de son autorité scientifique à maintenir sa chronologie, ouvre la possibilité de sa révision par la communauté préhistorienne – ce qui se produira cinq ans plus tard. La démonstration devant une assemblée de spécialistes dans la coupe du site de la Ferrassie fut concluante, et sa répercussion fut immédiate dans les travaux des autres préhistoriens de l'époque, même si la découverte réelle de ce fait était plus ancienne que sa théorisation³⁹⁷. Le concept de paléolithique supérieur émerge aussi de cette découverte : la préhistoire se découperait en trois stades dont chacun correspond à un type anthropologique et à un complexe industriel, irréductibles l'un à l'autre. Alors qu'une évolution directe relie le paléolithique inférieur et le paléolithique moyen, celui-ci est circonscrit par un hiatus

³⁹⁶ Au point qu'un chercheur belge, Rutôt, avec son industrie *montaigienne* (qu'il croit locale) mais correspond à l'industrie aurignacienne, ait eut l'intuition vers les années 1890 de la véritable position de cette industrie par rapport à la stratigraphie. Groenen (1996).

³⁹⁷ Cette théorisation impliquait une modification de la méthodologie : délaisser le regroupement d'industries sur une base stylistique pour être le plus fidèle possible à la stratigraphie réelle.

inexplicable autrement que par un remplacement de population et de technologies. Peyrony et Bordes tenteront de maintenir la conception d'une origine (partiellement) locale³⁹⁸ pour cette révolution culturelle du paléolithique supérieur par l'artifice du biphylétisme, afin de justifier l'existence d'un complexe périgordien ; Leroi-Gourhan, par l'intégration des outils d'analyse ethnographique aux données archéologiques, oscillera entre sa conception transformiste d'une évolution unilinéaire qui envisage le châtelperronien comme le chaînon manquant au sens culturel entre les deux paléolithiques, et la divergence nette au niveau anthropologique que présentent les deux types d'hominidés³⁹⁹.

Nous avons vu dans la dernière section à quel point ce schéma demeurerait valable pour les travaux de la seconde moitié du XX^e siècle, bien qu'une certaine fluctuation dans les applications du paradigme dominant, surtout en ce qui concerne l'altérité au niveau mental des néanderthaliens, soit notable entre le premier siècle de la Préhistoire et les cinquante dernières années. Bordes avec son approche darwinienne de la culture, élabore le schéma de Peyrony sur le passage au paléolithique supérieur par le biais de deux phylums⁴⁰⁰ tout en écartant la possibilité que les néanderthaliens en soient les auteurs, en dépit de la découverte de Saint-Césaire, dont il regrette qu'elle ait été faite « en petit comité ». Un chercheur comme Laplace, qui s'appuie plutôt sur la notion de développement continu tant au niveau biologique que culturel par son recours à une théorie issue de la botanique, approche reprise d'un très proche collaborateur de Breuil (l'Italien A.C. Blanc), fait figure de marginal, puisqu'il s'écarte de cet évolutionnisme discontinu devenu paradigmatique depuis les travaux de l'abbé Breuil et de Denis Peyrony, bien que la découverte de Saint-Césaire vienne *a posteriori* éclairer d'un jour

³⁹⁸ Il est intéressant de noter que le refus d'une origine extra-européenne de l'humanité, si longtemps manifeste dans l'histoire de l'archéologie préhistorique européenne, trouve son parallèle dans le « sinocentrisme » des anthropologues chinois actuels. Dans une société où une bourgeoisie industrielle redéfinit l'identité de la Chine, le récit scientifique de ses origines que constitue la Préhistoire démontre des ambitions nationalistes similaires à celles qu'affichait cette discipline à la fin du XIX^e siècle en Europe.

³⁹⁹ Rappelons que Leroi-Gourhan fut le premier à signaler la possibilité que ce soient les néanderthaliens qui soient les auteurs du châtelperronien, étant donné la présence des dents à caractère primitif d'Arcy-sur Cure.

⁴⁰⁰ Dont l'un semble lié à l'industrie du moustérien de tradition acheuléenne, hypothèse que reprendront plus tard certains technologues actuels.

différent ses travaux.

Les querelles d'antériorité à propos des coordonnées cartésiennes que revendiquent Laplace et L. Méroc, sont rejetées par Bordes qui invoque les travaux de Pengelly au siècle précédent, puis la critique de sa méthodologie par Denise de Sonnevile-Bordes, souligne le caractère révolutionnaire des postulats de Laplace, qui propose un vrai changement de paradigme avec l'historicisme culturel de Peyrony. Cette rupture n'aura pas lieu, du moins en France, étant donné l'influence académique de Bordes et de Leroi-Gourhan par rapport à la contribution d'un Laplace. Ainsi endigué sur le territoire scientifique français, ce dernier ne pourra faire des émules et implanter les bases de son paradigme qu'aux frontières méridionales de la France : le paradoxe en est que depuis la disparition de Laplace, un certain rétablissement des contacts entre les deux écoles (bordienne et laplacienne) se fait dans le cadre d'institutions et d'événements à caractère paneuropéen sinon international, puisque ce sont surtout des chercheurs espagnols et italiens qui y ont recours. Étonnamment, l'abandon définitif du concept de périgordien à la fin des années 1980 par la veuve de F. Bordes précède de peu la redéfinition des phases initiales de l'industrie aurignacienne, qui reprend l'appellation laplacienne de « proto-aurignacien » (bien que soit abandonné le sens téléologique qu'y attachait Laplace⁴⁰¹).

Au-delà de ces explications internes à la discipline, déterminantes quant à la structuration des paradigmes et de la « science normale » qui interprète les données en accord avec ceux-ci, les facteurs externes liés à l'histoire politique, sociale et économique peuvent aussi déterminer en partie l'adoption d'axes de recherches spécifiques, puisque la science n'est pas faite en vase clos dans un univers historiquement neutralisé. Deux phénomènes macro-historiques ont contribué au contexte de l'archéologie préhistorique au milieu du XX^e siècle : le traumatisme de la Deuxième Guerre mondiale et la décolonisation. La défaite de mai/juin 1940 et l'occupation qui la suivit constituent l'une des pages les plus noires de l'histoire de France. La reconstruction d'après-guerre devra se faire sur la base d'un aplanissement des conflits de classes que l'attitude envers

⁴⁰¹ Voir à ce sujet F. Bon (2002).

l'Occupant a encore exacerbés⁴⁰².

Ce recentrage identitaire d'après-guerre se débarrasse d'un certain essentialisme de l'*ethnos* dans la définition de l'identité française, bien présent au cours de la III^e République, entretenu par le colonialisme et les conflits de 1870 et 1914, pour s'ouvrir à une diversité culturelle que favorisent l'immigration et la construction de ce qui sera un jour l'Union Européenne⁴⁰³. L'importance des explications externalistes que priorisait l'école historico-culturelle (diffusion, migration, conquêtes et invasions), axées sur des délimitations chronologiques relatives, s'estompe devant la mise au point de méthodes physico-chimiques de datation, et le paradigme se modifie pour s'intéresser au processus évolutif *in situ*, dans une optique plus proche de l'ethnographie que de l'histoire événementielle. La fin des empires coloniaux entraîne aussi une sévère critique du rôle que le colonialisme a fait jouer à l'ethnologie, avec l'émergence d'une anthropologie culturelle structuraliste sous l'égide de Claude Lévi-Strauss, qui s'inspire directement des travaux de Marcel Mauss datant des années 1930, et d'une anthropologie culturelle néo-marxiste, inspirée par l'École de Francfort et par le sociologue et philosophe Louis Althusser, et appliquée par les anthropologues culturels Maurice Godelier et Alain Testart.

La notion de *race* qui traînait souvent quelque part entre le *type anthropologique* et le concept de *culture* ou d'*industrie*, disparaît peu à peu du vocabulaire scientifique en préhistoire : élément crucial à la légitimation du colonialisme, le racisme est battu en

⁴⁰² Deux moyens seront employés : l'épuration, plus symbolique que réellement efficace à punir la collaboration aux échelons les plus élevés, et la mise en place de politiques d'égalité des chances de tous les citoyens par un programme modéré de redistribution des richesses, par le biais d'une fiscalité sur le revenu de type plus progressiste, d'une intervention de l'État plus importante par les nationalisations, la planification partielle de l'économie nationale, et la mise sur pied de programmes sociaux. Dans l'idéologie de la nouvelle république, le concept d'harmonie sociale par l'égalité des chances vient remplacer celui de compétition directe entre les classes sociales qu'avait connu le premier siècle de l'industrialisation française, l'État prétendant assumer le rôle d'arbitre entre le capital et le travail, avec la perspective d'un Parti communiste qui est alors le premier parti de France (avec lequel fut nouée une union sacrée dans la tourmente des combats de la Résistance, depuis la droite catholique jusqu'aux socialistes de la S.F.I.O.), et de la menace soviétique anticipée par l'ouest de l'Europe en ce début de Guerre froide. Voir Novick (1985).

⁴⁰³ La redécouverte des terroirs et des identités locales en France, longtemps gommées par le jacobinisme parisien d'un État hypercentralisé, contribue aussi à cette équation *industrie* = *culture* dans une perspective locale, micro-environnementale.

brèches par les guerres de libération que mènent l'Indochine puis l'Algérie⁴⁰⁴. Le concept de progrès est définitivement remplacé par celui de relativisme culturel dans l'ethnographie d'après-guerre. Mais le relativisme culturel, qui rejette la conception culturaliste de l'évolutionnisme, central à la pratique ethnographique à partir des années 1960, ne réussira pas à s'imposer au niveau de la méthodologie en archéologie préhistorique, puisque c'est la chronologie qui demeure sa profonde raison d'être, et que celle-ci implique une juxtaposition des cultures sur un axe vertical entre l'animalité et l'homme actuel sur le plan culturel.

Cet évolutionnisme reste prégnant dans la *nouvelle synthèse darwinienne* de Julian Huxley. Au centre de cette relecture de l'évolution biologique, il y a celui de l'arbre phylogénique, qui met l'ancêtre biologique au rang de taxon supraspécifique, « alors que le processus évolutif opère au niveau évolutif le plus bas, interspécifique⁴⁰⁵ », ce qui réduit la ramification évolutive, supposément buissonnante, à une simple dichotomie archaïque/évolué. Huxley s'appuie également sur la notion de *grade*, un authentique concept anagénétique, c'est-à-dire de stade évolutif, qui n'est pas phylogénétique, mais lié avant tout à « une conception déterministe de l'évolution relevant d'un certain finalisme⁴⁰⁶ ».

L'approche cladistique de l'évolution, qui attribue plutôt à la fois des caractères primitifs et évolués, inventée par William Hennig, s'appuie sur le concept d'homologie pour définir des groupes partageant la même nouveauté évolutive, le groupe monophylétique ou clade, et a plutôt recours au principe de parcimonie, favorisant des séquences évolutives plus simples et plus courtes, sera globalement ignoré par la Préhistoire culturelle. Celle-ci maintiendra l'usage de vocables comme *archaïques*, *évolués* ou même *dégénérés* pour positionner sur le plan typologique et chronologique des sous-ensembles d'une industrie ou d'un faciès, ce qui aurait été impensable pour un

⁴⁰⁴ La répression de ces mouvements, puis l'affrontement militaire pour maintenir l'Empire, furent à la source d'un conflit social grave qui vint éventuellement à bout de la IV^e république. Le refus de l'octroi de la citoyenneté française aux ressortissants coloniaux, puis celui de leur droit à l'autodétermination, furent déterminants dans ces conflits avec la métropole.

⁴⁰⁵ Tassy (1991), 84, in Liolios (1993), 41.

⁴⁰⁶ Tassy (1991), 102, in Liolios (1993), 42.

ethnologue après 1960 dans sa caractérisation d'une société donnée⁴⁰⁷.

Les années 1980 et 1990 amorcent le retour d'un évolutionnisme qui s'appuie sur de nouvelles bases factuelles et méthodologiques pour souligner l'animalité et la primitivité des néanderthaliens, surtout dans la littérature scientifique anglo-saxonne⁴⁰⁸, alors que son droit à la « différence » dans la similitude avec notre espèce est au centre des travaux français et européens, qui se fondent sur une redéfinition des industries moustériennes dans leur complexité et sur son usage par des non-néanderthaliens au Levant et en Afrique sub-saharienne. L'équation *culture = technologie* est maintenue, bien que les aspects techniques de la technologie lithique y prennent une importance croissante : une explosion du vocabulaire typologique est enregistrée depuis les années 1960. L'ethno-archéologie, basée sur la comparaison entre les systèmes techniques préhistoriques et ceux observés par les ethnologues, augmente le champ des interprétations de la fonctionnalité des outils (en combinaison avec l'étude tracéologique des tranchants) d'une part, et de la compréhension de la chaîne opératoire et donc de l'organisation technico-économique des sociétés préhistoriques, sous la houlette d'une deuxième génération de technologues.

* * *

Pertinence et obsolescence des théories dans la recherche actuelle

⁴⁰⁷ Liolios (1993), 30-32.

⁴⁰⁸ La *new archaeology* reproche toujours à la préhistoire européenne de ne pas abandonner ses conceptions culturalistes au profit d'une analyse « strictement écologique » qui réduirait le flou anthropologique et culturel entre Neanderthal et *Sapiens* à une simple question de différenciation biologique et d'adaptation évolutive, l'hyperspécialisation des néanderthaliens n'étant qu'une conséquence de leur isolement génétique et culturel durant la majorité du paléolithique moyen par des barrières naturelles selon plusieurs chercheurs (Trinkhaus, Tattersall, Finlayson, etc.). Il est aussi intéressant de noter que le caractère généraliste de l'outillage néanderthalien est jugé primitif face à la spécialisation des outils au plan morphologique et fonctionnel observée dans les industries du paléolithique supérieur, alors que c'est le caractère spécialisé de l'anatomie néanderthalienne qui est jugée archaïque par opposition à la constitution physique générale des hommes modernes, relayée par l'inventivité technique. L'évolutionnisme justificatif est ici à la fois contradictoire et tautologique.

Dans un ouvrage récent, deux chercheurs de l'Université de l'Arizona⁴⁰⁹ soulignent la distance paradigmatique entre les préhistoriens européens et l'approche nord-américaine de la transition entre paléolithiques moyen et supérieur. Définissant d'abord la tradition typologique (principalement française, qu'ils attribuent à tort à Leroi-Gourhan) qui insiste sur l'identification de cultures spécifiques par la nature et la composition des assemblages lithiques, afin d'en tirer une chronologie ordonnée de la succession de ces mêmes cultures, ils l'opposent aux recherches menées dans l'optique de l'« écologie comportementale humaine ».

Cette approche, développée d'abord par l'anthropologie culturelle nord-américaine dans les années 1930 par Julian Steward⁴¹⁰, tente d'ancrer l'étude du développement des sociétés préhistoriques dans une perspective découlant directement des sciences naturelles. Tournant le dos à l'ethnographie culturo-fonctionnaliste de Franz Boas, ce modèle s'identifie avec une certaine négation de l'identité culturelle au profit d'un évolutionnisme recourant à la notion d'adaptation au milieu plutôt que de progrès... Popularisé par les travaux de Lewis Binford, ce paradigme se fonda alors avec la *middle range research* pour aboutir à l'archéologie processuelle, des lois générales du développement des sociétés humaines au sens darwinien du terme pouvant être éventuellement déduites de leur adaptation à des cadres écologiques spécifiques⁴¹¹. Certains critiques souligneront que l'évolutionnisme culturo-typologique européen y trouve son équivalent dans un évolutionnisme économique-technologique⁴¹².

Utilisant le comparatisme ethnographique pour établir des modèles

⁴⁰⁹ Clark and Riel-Salvatore (2006), 29-31.

⁴¹⁰ Steward (1936), *ibid.*, 29-31.

⁴¹¹ Avec comme arrière-fond le racisme anti-amérindien qui fait que dans les grandes villes américaines, c'est au musée des sciences naturelles qu'ont retrouvé les collections qui leur sont consacrées, l'extinction des droits aborigènes et le thème du *vanishing Indian*, et les éléments qu'il a pris au néo-darwinisme (adaptation, sélection, *fitness*) ne sont pas sans rappeler l'*Homo œconomicus* d'Adam Smith (la notion d'investissement, de rendement et de rentabilité des comportements liés à la subsistance : *the optimal foraging strategy*, etc.). Cette théorie est loin de faire l'unanimité dans la communauté internationale comme aux États-Unis depuis une vingtaine d'années, donnant naissance au courant post-processualiste, rassemblant l'archéologie féministe, néo-marxiste, et symbolique.

⁴¹² Bar-Yosef, O. (2006).

comportementaux regroupés en une forme de behaviorisme environnemental, ce paradigme insiste sur la pression déterminante exercée par l'environnement sur la culture. Le débat Bordes-Binford à propos des faciès du moustérien mentionné précédemment porte précisément sur l'attribution d'une tradition culturelle à ceux-ci (comme Bordes) ou d'une variété morphologique qui ne reposerait que sur des bases fonctionnelles (Binford) ou d'usure liée à l'utilisation (Dibble).

Cette contestation de la valeur de l'outillage lithique en tant que marqueur culturel vient attaquer la base de la chronologie typologique de la préhistoire : la variabilité typologique des assemblages ne reposerait en définitive que sur des contraintes fonctionnelles (disponibilité de la matière première, mobilité du groupe, technologie adaptable à la matière disponible, degré d'usure et de régénération des supports, fonctionnalité spécifique influant sur la morphologie de l'outil). Selon cette approche, l'essentiel des outils considérés comme des fossiles-directeurs sont de nature ubiquiste en Eurasie occidentale, et ne sont ni chronologiquement restreints, ni porteurs de quelque information sociale que ce soit⁴¹³. Les auteurs rejettent la tendance, qu'ils attribuent aux préhistoriens européens, de plaquer sur le pléistocène des processus opérant dans le contexte historique récent, et de faire de l'histoire culturelle, où chaque industrie exhumée permet de les relier à des unités sociales identitaires, semblables aux tribus, peuples, et nations connues des historiens. Trois postulats seraient implicites dans ce paradigme européen : l'existence de traditions dans la fabrication de l'outillage observable sur des étendues de plusieurs milliers de kilomètres carrés, l'idée que de telles traditions demeurent inchangées sur des dizaines ou des centaines de milliers d'années, et qu'elles se recoupent sur des points parfois très éloignés les uns des autres dans le temps et l'espace⁴¹⁴.

⁴¹³ Que l'élément « comportemental acquis » (le savoir transmissible :i.e. la culture) est minimal dans la morphologie de l'outillage lithique, qu'il n'y a pas de corrélation d'aucune sorte entre un type d'hominidé et un type particulier d'assemblage artefactuel, qu'il existe une convergence des méthodes de taille de la pierre chez les humains, que cette convergence est conditionnée par des facteurs contextuels récurrents (technologie, taille et forme de la matière première, distribution géographique et mobilité territoriale) et que ces contextes prévalent sur tout facteur culturel dans la morphologie de l'outillage lithique. Clark and Riel-Salvatore (2006), 35-36.

⁴¹⁴ *Ibid.*, 35

En ouvrant de nouvelles possibilités pour l'étude à l'échelle pan-eurasiatique du paléolithique, la chute du système soviétique a favorisé, parmi d'autres facteurs, la découverte et la reprise de fouilles de sites dont la variabilité entraîne une révision profonde du paradigme dominant l'étude du paléolithique moyen depuis une trentaine d'années. Des six faciès recensés par Bordes⁴¹⁵, la typologie actuelle en dénombre plus d'une vingtaine depuis les années 1980⁴¹⁶, et plusieurs spécificités typiques du paléolithique supérieur leur sont attribuées, déconstruisant le concept d'une transition culturelle engendrée par l'immigration de l'aurignacien. Projeté sur une échelle extra-européenne, ce constat serait encore plus évident⁴¹⁷. Une telle vindicte contre la thèse culturaliste est à la fois coutumière et stimulante pour la recherche ; elle démontre bien l'existence d'une opposition fondamentale, « métaphysique », entre deux pôles d'un dialogue qui ne pourra se tarir à court terme, mais qui garantit au contraire la poursuite d'une saine remise en question entamée depuis un siècle et demi, par une discipline scientifique pluridisciplinaire dont la tension interne même est constituée de cette opposition entre nature et culture qui fait l'humain dans toute sa richesse.

Mais qu'en est-il de la recherche actuelle sur la transition et quelles sont les paradigmes en usage aujourd'hui ? La frontière conceptuelle d'une transition culturelle entre paléolithiques moyen et supérieur, basée sur le paléolithique européen, est progressivement déconstruite par l'extension des observations et des chronologies au-delà du vieux continent. La caractérisation des néanderthaliens sur le plan culturel

⁴¹⁵ En utilisant un test non paramétrique Kolmogorov-Smirnov (KS) d'échantillonnage pour le matériel provenant de quinze collections moustériennes d'Espagne cantabrique, il aurait été démontré que la variation dans la composition des assemblages était stable dans la durée et le paysage géographique, ce qui réduirait à néant la nature culturelle des faciès bordésiens. Il est toutefois mentionné que deux autres tests effectués sur du matériel du sud-ouest de la France en 1967 et en 1981, respectivement sur 33 et 96 collections avaient donné au contraire la confirmation de l'existence de ces faciès. L'auteur du dernier test, Freeman, attribue ses résultats à l'opposition entre les matières premières (silex au nord pour quartz et quartzite au sud des Pyrénées, l'aspect des outils fabriqués dans la seconde matière étant de moins bons candidats à la standardisation à cause de la nature même du matériel), au contraste topographique entre les deux régions... Freeman (1995) in Clark and Riel-Salvatore (2006), 443-445

⁴¹⁶ Howell (1998-1999) in Clark and Riel-Salvatore (2006), 40.

⁴¹⁷ Le *Middle Stone Age* d'Afrique sub-saharienne présente de nombreux caractères qui précèdent parfois de 70 000 à 50 000 ans les caractéristiques du paléolithique supérieur d'Europe occidentale, telles que l'apparition d'industries laminaires comme celle d'Howieson's Poort en Afrique du Sud, qui disparaissent ensuite avant le début du paléolithique supérieur local, et les industries à éclats typique du paléolithique moyen en Europe n'apparaissent en Chine qu'à la période néolithique. Clark and Riel-Salvatore (2006), 40.

comme sur le plan physique demeurera un décompte comparatif de l'absence de traits supposés exclusifs à l'Homme anatomiquement moderne, alors que les vestiges osseux des premiers Sapiens en Europe occidentale sont extrêmement rares pour les débuts du paléolithique supérieur. En effet, la grande majorité des restes supposés aurignaciens se révèlent plus tardifs, et parfois difficilement attribuables à un groupe, en raison d'une plus grande variabilité des caractères anatomiques, comme la robustesse, jugés auparavant diagnostiques. Cinq scénarios pour la transition entre paléolithique moyen et paléolithique supérieur se retrouvent face à face en ce début de XXI^e siècle⁴¹⁸ :

- D'abord, les partisans du développement *in situ* des cultures qui inaugureront le paléolithique supérieur en Europe occidentale (châtelperroniens et aurignaciens)⁴¹⁹.
- Il y a aussi ceux qui voient dans le châtelperronien le résultat d'un contact ou d'une diffusion aculturante de la technologie aurignacienne, comme Paul Mellars, de Cambridge.
- Une troisième option est évidemment celle de l'arrivée en bloc des industries du paléolithique supérieur, sans contact avec les groupes disposant d'industries de type paléolithique moyen, et de leur remplacement complet par les nouveaux arrivants en quelques millénaires⁴²⁰.
- La quatrième hypothèse, aussi dénommée modèle « indigéniste⁴²¹ », suppose que les industries châtelperroniennes et aurignaciennes soient spécifiques à un type d'hominidé, et que les néanderthaliens aient amorcé leur révolution du paléolithique supérieur indépendamment des aurignaciens, et possiblement bien avant leur arrivée en Europe occidentale.
- Enfin, le caractère très particulier des industries de transition découvertes (*szélétien*, *bachokirien*, *bohunicien*) dans le centre et l'est du continent européen, très différentes des industries du paléolithique moyen observées à l'ouest, sans association claire

⁴¹⁸ Clark and Riel-Salvatore (2006), 33.

⁴¹⁹ Clark (1997). Laplace (1961) est aussi un bon exemple de cette conception.

⁴²⁰ Bietti (1997) ; Rigaud (1997).

⁴²¹ Harrold and Otte (2001), in Clark and Riel-Salvatore (2006), 33.

entre un type d'hominidé et une industrie définie (sauf pour l'aurignacien), laisse supposer pour certains chercheurs qu'il y eut dans cette partie du continent du moins, un « intervalle transitionnel » distinct des périodes antérieures et postérieures⁴²².

Depuis les années 1980, le renouvellement des hypothèses et de la méthodologie ont apporté quelques changements et beaucoup d'innovations techniques⁴²³. Malgré le développement de nouveaux axes de recherche comme la paléogénétique, il y a encore bien des mystères à résoudre à propos de cette relève de la garde qui eut lieu quarante millénaires plus tôt. Quelque part sur le continent eurasiatique, deux types d'hominidés aux capacités cognitives similaires, devenus différents après une longue séparation, deux cousins refaisaient connaissance... Comment cette rencontre et la coexistence qui l'a suivie sur plus de dix mille ans se sont-elles passées ? Peut-on trouver de nouvelles réponses dans l'os ou le silex ? Et surtout, comment les préhistoriens de demain, devant l'accumulation des données, le renouveau des méthodes et des hypothèses, interpréteront-ils ces très anciennes archives de pierre ?

⁴²² Kozłowski (2000), *ibid.*

⁴²³ Par exemple, la chronostratigraphie est passée à l'ère spatiale, avec l'usage de télémètres-lasers, de reconstructions virtuelles en trois dimensions, et la prise de coordonnées cartésiennes par GPS.

Bibliographie

- BAR-YOSEF, O. (2006). "Between Observations and Models. An Eclectic View of the Middle Palaeolithic Archaeology" in Hovers, E. & Kuhn, S (2006). *Transitions before The Transition: Evolution and Stability in the Middle Paleolithic and Middle Stone Age. Interdisciplinary Contributions to Archaeology*. New York: Springer.
- BELL, J. (1994). *Reconstructing Prehistory: Scientific Method in Archaeology*. Philadelphia: Temple University Press.
- BERTRAND, A. (1884). *La Gaule avant les Gaulois, d'après les monuments et les textes*. Paris : Leroux éd.
- BLANCKAERT, C. (2001). « La crise de l'anthropométrie ». *Les Politiques de l'anthropologie. Discours et pratiques en France (1860-1940)*. Claude Blanckaert dir. Paris : L'Harmattan, coll. Histoire des sciences, p. 102.
- BON, F. (2002). « L'Aurignacien entre Mer et Océan ». Paris : *Bulletin de la Société préhistorique française*, mémoire XXIX.
- BORDES, F. (1950). « Peut-on utiliser les silex taillés comme fossiles-directeurs ? ». *Extraits du Bulletin de la Société préhistorique française*, n° 5, mai 1950, p. 242-246.
- BORDES, F. (1950). « L'évolution buissonnante des industries en Europe occidentale ». Paris : *L'Anthropologie*, t. 54, p. 393-420.
- BORDES, F. (1958). « Le passage du paléolithique moyen au paléolithique supérieur ». Utrecht : actes du colloque *Hundert Jahre Neanderthaler*, p.175-181.
- BORDES, F. (1959). "Evolution in the Palaeolithic Cultures." *A Reprint from "Evolution after Darwin."* The University of Chicago Centennial. Chicago: Chicago University Press, p. 99-110.
- BORDES, F. (1959). « Science-fiction et préhistoire ». Paris : *Satellite*, n°16, 1959, p.173-186.
- BORDES, F. (1961). « Mousterian Cultures in France ». *Science*, vol. 134, n° 3482, p. 803-810
- BORDES, F. (1963). « À propos de la théorie de M. Laplace sur le *synthétype aurignaco gravettien* : quelques questions préalables ». Paris : *L'Anthropologie*, t. 67, n° 3-4, p. 347-360.
- BORDES, F. (1971). « Du paléolithique moyen au paléolithique supérieur : continuité ou discontinuité ? ». *Origines de l'homme moderne*. Paris : Unesco, coll. Écologie et conservation n° 3.
- BORDES, F., RIGAUD, J.-P. et de SONNEVILLE-BORDES, D. (1974). « Des buts, problèmes et limites de l'archéologie paléolithique ». Paris : *Quaternaria*, p. 15-34.

- BORDES, F. (1981). « Un néanderthalien encombrant ». Paris : *La Recherche*, n°122.
- BROGLIO A., LAPLACE G. (1966c). « Études de typologie analytique des complexes leptolithiques de l'Europe centrale. I. Les complexes aurignacoïdes de la Basse-Autriche ». Firenze : *Rivista di Scienze Preistoriche*, vol. XXI, fasc. 1, 1966.
- BRANNIGAN, A. (1996). *Le Fondement social des découvertes scientifiques*. Paris : Presses universitaires de France, coll. Sciences, modernité, philosophie.
- BUICAN, D. (1997). *L'Évolution et les théories évolutionnistes*. Paris : Masson, coll. Enseignements des sciences de la vie.
- CLARK and RIEL-SALVATORE (2006). "Observations on Systematics in Palaeolithic Archaeology." Hovers, E. and Kuhn, S. (2006). *Transitions before The Transition: Evolution and Stability in the Middle Palaeolithic and Middle Stone Age. Interdisciplinary Contributions to Archaeology*. New York: Springer.
- CHAUVET, M. (1998). Préface, p. I-XVI in Alphonse de Candolle, *L'Origine des plantes cultivées*. Paris : Diderot Multimédia, coll. Latitudes n° 18, 488 p.
- COHEN, C. (2004). *Le Destin du mammouth*. Paris : Seuil, coll. Points Science.
- COHEN, C. (1999). *L'Homme des Origines*. Paris : Seuil, coll. Science Ouverte.
- COYE, N. (1997). *La Préhistoire en paroles et en actes : méthodes et enjeux de la pratique archéologique (1830-1950)*. Paris : L'Harmattan, coll. Histoire des Sciences.
- COYE, N. (2005) : « Remous dans le creuset des temps : la Préhistoire à l'épreuve des traditions académiques (1850-1950) ». Paris : *Bulletin de la Société préhistorique française*, t. 102, n° 4, p. 701-707.
- DELPORTE, H. (1967). « Critique de *Recherches sur l'Origine et l'Évolution des complexes leptolithiques* de G. Laplace ». Paris : *L'Anthropologie*, t. 71, fasc. 3-4, p. 291-301.
- DELPORTE, H., PINÇON, G. (1989). « Henri Breuil et la bataille de l'Aurignacien ». *Le Temps de la Préhistoire*, J.-P. Mohen dir. (président du XVIII^e Congrès préhistorique de France). Paris : Société préhistorique française, t. 2, p. 157.
- DUCROS, A. *et al.* (1998). *La Culture est-elle naturelle ?* Paris : Errance, coll. des Hespérides.
- GRAN-AYMERICH, Ève (1998). *Naissance de l'archéologie moderne (1798-1945)*. Paris : CNRS éd.
- GRAYSON, D. K. (1983). *The Establishment of Human Antiquity*. New York: Academic Press.
- GROENEN, M. (1994). *Pour une histoire de la préhistoire*. Grenoble : Jérôme Millon éditeur,

coll. L'Homme des Origines.

GROENEN, M. (1996). *Leroi-Gourhan, essence et contingence de la destinée humaine*. Paris/Bruxelles : De Boeck Université éd., coll. Le point philosophique.

HOVERS, E. and KUHN, S. (2006). *Transitions before The Transition: Evolution and Stability in the Middle Palaeolithic and Middle Stone Age. Interdisciplinary Contributions to Archaeology*. New York: Springer.

GUILLOMET, V. (1998). *La Transition entre le paléolithique moyen et le paléolithique supérieur dans le sud-ouest européen : essai d'analyse logiciste du discours archéologique*, mémoire de D.E.A., Département d'ethnologie et de sociologie comparative, option préhistoire. Paris : Université de Paris X (Nanterre).

JAUBERT, J. (1999). *Chasseurs et artisans du Moustérien*. Paris : Éditions la Maison des Roches, coll. Histoire de la France préhistorique de -250 000 à -30 000 ans.

KOHL, P. and FAWCETT, C. (1995). *Nationalism, Politics, and the Practice of Archaeology*. Londres : Cambridge University Press.

KUHN, T. (1972). *La Structure des révolutions scientifiques*. Paris : Flammarion.

KUHN, T. (1990). *La Tension essentielle : traditions et changements dans les sciences*. Paris : NRF Gallimard, Bibliothèque des sciences humaines,

KRAUSE, E.-B. (2004). *Les Hommes de Neanderthal*. Paris : Errance, coll. des Hespérides.

LAPLACE, G. (1961). *Recherches sur l'origine et l'évolution des complexes leptolithiques*. Paris : Mélanges d'archéologie et d'histoire, École française de Rome.

LAPLACE, G. (1963). « Réponse à François Bordes ». Paris : *L'Anthropologie*, vol. 67, n° 5-6, p. 614-637.

LAPLACE, G. (1966). « Pourquoi une typologie analytique ? ». Paris : *L'Anthropologie*, t. 70, n° 1-2, p. 193-201.

LAPLACE, G. (1974c). « De la dynamique de l'analyse structurale ou la typologie analytique ». Firenze : *Rivista di Scienze Preistoriche*, XXIX, 1974.

LAPLACE, G. (1977). « Il Riparo Mochi ai Balzi Rossi di Grimaldi. Fouilles 1938-1949. Les industries leptolithiques ». Firenze: *Rivista di Scienze Preistoriche*, vol. XXXII, fasc. 1-2.

LAPLACE, G. (1986/87). « Autorité et tradition en taxonomie ». Paris : *Antiquités Nationales*, n°18/19.

LAPLACE, G. et al. (2006). « Les Aurignaciens : pyrénéen des Abeilles et méditerranéen de Régismont-Le-Haut. Analyses typologiques et paléontologiques ». Les Eyzies-de-Tayac (Dordogne) : Société des Amis du Musée national de Préhistoire et de la Recherche

archéologique (S.A.M.R.A.).

LIOLIOS, D. (1993). *Une logique bouleversée : Neanderthal, Sapiens sapiens, et le discours préhistorien*, mémoire de D.E.A., section ethnologie, option préhistoire. Paris : Université de Paris X (Nanterre).

NENQUIN, J. (1968). « Compte rendu de *Recherches sur l'origine et l'évolution des complexes leptolithiques* ». Bruxelles : *Helinium*, vol. VIII, n° 2, p. 294-296.

NOVICK, P. (1985). *L'Épuration française (1944-1949)*. Paris : Seuil, coll. Points Histoire, 364 p.

PEYRONY, D. (1933). « Les industries aurignaciennes dans le bassin de la Vézère ». Paris : *Bulletin de la Société préhistorique française*, t. 30, p. 543-559.

PRADEL, L. (1955). « Périgordien et Aurignacien : constatations, possibilités et apparences ». Paris : *Bulletin de la Société préhistorique française*, t. 52, fasc. 9-10, p. 604-607.

RICHARD, N. (1991): « La préhistoire au quotidien ». *Gradhiva, Revue d'histoire et d'archives de l'anthropologie*, IX, p. 77-94.

RICHARD, N. (2000). « L'Homme invisible ». Albert et Jacqueline Ducros (2000). *L'Homme préhistorique, image et imaginaire*. Paris : L'Harmattan, coll. Histoire des sciences humaines.

RICHARD, N. (2001). « Rituels d'instauration et constitution des identités disciplinaire, les lieux de mémoires de l'anthropologie (1859-1900) ». Blanckaert, C. (2001). *Les Politiques de l'anthropologie. Discours et pratiques en France (1860-1940)*. Paris : L'Harmattan, coll. Histoire des sciences humaines, p. 134.

RUELLAND, Jacques G. (1991). *De l'épistémologie à la politique : la philosophie de l'histoire de Karl R. Popper*. Paris : Presses universitaires de France, coll. Philosophie d'aujourd'hui, 248 p.

RUELLAND, Jacques G. (2004). *L'Empire des gènes : histoire de la sociobiologie*. Lyon : Éditions de l'École normale supérieure, 325 p.

SONNEVILLE-BORDES, D. (1954). « Esquisse d'une évolution typologique du paléolithique supérieur en Périgord : défense et illustration de la méthode statistique ». Paris : *L'Anthropologie*, t. 58.

SONNEVILLE-BORDES, D. (1955). « À propos du Périgordien ». Paris : *Bulletin de la Société préhistorique française*, t. 52, fasc. 3-10, p. 597-601.

SONNEVILLE-BORDES, D. (1958). « Problèmes généraux du paléolithique supérieur dans le sud-ouest de la France ». Paris : *L'Anthropologie*, t. 62, n° 5-6, p. 414-451, et 1959, t. 63, n° 1-2, p.1-36

SONNEVILLE-BORDES, D. (1966). « L'Évolution du paléolithique supérieur en Europe occidentale et sa signification ». Paris : *Bulletin de la Société préhistorique française*, t. fasc. 1, p. 3-84.

TRIGGER, Bruce (1989). *A History of Archaeological Thought*. Londres: Cambridge University Press.

TRINKHAUS, E. and SHIPMAN, P. (1992). *The Neanderthals. Of Skeletons, Scientists, and Scandal*. New York: Vintage Books.